

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME III.

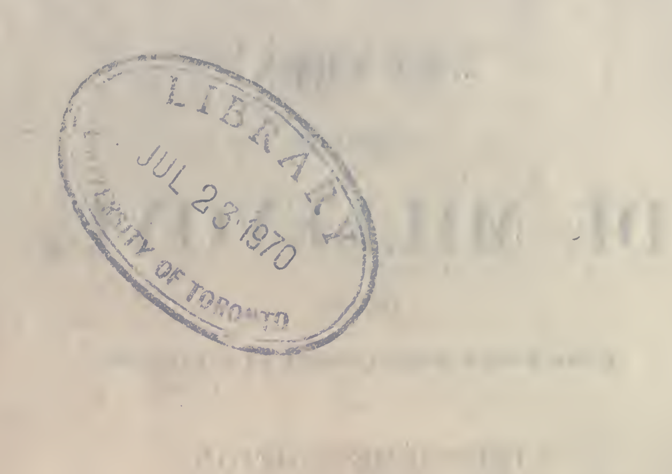


A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXVII.


LIBRARY
JUL 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

TRADUCTIONS.

LES BUCOLIQUES
DE VIRGILE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS;

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Convenir de ses fautes est un devoir; tenter d'y remédier est un plaisir. Je m'étais trompé dans ma première édition. Les critiques m'en ont averti avec plus ou moins d'aigreur. Qu'importe si le résultat est le même? Presque toutes leurs remarques étaient justes, j'en ai profité.

En relisant mon ouvrage, je me suis senti effrayé de la prodigieuse quantité de fautes échappées à un travail trop rapide que j'avais d'abord entrepris comme étude. Loin de transiger avec moi-même, j'ai corrigé sévèrement, et, quand les corrections n'ont point suffi, j'ai refait, me défiant surtout de cette précision laborieuse et de cette littéralité infidèle dont l'abus m'avait été si funeste.....

. . . . *Ut me malus abstulit error!*

J'ai retraduit entièrement et dans un meilleur système la première églogue, dont la traduction d'abord très-défectueuse eût été capable d'indisposer contre tout le reste. Dans les suivantes, j'ai retravaillé plusieurs passages, ou seulement défectueux, ou décidément mauvais, et corrigé parmi les détails un assez grand nombre de vers pénibles ou négligés. Au total cette traduction, quoique fort améliorée, est encore bien loin d'être irréprochable, mais j'en ai fait disparaître tout ce qui a paru déplaire; je me suis souvent montré pour moi-même plus sévère peut-être que ceux de mes juges qui l'ont été le plus. Si mes efforts ne sont pas la preuve de mon talent, qu'ils soient du moins celle de ma soumission à la critique éclairée et de mon respect pour le public.

TITYRE.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

VIRGILII
BUCOLICA.

TITYRUS.

TITYRUS, MELIBŒUS.

MELIBŒUS.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit :
Namque erit ille mihi semper deus; illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE.

TITYRE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre, à l'ombre des ormeaux,
Tu répètes des airs sur tes légers pipeaux :
Nous, hélas ! nous quittons cette terre chérie ;
Le toit de nos aïeux et la douce patrie :
Toi, mollement assis, tu chantes, et ta voix
Du nom d'Amaryllis charme l'écho des bois.

TITYRE.

Un dieu m'a procuré ce sort plein de délices :
Oui c'est un dieu pour moi : mes pieux sacrifices
Feront souvent couler sur son autel nouveau
Le sang d'un agneau tendre, honneur de mon troupeau.
Si mes bœufs, que tu vois errer dans la prairie,
Vont paissant à leur gré l'herbe épaisse et fleurie,

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas
Protenus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco;
Hîc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
(Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.)
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fetus:
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos,
Nôram; sic parvis componere magna solebam.
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.

Si mes libres pipeaux résonnent sous mes doigts,
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

A nos champs malheureux quand la paix est ravie,
J'admire ton repos sans y porter envie ;
Languissant, je conduis mes chèvres au hameau,
A peine celle-ci peut suivre le troupeau :
De deux jumeaux naguère elle accrut ma richesse,
Et sur le rocher nu leur mère les délaisse !
Aveugle que j'étais ! souvent, du foudre atteints,
Les chênes mutilés m'ont prédit nos destins ;
La corneille, souvent, du creux d'un frêne antique,
A poussé vers la gauche un long cri prophétique.
Mais quel est-il ce dieu, si grand, si révéré ?

TITYRE.

Te le dirai-je ami ? J'ai long-temps comparé
Cette vaste cité que Rome ils ont nommée
Au modeste séjour, aux murs sans renommée
Où, nous autres pasteurs, si souvent nous portons
Des fécondes brebis les tendres rejetons.
J'avais vu les chevreaux semblables à leur mère ;
Le chien naissant m'offrait l'image de son père.
C'est ainsi qu'abusés mes esprits ignorants
Aux plus petits objets comparaient les plus grands.
Mais, comme le cyprès domine la bruyère,
Rome entre les cités lève sa tête altière.

MELIBŒUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYRUS.

Libertas: quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat;
Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculî:
Quamvis multa meis exiret victima sæptis,
Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non umquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBŒUS.

Mirabar quid mæsta deos, Amarylli, vocares,
Cui pendere suâ patereris in arbore poma:
Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere divos.

MÉLIBÉE.

Quel désir te guidait vers la grande cité ?
Quel objet si puissant ?

TITYRE.

La douce liberté.
Ma barbe allait blanchir sous les glaces de l'âge,
Lorsque la liberté ranima mon courage :
Elle entendit mes vœux, et vint, quoique un peu tard,
M'honorer à la fin d'un consolant regard.
Alors, il m'en souvient, dans mon ame enchantée
La belle Amaryllis remplaçait Galatée.
Car, il faut l'avouer, en mes premiers liens,
Comme ma liberté, je négligeais mes biens.
Je prodiguais en vain des victimes nombreuses,
En vain j'épaississais les crèmes savoureuses;
Une ingrate cité, du gain le plus léger,
A mon retour, jamais, ne daigna me charger.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si de ta plainte amère
Tu fatiguais les dieux, gémissante bergère,
Et si tes fruits pendaient oubliés aux rameaux :
Tityre était absent... Tityre, nos ruisseaux,
Nos jardins rappelaient tes pas sur ce rivage.

TITYRE.

Que faire? Hélas ! comment sortir de l'esclavage ?
A ma reconnaissance il n'était point permis
D'offrir ailleurs l'encens à des dieux plus amis.

Hîc illum vidi juvenem, Meliboee, quot annis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
Hîc mihi responsum primus dedit ille petenti :
Pascite, ut antè, boves, pueri; submittite tauros.

MELIBOEUS.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus
Limosoque palus obducat pascua junco :
Non insueta graves tentabunt pabula fetas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex! hîc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sæpes
Hyblæis apibus florem depasta salicti
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras:
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Antè leves ergo pascentur in æquore cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces;
Antè, pererratis amborum finibus, exsul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,

Là, j'ai vu ce jeune homme, à nos malheurs propice,
Pour qui, douze fois l'an, fume un doux sacrifice :
« Pasteurs, nous a-t-il dit, allez dans vos hameaux
« Rendre les prés aux bœufs et le joug aux taureaux. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! les dieux te laissent ton domaine :
Il suffit à tes vœux; si la stérile arène
Si des marais profonds environnent tes prés,
Tes brebis, tes agneaux nouvellement sevrés
N'iront point affronter l'herbe inaccoutumée
Ni d'un troupeau voisin l'approche envenimée.
Heureux vieillard ! couché sur la rive des eaux,
Près des fleuves connus et des sacrés ruisseaux,
Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères
Tu dormiras, au bruit des abeilles légères
Qui vont en bourdonnant reposer leurs essaims
Sur les saules en fleurs, bornes des champs voisins.
Et, quand de l'émondeur la voix claire et perçante
Frappera de tes chants la roche bruissante,
L'orme habitant des airs entendra constamment
Des ramiers, tes amours, le long roucoulement.

TITYRE.

On verra le chevreuil paissant aux mers profondes;
Le poisson, dépouillé du vêtement des ondes,
Pressant du lit des mers le sable desséché;
Chez le Germain l'Euphrate à grands flots épanché,
Et la Saône abreuvant les déserts de la Thrace,

Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

MELIBOEUS.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitùs toto divisos orbe Britannos.
En umquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?
Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes! En quò discordia cives
Perduxit miseros! En queis consevimus agros!
Insere nunc, Melibœe, piros! pone ordine vites!
Ite, meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ:
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo:
Carmina nulla canam: non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hîc tamen hâc mecum poteras requiescere nocte
Fronde super viridi: sunt nobis mitia poma,

Avant qu'un bienfaiteur de mon ame s'efface.

MÉLIBÉE.

Dispersés, nous fuyons ! L'un verra l'Africain,
Ou l'indolent Crétois, ou le Scythe inhumain,
Tandis que l'autre ira, traînant son infortune,
Chez le Breton, du monde isolé par Neptune.
Après quelques étés, si longs pour les proscrits,
Ne reverrai-je point enfin ces lieux chéris,
Ce toit pauvre, formé de gazon et de chaume,
Ces champs, ces humbles champs, mon rustique royaume?
Dieux ! un soldat impie usurper nos sillons !
Un barbare envahir nos superbes moissons !
Voilà, voilà les fruits des discordes civiles !
Voilà pour qui nos mains rendaient les champs fertiles !
Maintenant, Mélibée, aligne tes ormeaux ;
Greffe encor tes poiriers, taille encor leurs rameaux !
Allez à l'abandon ! chèvres jadis heureuses,
Allez ! Aux bords fleuris des grottes ténébreuses
Indolemment couché, je ne vous verrai plus
Pendre, au loin, du sommet de ces rocs chevelus.
Ils cesseront, les airs de ma flûte champêtre !
Et vous, ô mon troupeau, vous changerez de maître :
Vous irez désormais sous un autre pasteur
Brouter le saule amer et le cytise en fleur.

TITYRE.

Tu pourras cependant, durant la nuit obscure,
Reposer près de moi sur un lit de verdure :

Castaneæ molles, et pressi copia lactis :
Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

J'ai des fruits savoureux ; je te promets aussi
Et la molle châtaigne et le lait épaissi.
Au loin fument déja les toits de nos campagnes ;
Déja l'ombre s'allonge, et tombe des montagnes.

CORYDON.

ÉGLOGUE DEUXIEME.

CORYDON.

FORMOSUM pastor Corydon ardebat Alexin,
Delicias domini; nec quod speraret habebat.
Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat: ibi hæc incondita solus
Montibus et silvis studio jactabat inani:
O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas;
Nil nostri miserere; mori me denique coges!
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes:
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcan,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
O formose puer, nimiùm ne crede colori;
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

CORYDON.

Corydon pour Daphné brûlait sans espérance.
Sous les hêtres ombreux, témoins de sa souffrance,
D'une voix assidue, aux monts retentissants,
Seul, il jetait sans art ces stériles accents :
« Ni mes pleurs, ni les vers que pour toi je soupire,
Rien ne peut t'émouvoir : tu veux donc que j'expire !
Le troupeau haletant sous l'ombrage est couché ;
Le vert lézard s'endort, sous l'épine caché ;
Thestyle, préparant, soigneuse ménagère,
L'ail, et le serpolet à l'odeur bocagère,
Aux moissonneurs lassés broie un piquant repas :
Et, sous l'ardent midi, quand je poursuis tes pas,
L'importune cigale, attristant le bocage,
Accompagne ma voix de son rauque ramage.
O que n'aimé-je encor l'altière Amaryllis !
Elle est brune, et ton teint l'emporte sur les lis ;
Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;
Quàm dives pecoris nivei, quàm lactis abundans.
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æstate novum, non frigore, defit.
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.
Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi,
Quum placidum ventis staret mare: non ego Daphnin,
Judice te, metuam, si numquam fallat imago.
O tantùm libeat mecum tibi sordida rura
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!
Mecum unà in silvis imitabere Pana canendo:
Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit; Pan curat oves oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum:
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens: Te nunc habet ista secundum.
Dixit Damœtas; invidit stultus Amyntas.
Præterea duo, nec tutâ mihi valle reperti,
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo,
Bina die siccant ovis ubera; quos tibi servo.
Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.
Huc ades, o formose puer: tibi lilia plenis

Tu me hais, sans daigner t'informer qui je suis;
Quels nombreux nourrissons mon bercail a produits!
De quel lait abondant mes vases se remplissent!
Mille de mes agneaux en Sicile bondissent;
L'hiver, l'été, le lait ruisselle sous ma main:
Je module les airs dont le pasteur thébain
Enchantait l'Aracynthe et ses gras pâturages.
Suis-je donc si difforme? Hier sur ces rivages
J'ai contemplé mes traits dans les flots aplanis:
Si j'en crois ce miroir, je ne crains point Daphnis.

O! viens, viens dans mes champs porter l'humble houlette,
Frapper le cerf, de Pan imiter la musette.
Pan a soin des pasteurs ainsi que des troupeaux;
Il apprit à la cire à joindre les pipeaux.
De ces pipeaux légers ta lèvre fuit l'empreinte:
Pour en apprendre autant, que n'a point fait Amynte!
Ma flûte, aux sept tuyaux d'inégale hauteur,
Est pour toi: Damétas m'en fit le don flatteur.
En mourant, il me dit: « Deviens son second maître. »
Sous des rocs périlleux qui les avaient vus naître
J'ai trouvé deux chevreaux, d'ivoire marquetés:
Au sein de deux brebis ils croissent allaités...
Je te les réservais. Thestyle en est éprise;
Thestyle les aura, si Daphné les méprise.

Vois les Nymphes t'offrir leurs corbeilles de lis;

Ecce ferunt Nymphæ calathis, tibi candida Naïs,
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;
Tum, casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,
Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat:
Addam cerea pruna; honos erit huic quoque pomo:
Et vos, o lauri, carpam, et te, proxima myrte;
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.

Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis;
Nec, si muneribus certes, concedat Iolas.
Heu! heu! quid volui misero mihi! floribus austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

Quem fugis? ah demens! habitârunt dî quoque silvas,
Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arces
Ipsa colat: nobis placeant ante omnia silvæ.
Torva leæna lupum sequitur; lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, o Alexi! trahit sua quemque voluptas.

Adspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci,
Et sol crescentes decedens duplicat umbras;
Me tamen urit amor: quis enim modus adsit amori?

Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit?
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est:

Pour toi, jeune beauté, vois la blanche Naïs
Enlacer au pavot, qui lève un front superbe,
La violette pâle et se cachant sous l'herbe;
Le narcisse à l'œillet, charme de l'odorat,
Et le mol hyacinthe au souci délicat.
Je veux joindre aux coings d'or la châtaigne mûrie,
De mon Amaryllis autrefois si chérie.
Le même honneur attend la prune des jardins,
Et vous, myrtes, lauriers, l'un de l'autre voisins,
Qui mêlez les parfums que votre tige exhale!

Pâtre grossier! reviens de ton erreur fatale.
On rit de tes présents : garde, garde tes biens;
Les présents d'Iolas l'emportent sur les tiens.
Ah! je livre la fleur au souffle de Borée,
Je livre au sanglier la fontaine sacrée.

Qui fuis-tu? Les dieux même ont habité les bois.
Que Pallas règne aux murs élevés par sa voix;
Aux bois vécut Pâris : bois, soyez notre asyle.
Le lion suit le loup, le loup la chèvre agile;
La chèvre va cherchant le cytise fleuri,
Moi, Daphné : chacun cède à son goût favori.

Les bœufs, le soc levé, ramènent la charrue,
Et l'ombre qui grandit des monts est accourue.
Hélas!... Et j'aime encor le bonheur qui me fuit.

Corydon! Corydon! quelle erreur t'a séduit?
Le cep demi-taillé fatigue au loin tes treilles.

Quin tu aliquid saltem potiùs quorum indiget usus
Viminibus mollique paras detexere junco?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexin.

La main du vendangeur va manquer de corbeilles :
Tresse l'osier pliant cueilli pour en former.
Si Daphné te dédaigne, un autre peut t'aimer. »

PALÉMON.

ÉGLOGUE TROISIÈME.

PALÆMON.

MENALCAS, DAMOETAS, PALÆMON.

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMOETAS.

Non; verùm Ægonis: nuper mihi tradidit Ægon.

MENALCAS.

Infelix o semper, oves, pecus! ipse Neæram
Dum fovet, ac ne me sibi præferat illa veretur,
Hic alienus oves custos bis mulget in horâ:
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

DAMOETAS.

Parciùs ista viris tamen objicienda memento.
Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ, risere, sacello.

MENALCAS.

Tum, credo, quum me arbustum vidêre Miconis

PALÉMON.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Quel est de ce troupeau le possesseur, Damète?
Mélibée?

DAMÈTE.

Égon seul l'a mis sous ma houlette.

MÉNALQUE.

Infortuné troupeau! lorsque de ma Néris
Ton maître mieux que moi croit vaincre les mépris,
Deux fois dans la même heure un gardien infidèle
Dérobe au tendre agneau le lait de la mamelle.

DAMÈTE.

Traite avec plus d'égards des hommes tels que nous.
On sait..... Te souvient-il de ces regards jaloux
Que te lançaient les boucs près d'un temple champêtre?
Les Nymphes en ont ri, trop faciles peut-être?

MÉNALQUE.

C'est moi qu'on vit aussi, d'une envieuse faux,

Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMŒTAS.

Aut hîc ad veteres fagos, quum Daphnidis arcum
Fregisti et calamos; quæ tu, perverse Menalca,
Et quum vidisti puero donata, dolebas:
Et, si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent quum talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multum latrante Lyciscâ?
Et quum clamarem, Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus! tu post carecta latebas.

DAMŒTAS.

An mihi, cantando victus, non redderet ille
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon.
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum...? aut umquam tibi fistula cerâ
Juncta fuit? non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

DAMŒTAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur? ego hanc vitulam (ne fortè recuses,

Sans doute, de Micon mutiler les rameaux ?

DAMÈTE.

N'était-ce pas plutôt quand, sous les pins antiques,
Tu brisas de Daphnis l'arc et les traits rustiques ?
Attristé de sa joie et jaloux de ses biens,
Le bonheur de ses jours eût abrégé les tiens.

MÉNALQUE.

Qu'osera donc le maître après un tel esclave ?
Et ne t'ai-je pas vu toi, dont l'orgueil me brave,
De Damon, l'autre jour, ravir l'un des chevreaux,
Malgré les aboîments du gardien des troupeaux ?
Quand je criai : « Prends soin du troupeau de ton maître,
« Tityre ! » sous les joncs je te vis disparaître.

DAMÈTE.

Ce bien m'appartenait ; j'avais vaincu Damon.
Que ne me payait-il le prix de ma chanson ?
Mais non : sans l'acquitter il confessait la dette.

MÉNALQUE.

Toi, chanter avec lui ! Des pipeaux à Damète
Qui, dans nos carrefours, s'en allait autrefois
Promener les fredons de son aigre hautbois !

DAMÈTE.

Veux-tu que nos talents entrent en parallèle ?
Combattons. Cette vache, à la riche mamelle,

Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fetus),
Depono : tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quidquam deponere tecum :
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca;
Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.
Verùm, id quod multò tute ipse fatebere majus,
Insanire libet quoniam tibi, pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis ;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos ederâ vestit pallente corymbos.
In medio duo signa : Conon, et... quis fuit alter?...
Descripsit radio totum qui gentibus orbem,
Tempora quæ messor, quæ curvus arator, haberet.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMŒTAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circùm est ansas amplexus acantho;
Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.

MENALCAS.

Nunquam hodie effugies : veniam quocumque vocâris.

Donne deux fois son lait, malgré deux nourrissons :
Je te l'offre. Quel prix doit payer mes chansons?

MÉNALQUE.

Hélas ! de mon troupeau je ne puis rien soustraire ;
Une injuste marâtre, un inflexible père
Comptent deux fois le jour, l'un les tendres chevreaux,
Et l'autre les brebis et leurs jeunes agneaux.
Mais je suis possesseur de deux vases de hêtre :
Toi-même de leur prix tu conviendras peut-être.
L'illustre Alcymédon en grava le contour ;
La vigne, mollement égarée à l'entour,
Au lierre qui pâlit enlace un vert feuillage.
Dans ce cadre léger brille une double image ;
L'une offre aux yeux Conon : l'autre?... un sage vanté
Qui, mesurant le monde en son immensité,
Dit les jours qu'aux moissons la nature destine,
Et ceux où sur les champs le laboureur s'incline.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris.

DAMÈTE.

J'ai deux vases, rivaux de ceux que tu décris,
Tous deux d'Alcymédon : l'acanthe les embrasse ;
Orphée est au milieu ; les bois suivent sa trace.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris :
Mais près de la génisse ils auraient moins de prix.

MÉNALQUE.

Ne crois pas m'échapper par ce vain subterfuge ;

Audiat hæc tantùm vel qui venit : ecce ! Palæmon.
Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

DAMŒTAS.

Quin age, si quid habes; in me mora non erit ulla;
Nec quemquam fugio. Tantùm, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite : quandoquidem in molli consedimus herbâ;
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta; tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis; amant alterna Camœnæ.

DAMŒTAS.

Ab Jove principium, Musæ; Jovis omnia plena :
Ille colit terras; illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat : Phœbo sua semper apud me
Munera sunt; lauri, et suave rubens hyacinthus.

DAMŒTAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

MENALCAS.

At mihi sese offert ultrò, meus ignis, Amyntas;
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

Je me soumets à tout : Palémon vient ; qu'il juge.
Je saurai réprimer tes défis insolents.

DAMÈTE.

Commence, je suis prêt : montre-nous tes talents.
Palémon, ce n'est point une cause légère.

PALÉMON.

Parlez. Nous reposons sur la molle fougère.
Tout sol devient fécond, tout bocage fleuri ;
La saison la plus belle à nos vœux a souri.
Damète va chanter ; que Ménalque poursuive :
A vos chants, tour à tour, la muse est attentive.

DAMÈTE.

« Honneur au roi des dieux ! il remplit l'univers,
Il féconde nos champs, il inspire mes vers.

MÉNALQUE.

Phébus m'aime, et pour lui j'ai paré mon enceinte
De l'arbre de Daphné, de la fleur d'Hyacinthe.

DAMÈTE.

Galatée, en riant, de loin me jette un fruit,
Et se laisse entrevoir alors qu'elle s'enfuit.

MÉNALQUE.

Mon Églé s'offre à moi, tendrement ingénue :
A mes chiens vigilants Délie est moins connue.

DAMOETAS.

Parta meæ Veneri sunt munera, namque notavi
Ipse locum aëriæ quo congessere palumbes.

MENALCAS.

Quod potui, puero, silvestri ex arbore lecta,
Aurea mala decem misi, cras altera mittam.

DAMOETAS.

O quoties, et quæ, nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

MENALCAS.

Quid prodest quòd me ipse animo non spernis, Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

DAMOETAS.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:
Quum faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias; nam me discedere flevit,
Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.

DAMOETAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

MENALCAS.

Dulce satis humor; depulsis arbutus hædis,
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMÈTE.

Je médite un présent... car j'ai vu, ce matin,
Le nid de deux ramiers sur un ormeau voisin.

MÉNALQUE.

J'ai cueilli pour Églé ces dix pommes vermeilles;
Et dix autres demain rempliront ses corbeilles.

DAMÈTE.

Qu'ils sont doux ses discours! O vents officieux!
Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux.

MÉNALQUE.

Que me sert-il, Églé, de ne point te déplaire,
Si tu parcours sans moi la forêt solitaire?

DAMÈTE.

A ma fête envoyez Phyllis aux doux attraits;
Et vous viendrez, Iole, aux banquets de Cérès.

MÉNALQUE.

Mon cœur est à Phyllis; j'en atteste les charmes
De ses adieux si longs, mêlés de tant de larmes.

DAMÈTE.

Le loup nuit au bercail; l'aquilon aux jardins;
A moi, d'Amaryllis les superbes dédains.

MÉNALQUE.

L'eau plaît aux champs; l'arbuste à la chèvre légère;
Le doux saule aux troupeaux: seule Églé sait me plaire.

DAMOETAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam:
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina: pascite taurum,
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.

DAMOETAS.

Qui te Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet;
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

DAMOETAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimiùm procedere; non bene ripæ
Creditur; ipse aries etiam nunc vellera siccat.

DAMOETAS.

Tityre, pascentes a flumine reice capellas;
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri: si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMÈTE.

O Muses ! Pollion chérit mes airs touchants ;
Offrez une génisse à l'ami de mes chants.

MÉNALQUE.

Offrez-lui ce taureau qui, de sa tête altière,
Bat les airs, et du pied fait voler la poussière.

DAMÈTE.

Qui t'aime, ô Pollion ! doit vivre aimé du ciel :
Pour lui la ronce enfante et l'amome et le miel.

MÉNALQUE.

Ami de Bavius, crois Mévius habile,
Et transforme en coursier le renard indocile !

DAMÈTE.

Enfants, vous qui cueillez et la fraise et les fleurs,
Fuyez ! l'hydre est caché sous les gazons trompeurs.

MÉNALQUE.

Brebis, éloignez-vous de la rive infidèle :
Le bélier tremble encore, et sa toison ruisselle.

DAMÈTE.

O Tityre, du fleuve écartez les chevreaux ;
Au temps prescrit, j'irai les baigner dans les eaux.

MÉNALQUE.

Ramenez vos troupeaux de la plaine embrasée ;
Naguère nous pressions leur mamelle épuisée.

DAMOETAS.

Heu! heu! quàm pingui macer est mihi taurus in ervo!
Idem amor exitium pecori, pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certè neque amor causa est; vix ossibus hærent:
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

DAMŒTAS.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

PALÆMON.

Nos nostrum inter vos tantas componere lites:
Et vitulâ tu dignus, et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.
Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.

DAMÈTE.

Comme en ces prés féconds mon troupeau s'amaigrit!
Le troupeau meurt du mal dont le pasteur périt.

MÉNALQUE.

Mes agneaux de l'amour ignorent l'amertume;
Je ne sais quel venin, cependant, les consume.

DAMÈTE.

Dis (et comme Apollon tu seras révéré)
En quel lieu dans trois pieds le ciel est resserré.

MÉNALQUE.

Dis-moi d'un nom royal quelle fleur se décore,
Damète, et je consens que ma Phyllis t'adore. »

PALÉMON.

Il serait entre vous mal-aisé de juger:
Le prix est à tous deux, ainsi qu'à tout berger
Qui fait craindre d'amour les plaisirs et les peines.
Les prés sont rafraîchis, refermez les fontaines.

POLLION.

ÉGLOGUE QUATRIÈME.

POLLIO.

Sicelides Musæ, paulò majora canamus;
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ:
Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo:
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses:
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

POLLION.

FLUTE sicilienne, élève un peu tes sons;
Tous n'aiment point l'arbuste et les humbles buissons:
Si nous chantons les bois, que les bois, faits pour plaire,
Soient dignes d'ombrager la toge consulaire.
Ces temps par la Sibylle autrefois révélés,
Ils sont venus! déja les siècles écoulés
Recommencent pour nous leur marche solennelle;
Déja revient Astrée et Saturne avec elle;
Déja descend des cieux tout un peuple nouveau.
Daigne, ô chaste Lucine, adopter ce berceau:
Par lui l'âge de fer cède aux beaux jours d'Astrée,
Et ton frère a repris sa couronne adorée.
Les grands mois, Pollion, sous votre consulat,
S'avancent, orgueilleux de leur nouvel éclat:
Des crimes du passé s'il reste quelque empreinte,
Le monde est, par vos soins affranchi de sa crainte.
Plein de jours immortels, aux cieux, l'enfant sacré
Admire les héros dont il est admiré:
Il gouverne le monde apaisé par son père.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes ederas passim cum baccare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho:
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera; nec magnos metuent armenta leones:
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores:
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet; Assyrium vulgò nascetur amomum.

At simul heroum laudes et facta parentis
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus;
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos:
Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
Delectos heroas: erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.

Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces; omnis feret omnia tellus:
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator:
Nec varios discet mentiri lana colores;

Enfant aux grands destins! en offrande légère
Vois nos champs t'apporter la grappe au doux nectar,
La fève de Memphis, l'acanthe et le baccar;
La chèvre revenir, la mamelle arrondie;
Bondir près des lions la brebis enhardie;
Les fleurs à ton berceau d'elles-mêmes s'offrir;
L'herbe fallacieuse et le serpent mourir,
Et l'amome en tous lieux prodiguer sa richesse.
En attendant les jours où pourra ta jeunesse
Dans les faits paternels recueillir des leçons,
On verra, sans culture, ondoyer les moissons,
La pourpre du raisin pendre au buisson aride;
Et du chêne noueux couler un miel limpide.
Des vieux forfaits pourtant les vestiges épars
Commanderont encor d'élever des remparts,
De déchirer le sol, de tenter Amphitrite.
Typhis renaît; Colchos revoit sa noble élite:
Encor d'autres combats; le grand Achille encor
Sous un autre Ilion poursuit un autre Hector.
Mais lorsque tes vertus s'affermiront par l'âge,
Le pin navigateur n'ira plus, sur la plage,
Échanger les trésors de la terre et des eaux.
Tout climat produit tout. Bacchus brave la faux;
Cérès, libre du soc, de ses bienfaits dispose;
Le joug laborieux loin des bœufs se repose:
La laine n'apprend plus à feindre les couleurs;
Mais, dans les prés féconds errant parmi les fleurs,

Ipse sed in pratis aries jam suavè rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;
Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.

Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum!
Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus et, quantùm sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater, adsit;
Orphei, Calliopea; Lino, formosus Apollo:
Pan etiam Arcadiâ mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicat se judice victum.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses:
Incipe, parve puer: cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Le noir bélier revêt la pourpre éblouissante,
Ou change sa toison en robe jaunissante;
Et la vive écarlate habille les agneaux.
« Filez ces jours heureux, courez, légers fuseaux, »
Dit la Parque, du sort interprète fidèle.
Voici les temps. Revêts ta splendeur immortelle,
O du grand Jupiter noble postérité!
Sur son axe éternel vois le globe agité,
Vois les mers, vois des cieux la profondeur immense
Tressaillir à l'aspect du siècle qui commence.
Oh! que s'il me restait des jours assez nombreux
Pour chanter dignement tant de faits généreux,
L'harmonieux Linus, le chantre du Rhodope,
L'un fils du dieu des vers, l'autre de Calliope,
Bien qu'illustres tous deux, tous deux d'un sang divin,
De surpasser mes chants se flatteraient en vain!
Pan même, en Arcadie, enviât-il ma gloire,
Pan même, en Arcadie, avoûrait ma victoire.
Connais ta mère, enfant! et qu'un premier souris
De dix mois de douleurs lui paie enfin le prix:
Connais ta mère, enfant! digne, par ses caresses,
Et du banquet des dieux et du lit des déesses.

DAPHNIS.

ÉGLOGUE CINQUIÈME.

DAPHNIS.

MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hîc corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major, tibi me est æquum parere, Menalca;
Sive sub incertas zephyris motantibus umbras,
Sive antro potiùs, succedimus: adspice ut antrum
Silvestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Quid, si idem certet Phœbum superare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior: si quos aut Phyllidis ignes,

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Puisque nous nous trouvons au pied de ces ormeaux,
Ne pourrions-nous, Mopsus, toi presser les pipeaux,
Moi réciter des vers?

MOPSUS.

Tu l'emportes par l'âge,
C'est à moi d'obéir : choisis, ou cet ombrage
Qu'agite le zéphyr de son souffle inconstant,
Ou plutôt cette grotte où tu vois serpentant
Les rameaux peu nombreux d'une sauvage treille.

MÉNALQUE.

Amyntas, après toi, seul peut charmer l'oreille.

MOPSUS.

A l'en croire, il serait le rival de Phébus.

MÉNALQUE.

Commence, et de Phyllis dis les feux, cher Mopsus;

Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri:
Incipe; pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Immo hæc in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,
Experiar: tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta salix quantùm pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantùm saliunca rosetis;
Judicio nostro tantùm tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu desine plura, puer; successimus antro.
Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant: vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis,
Quum, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum montesque feri silvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit, Daphnis thyasos inducere Bacchi,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.

Dis Alcon ou Codrus, et ses guerres sanglantes:
Tityre prendra soin des chèvres pétulantes.

MOPSUS.

Je te dirai plutôt ces vers que, l'autre jour,
Je traçais sous un hêtre et chantais tour à tour :
Et que vienne Amyntas défier mon génie !

MÉNALQUE.

Comme cède le saule à l'olive jaunie,
Comme à l'olive en fleur cède le peuplier,
Amyntas devant toi devrait s'humilier.

MOPSUS.

C'est assez : nous voici dans la grotte isolée.
« Des nymphes de nos bords la troupe désolée
Pleurait Daphnis. Ruisseaux, témoins de leurs douleurs!
Bois sacrés ! dites-nous comme une mère en pleurs,
Embrassant de son fils les déplorables restes,
Accusait et les dieux et les astres funestes.
Hélas ! aucun pasteur, en ce lugubre jour,
Ne conduisit ses bœufs aux sources d'alentour;
Des troupeaux, ô Daphnis, la foule mugissante
Ne goûta ni les eaux ni l'herbe fleurissante.
Les monts, les bois ont dit que, déplorant ton sort,
Les lions africains gémirent de ta mort.
Daphnis soumit au char les tigres d'Arménie,
Des danses de Bacchus établit l'harmonie,
Et façonna le thyrse à ce dieu consacré.
L'ormeau s'enorgueillit de son pampre doré;

Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis. Postquàm te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo:
Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis
Infelix lolium et steriles nascuntur avenæ;
Pro molli violâ, pro purpureo narcisso,
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.
  Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen:
DAPHNIS EGO IN SILVIS HINC USQUE AD SIDERA NOTUS,
FORMOSI PECORIS CUSTOS, FORMOSIOR IPSE.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poeta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo:
Nec calamis solùm æquiparas, sed voce, magistrum;
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra;
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis.

MOPSUS.

An quidquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus: et ista
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

Le pampre, du nectar de ses grappes superbes ;
Le troupeau, de ses bœufs ; la plaine, de ses gerbes.
De tes vertus ainsi tu parais ce séjour,
Infortuné Daphnis ! Depuis ton dernier jour,
Apollon et Palès quittèrent nos asyles.
Tout périt avec toi : dans nos sillons stériles,
Au lieu du pur froment, espoir de nos hameaux,
On vit régner l'ivraie et de vains chalumeaux.
La molle violette et le brillant narcisse
Tombe, et près du chardon la ronce se hérisse.
Versez des fleurs ! Guidez l'ombre sur le ruisseau,
Daphnis le veut ! Gravez aussi sur son tombeau :
JE SUIS DAPHNIS, CONNU DES BOIS ET DU CIEL MÊME ;
MON BERCAIL ÉTAIT BEAU, J'ÉTAIS PLUS BEAU MOI-MÊME.

MÉNALQUE.

Un frais sommeil à l'homme excédé de sa course,
Au pasteur altéré le doux bruit de la source,
A peine de ton chant égalent la douceur.
Du chantre de Sicile, ô digne successeur,
Je dirai ton Daphnis et ses destins funestes !
Je porterai Daphnis jusqu'aux voûtes célestes :
Daphnis m'aimait aussi.

MOPSUS.

Quels plus riches trésors
Pouvais-tu réserver pour payer mes accords ?
A tes chants, comme aux miens, Daphnis devait prétendre :
Stimicon m'a vanté ceux que tu fais entendre.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
Ergo alacris silvas et cætera rura voluptas
Panaque pastoresque tenet, Dryadasque puellas;
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta, DEUS, DEUS, ILLE, MENALCA!
  Sis bonus o felixque tuis! en quatuor aras;
Ecce duas tibi, Daphni; duas, altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quot annis
Craterasque duo statuam tibi pinguis olivi;
Et multo in primis hilarans convivia baccho,
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Ariusia nectar:
Cantabunt mihi Damœtas et Lyctius Ægon;
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.
Hæc tibi semper erunt, et quum solemnia vota
Reddemus Nymphis, et quum lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.

MÉNALQUE.

« Daphnis, foulant l'Olympe, aux parvis inconnus,
Voit, sous ses pieds, dans l'air les astres soutenus.
Pan, Dryades, Sylvains, et vous, guérets propices,
D'un fortuné loisir vous goûtez les délices.
Autour des hauts bercails les loups ne rôdent plus,
Et le cerf vient bondir sur les rets détendus:
Daphnis aime la paix. De clameurs inconnues
Les mont joyeux, au loin, font retentir les nues.
L'arbuste et les rochers, en vers mélodieux,
Tout répète : « Daphnis, Daphnis est chez les dieux. »
Veille sur nous, Daphnis! vois, quatre autels s'allument!
Deux sont au dieu du jour, pour toi les autres fument.
Deux urnes tous les ans, versant l'huile aux flots d'or,
A deux coupes de lait mêleront leur trésor.
L'hiver à nos foyers, l'été sur nos fougères,
Le Chio, jaillissant des profondes cratères,
Épandra son nectar au convive enchanté,
Et fera circuler Bacchus et la gaîté.
Tour à tour chanteront Damète et Mélibée;
Et le Faune envîra les bonds d'Alphésibée.
Dans nos vœux solennels aux nymphes des forêts,
Dans nos libations aux dieux de nos guérets,
Nous fêterons Daphnis : tant qu'aux roches profondes
Vivra le sanglier, le poisson dans les ondes;
Tant que la jeune abeille ira cherchant le thym,
La cigale aspirant les vapeurs du matin,

Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quot annis
Agricolæ facient : damnabis tu quoque votis.

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantùm venientis sibilus austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

MENALCAS.

Hâc te nos fragili donabimus ante cicutâ :
Hæc nos, « Formosum Corydon ardebat Alexin : »
Hæc eadem docuit, « Cujum pecus? an Melibœi? »

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me quum sæpe rogaret,
Non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari),
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.

Nous redirons en chœur ta gloire et tes louanges :
Daphnis, comme Cérès et le dieu des vendanges,
Forcera nos tributs en exauçant nos vœux. »

MOPSUS.

De quels dons, ô pasteur ! payer tes chants heureux ?
Non, jamais du zéphyr le frémissant murmure,
Le flot qui mollement caresse la verdure,
Dans les vallons pierreux le fleuve bondissant,
N'ont porté dans mon cœur ce charme ravissant.

MÉNALQUE.

Accepte ce hautbois : il chanta la souffrance
Du triste Corydon, brûlant sans espérance ;
Il dit à Damétas : « A qui sont ces troupeaux ? »

MOPSUS.

L'airain, de ma houlette orne les nœuds égaux.
Antigène l'envie, il a de quoi me plaire :
N'importe ! de tes chants qu'elle soit le salaire.

SILÈNE.

ÉGLOGUE SIXIÈME.

SILENUS.

PRIMA Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit silvas habitare, Thalia.
Quum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : « Pastorem, Tityre, pingues
« Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. »
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella),
Agrestem tenui meditabor arundine musam.
Non injussa cano. Si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget, te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet : nec Phœbo gratior ulla est
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

Pergite, Pierides. Chromis et Mnasylus in antro
Silenum pueri somno vidêre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho :
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.

SILÈNE.

MA muse, la première, au chalumeau docile
Apprit à répéter les chansons de Sicile;
Elle n'a point rougi de vivre au sein des bois.
Alors que je chantais les combats et les rois,
Apollon vint et dit : «Le pâtre à sa houlette
Ne doit associer que la simple musette. »
Phébus veut, j'obéis. Assez d'autres mortels,
Varus, diront ta gloire et les combats cruels;
Plus humble, mon hautbois médite un air rustique.
Si l'on daigne sourire à mon chant bucolique,
Tout redira Varus, tout : le bois, le vallon;
Phébus chérit les vers décorés de ce nom.
Poursuivez, doctes Sœurs. Dans la grotte prochaine,
Mnasylus et Chromis virent dormir Silène.
L'ivresse habituelle en ses veines coulait,
Et de la veille encor tout le vin les enflait.
Loin de son front, traînait sa couronne brisée,
Et de son lourd flacon l'anse pendait usée.

Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle, Naïadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Ille dolum ridens: Quò vincula nectitis? inquit:
Solvite me, pueri; satis est potuisse videri.
Carmina quæ vultis cognoscite: carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.
Tum verò in numerum Faunos ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus:
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis:
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas:
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem;
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres:
Incipiant silvæ quum primùm surgere, quumque
Rara per ignotos errent animalia montes.

Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,

Craintifs, de sa guirlande ils l'enchaînent tous deux;
Car l'espoir de ses chants souvent trompa leurs vœux.
Églé survient, Églé, des Nymphes la plus belle;
Et le sang du mûrier, qui sous ses mains ruisselle,
Du buveur qu'elle éveille a coloré le front.
Mais Silène, riant de ce joyeux affront:
« Enfants, dit-il, brisez cette inutile entrave;
C'est assez qu'on ait vu Silène votre esclave.
Puisque vous l'exigez, vous entendrez mes airs,
Pasteurs; écoutez-moi: pour vous sont les concerts:
Pour elle... un autre don sera sa récompense. »
Il prélude, et l'on voit les Faunes en cadence
Des hôtes des forêts bondir environnés,
Et les chênes mouvoir leurs vieux fronts sillonnés.
Phébus plaît moins au Pinde; Ismarus et Rhodope
Admirent moins les chants du fils de Calliope.

Il chantait ce grand vide où nageait l'univers,
Quand flottaient confondus les principes divers
De l'air, du feu liquide et de la mer profonde;
Quel pouvoir arrondit l'orbe naissant du monde,
Forma tout par degrés, durcit le sol fangeux,
Et renferma les flots en leur lit orageux;
De son premier soleil la nature étonnée,
L'air ouvrant à l'Hyade une route ordonnée,
Les bois levant leur tête, et quelques animaux
Errant de loin en loin sur les sommets nouveaux.

Il raconte Pyrrha, le doux siècle de Rhée,

Caucasiasque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent; ut littus, HYLA, HYLA, omne sonaret.

Et fortunatam, si numquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci:
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit!
Prœtides implerunt falsis mugitibus agros;
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras:
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ,
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus;
Si qua fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia: forsitan illum,
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam:
Tum Phaëthontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum:

Caucase, et le larcin de la flamme éthérée;
Et cet Hylas qu'en vain sa flotte appelle, hélas!
Et ces bords répétant au loin : HYLAS! HYLAS!
  Sa voix plaint de Minos l'épouse sacrilège,
Éprise d'un taureau non moins blanc que la neige;
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux!
Insensée! où vas-tu? qui trouble ton repos?
De Prétus autrefois les filles désolées
De faux mugissements remplissaient les vallées,
Craignaient le joug, cherchaient la corne sur leur front;
Mais d'un bizarre hymen elles fuyaient l'affront.
Insensée! où vas-tu? Parcourir les montagnes?
Arrête: ton amant paît l'herbe des campagnes.
L'albâtre de son cou dans les fleurs est caché;
Sous l'yeuse au tronc noir il repose couché,
Ou suit les grands troupeaux vers l'étable écartée;
« Fermez, fermez les bois, ô vierges du Dictée!
« Ah! si je découvrais ses vestiges errants!
« Peut-être est-il séduit par les prés odorants?
« Retournant sous son toit, la vache qui rumine
« L'a peut-être attiré dans les champs de Gortyne. »
  Silène aussi chantait ce fruit dont les appas
De la jeune Atalante ont ralenti les pas.
Les sœurs de Phaéton, qu'il couvre de verdure,
Allongent dans les airs leur pâle chevelure.
Il dit comment la Muse, à la voix de Phébus,
Vers le double coteau guida notre Gallus,

Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,
Ascræo quos antè seni; quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos :
His tibi Grynei nemoris dicatur origo,
Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.

Quid loquar, ut Scyllam Nisi, quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto
Ah ! timidos nautas canibus lacerasse marinis;
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit ?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè
Infelix sua tecta supervolitaverit alis ?

Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,
Ille canit : pulsæ referunt ad sidera valles :
Cogere donec oves stabulis numerumque referre
Jussit, et invito processit Vesper Olympo.

Quand, du chantre inspiré saluant le génie,
Toute la cour du Dieu se leva réunie;
Quand, le front ceint de fleurs et d'herbages amers,
Linus, pasteur divin, lui dit en doctes vers :
« Ces pipeaux (des Neuf Sœurs reçois ce doux partage)
Sont du vieillard d'Ascra l'immortel héritage;
Sur ces mêmes pipeaux il chantait, et des monts
Les frênes descendaient dans le creux des vallons.
Rends Phébus orgueilleux des forêts de Grynée. »
   O fille de Nisus ! il dit ta destinée,
Et cette autre Scylla dont les livides flancs
Grondent environnés de noirs monstres hurlants,
Fils des mers, chiens hideux, dont la gueule bruyante
D'Ulysse déchira la flotte tournoyante.
Il raconte Térée en vautour s'envolant;
Les dons de Philomèle et son festin sanglant,
Et sa fuite au désert, et Térée, à toute heure,
Planant sur ce palais qui n'est plus sa demeure.
   Tous ces chants qu'Eurotas entendit autrefois,
Et que transmit Phébus aux lauriers de ses bois,
Silène les repète; et l'écho des vallées,
Fidèle, les renvoie aux plaines étoilées,
Jusqu'à l'heure où Vesper, malgré le ciel charmé,
Ordonne des brebis le compte accoutumé.

MÉLIBÉE.

ÉGLOGUE SEPTIÈME.

MELIBOEUS.

MELIBOEUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBOEUS.

Fortè sub argutâ consederat ilice Daphnis;
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum;
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas;
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo;
Et cantare pares, et respondere parati.

Hîc mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat: atque ego Daphnin
Adspicio. Ille ubi me contrà videt: Ociùs, inquit,
Huc ades, o Melibœe; caper tibi salvus, et hædi:
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ:
Huc ipsi potum venient per prata juvenci;
Hîc virides tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius, eque sacrâ resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida, habebam

MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Par hasard sous un pin Daphnis était assis.
Confondant leurs troupeaux, Corydon et Thyrsis
Laissaient bondir, Thyrsis les brebis rassemblées,
Et Corydon la chèvre aux mamelles gonflées.
Arcadiens tous deux, tous deux jeunes, leurs voix
S'élevaient tour à tour ou chantaient à la fois.
Tandis qu'au myrte vert j'épargnais la froidure,
Le bouc, roi des troupeaux, fuyait à l'aventure.
Je vois Daphnis ; Daphnis m'aperçoit : « O berger,
Ton bouc et tes chevreaux sont exempts de danger,
Me dit-il; s'il se peut, viens t'asseoir sous l'ombrage.
La vache pour ces bords quitte le pâturage :
Là l'errant Mincio, dans les joncs égaré,
Coule, et l'essaim bruït sur le chêne sacré
Ainsi parlait Daphnis. Que résoudre? que faire?
Pour renfermer l'agneau séparé de sa mère,

Depulsos a lacte domi quæ clauderet agnos;
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum:
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo
Cœpere; alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,
Quale meo Codro, concedite; proxima Phœbi
Versibus ille facit: aut, si non possumus omnes,
Hîc arguta sacrâ pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, ederâ crescentem ornate poetam,
Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro:
Aut, si ultra placitum laudârit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi:
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo stabis suras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quot annis
Exspectare sat est: custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu,
Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

Près de moi je n'avais Alcippe, ni Phyllis.
Mais le combat est grand : Corydon et Thyrsis !
Leurs jeux sur mes travaux eurent la préférence.
A lutter tour à tour l'un et l'autre commence ;
Les chants alternatifs plaisent au double mont :
Ainsi, Corydon chante, et Thyrsis lui répond.

CORYDON.

« Nymphes de Libéthra ! mes plus chères délices !
De même qu'à Codrus daignez m'être propices.
Si je cède à son chant par Phébus inspiré,
Je suspendrai ma flûte à ce pin consacré.

THYRSIS.

Du lierre au jeune adepte, amis, offrez l'ombrage ;
Que le cœur de Codrus en soit brisé de rage :
Ou, de l'éloge outré prévenant le danger,
Qu'un magique baccar me vienne protéger.

CORYDON.

Mycon d'un sanglier t'offre l'horrible hure,
Et d'un cerf aux longs jours la rameuse parure,
Diane ! par mes soins sur un pompeux autel
Debout, tu revivras en un marbre immortel.

THYRSIS.

Dieu des jardins, gardien de mon humble héritage !
Je ne t'offre par an qu'un modeste laitage ;
Ton image chez moi n'est que de marbre encor ;
Protège mes troupeaux, l'image sera d'or.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, ederâ formosior albâ,
Quum primùm pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immo ego Sardois videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite, juvenci.

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solstitium pecori defendite: jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

THYRSIS.

Hîc focus, et tædæ pingues; hîc plurimus ignis
Semper, et assiduâ postes fuligine nigri;
Hîc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ;
Strata jacent passim sua quâque sub arbore poma;
Omnia nunc rident: at, si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager; vitio moriens sitit aëris herba,

CORYDON.

Plus douce que le thym dont l'Hybla se couronne,
Plus blanche que le cygne, et le pampre d'automne,
Galatée ! au bercail les taureaux vont rentrer :
Si Corydon t'est cher, accours, viens l'inspirer.

THYRSIS.

Que je sois à tes yeux plus vil que les herbages
Dont la mer de Sardaigne infeste ses rivages,
Si ce jour pour Thyrsis n'a la longueur des ans !
Vers l'étable, ô mes bœufs ! tournez vos pas pesants.

CORYDON.

Ruisseaux doux au sommeil, lits de molle fougère,
Que voile cet arbuste à l'ombre encor légère !
Défendez mon troupeau des feux du Sirius :
L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

THYRSIS.

Là le foyer, ici la torche accoutumée,
Et la flamme assidue et la poutre enfumée,
Nous font braver autant l'hiver et ses rigueurs
Qu'un torrent son rivage, un loup l'œil des pasteurs.

CORYDON.

De ses dards épineux la châtaigne est armée ;
La terre de fruits mûrs est au loin parsemée ;
Tout rit ; mais qu'Alexis délaisse nos coteaux,
Dans leurs lits desséchés tariront les ruisseaux !

THYRSIS.

L'air brûle, l'herbe a soif; tout meurt dans nos campagnes ;

Liber pampineas invidit collibus umbras:
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit,
Juppiter et læto descendet plurimus imbri.

CORYDON.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo:
Phyllis amat corylos; illas dum Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis,
Populus in fluviis, abies in montibus altis;
Sæpius at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in silvis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBOEUS.

Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsin.
Ex illo Corydon Corydon est tempore nobis.

Bacchus ravit le pampre aux arides montagnes.
Que revienne Phyllis, et tout va refleurir,
Et des cieux réjouis l'urne va se rouvrir.

CORYDON.

Des bois chers à Vénus le myrte est la parure;
Apollon du laurier protège la verdure;
Plus heureux coudrier! Phyllis t'a préféré :
Sois vainqueur et du myrte et du laurier sacré.

THYRSIS.

Le frêne orne les bois, le sapin la colline;
Le saule pâlissant sur les ondes s'incline.
Plus souvent, Lycidas, si tu viens dans nos bois,
Le chêne et le sapin fléchiront sous tes lois.»

MÉLIBÉE.

De leurs accents rivaux j'ai gardé la mémoire.
Thyrsis voulait en vain disputer la victoire :
Dès ce jour, du vainqueur on proclama le nom,
Et Corydon pour moi fut toujours Corydon.

DAMON
ET ALPHÉSIBÉE.
ÉGLOGUE HUITIÈME.

DAMON,

ALPHESIBŒUS.

Pastorum musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis musam dicemus et Alphesibœi.

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit umquam
Ille dies, mihi quum liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices ederam tibi serpere lauros.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,

DAMON

ET ALPHÉSIBÉE.

Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux!
Je vais à nos pasteurs dire vos chants nouveaux.
Le lynx, l'œil étonné, se plut à les entendre:
L'onde oublia son cours, le troupeau l'herbe tendre.
Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux!
  Illustre Pollion, qui, loin de ta patrie,
Franchis le haut Timave ou les flots d'Illyrie!
Ne viendra-t-il jamais l'heureux jour où ma voix
Osera proclamer tes belliqueux exploits,
Et dire à l'univers par quel pouvoir magique
Tes chants rendent Sophocle au cothurne tragique?
Par toi j'ai commencé, je finirai par toi.
Lis ces vers que ta bouche a réclamés de moi:
A tes lauriers vainqueurs joins le lierre timide.
  La nuit quittait les cieux; et la rosée humide
Venait pour les troupeaux amollir le gazon:

Quum ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ,
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ:

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum;
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et divos (quamquam nil testibus illis
Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mænalus argutúmque nemus pinosque loquentes
Semper habet; semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mopso Nisa datur! quid non speremus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces; tidi ducitur uxor:
Sparge, marite, nuces; tibi deserit Hesperus Œtam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

O digno conjuncta viro! dum despicis omnes,
Dumque tibi est odio mea fistula; dumque capellæ
Hirsutumque supercilium, promissaque barba;
Nec curare deûm credis mortàlia quemquam!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Penché sur sa houlette, ainsi chanta Damon :
« Étoile du matin, ramène la lumière,
Viens ! Nise indignement trahit sa foi première ;
Et moi dans la longueur et des nuits et des jours,
J'atteste en vain les dieux témoins de mes amours :
Ils me laissent mourir. O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.
« Le Ménale du pâtre entend les airs plaintifs ;
Ses bois sont éloquents et ses pins attentifs.
Pan t'y fit soupirer, ô flute pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.
« Nise à Mopsus !... Amants, espérez tout du sort :
La cavale au griffon s'unira sans effort ;
Près du limier boira la biche sans défense.
Allume les flambeaux, fuis les jeux de l'enfance,
Mopsus, voici l'épouse ! Hesper est apparu ;
Des hauts sommets d'Œta pour toi seul accouru,
Il éclaire ta fête... O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.
« Digne épouse en effet d'un aussi rare époux,
Nise ! pour ton Mopsus tu nous méprises tous ;
Et mes sourcils épais et ma barbe touffue
Sont l'objet de ta haine et repoussent ta vue ;
Comme de mes pipeaux tu ris de mes tourments,
Et ne crois pas aux dieux qui vengent les amants.
Il en est toutefois !... O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala,
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos:
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum
Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sævus Amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus: crudelis tu quoque mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultro fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ;
Certent et cycnis ululæ; sit Tityrus Orpheus,
Orpheus in silvis, inter delphinas Arion.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiat mare: vivite, silvæ;
Præceps aërii speculâ de montis in undas
Deferar: extremum hoc munus morientis habeto.

« Un jour (de mes malheurs ce jour fut le premier)
Je te vis. Tu cueillais les doux fruits du pommier.
Ta mère t'escortait : moi, j'étais votre guide.
Douze ans formaient mon âge, et déja moins timide
Aux plus jeunes rameaux je touchais de la main :
Je te vis, et la mort descendit dans mon sein.
Erreur fatale et chère ! O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.

« Je te connais, Amour ! monstre altéré de sang !
Garamante, Ismarus, t'ont vomi de leur flanc.
Barbare ! c'est par toi qu'une mère féroce
Aux entrailles d'un fils plonge un poignard atroce.
De ton crime ou du sien quel est le plus hideux ?
Ah ! tous deux sans pitié, vous m'indignez tous deux.
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.

« Qu'aux loups épouvantés la brebis soit fatale ;
Que le chêne durci porte le fruit doré ;
Du narcisse éclatant que l'aune soit paré ;
Que l'ambre parfumé découle du feuillage ;
Que le hibou du cygne égale le ramage ;
Et que Tityre enfin rivalise à-la-fois
Arion sur les flots, Orphée au sein des bois.
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.

« Adieu, forêts ! Je fuis votre ombre pastorale.
O mer ! envahis tout. Je veux du haut des monts
Rouler de roc en roc dans les gouffres profonds.
Toi, prends pour dernier don mon ame qui s'exhale,

Desine Mænalios, jam desine, tibia, versus.

Hæc Damon : vos, quæ responderit Alphesibœus,
Dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ,
Verbenasque adole pingues et mascula thura,
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus : nihil hîc nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam :
Carminibus Circe socios mutavit Ulyxi;
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore
Licia circumdo, terque hæc altaria circum
Effigiem duco : numero deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores;
Necte, Amarylli, modò : et, Veneris, dic, vincula necto.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros :
Daphnis me malus urit; ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Ma flûte! cesse enfin les accents du Ménale. »
  Du rival de Damon, Muses, dites les vers :
Quelle voix peut suffire à tous les tons divers?
  « Couronne ces autels, puise l'eau des fontaines,
Cueille de l'encens mâle et de molles verveines.
Essayons sur l'ingrat ce filtre impérieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
  « Circé ravit leur forme aux compagnons d'Ulysse :
J'arrache aux cieux Phébé, ma déité propice;
Mon chant frappe de mort l'hydre pernicieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
  « Trois fois ces trois bandeaux couronnent son image
Qu'à l'entour des autels traîne trois fois ma rage :
Toujours le nombre impair fut agréable aux dieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
  « Qu'un nœud de trois couleurs par trois fois se resserre,
Amaryllis, et dis : « O Reine de Cythère!
Vois dans ces nœuds puissants l'emblême de tes nœuds. »
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
  « Quand ce feu pétillant durcit la molle argile,
La cire au même feu s'amollit, se distille.
Puisse ainsi mon amant, las de me voir souffrir,
S'endurcir pour une autre et pour moi s'attendrir!
Verse le pur froment. Que la flamme consume
Ce laurier, par tes mains revêtu de bitume!
Brûle dans ce laurier, Daphnis, brûle à mes yeux!
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

Talis amor Daphnin, qualis quum fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulvâ
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,
Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui, quæ nunc ego, limine in ipso,
Terra, tibi mando : debent hæc pignora Daphnin.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipse dedit Mœris : nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpè lupum fieri, et se condere silvis
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulcris,
Atque satas aliò vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti
Transque caput jace; nec respexeris. His ego Daphnin
Aggrediar : nihil ille deos, nil carmina, curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Adspice : corripuit tremulis altaria flammis
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!

« Avide du taureau, la vache vagabonde
Qui parcourut la plaine et la forêt profonde,
Lasse de battre en vain tous les lieux d'alentour,
Tombe près du ruisseau, haletante d'amour;
Elle oublie et l'étable et la nuit avancée:
Que Daphnis, nourrissant cette ardeur insensée,
M'implore, et que j'insulte à ses stériles vœux!
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« Ces gages, qu'autrefois me laissa le parjure,
Garde-les dans ton sein, terre! je t'en conjure.
Ils me doivent Daphnis, ces gages précieux!
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« Ces herbes que le Pont nombreuses voit éclore,
Méris me les donna : je les possède encore.
Il m'apprit à filtrer leur suc envenimé.
Lui-même, en loup hurlant par elles transformé,
Il courait se cacher aux forêts ténébreuses:
J'ai vu les morts sortir de leurs tombes poudreuses,
Et l'épi fugitif mûrir en d'autres lieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« Jette aux flots cette cendre au-dessus de ta tête.
Philtres! contre Daphnis en vain je vous apprête:
Daphnis brave mon art, Daphnis brave les dieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« La cendre, à l'enlever tandis que je diffère,
S'allume, et sur l'autel tremble en flamme légère;
Présage! sois heureux. Mes destins sont dictés.

Nescio quid certè est; et Hylax in limine latrat.
Credimus? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina, Daphnis.

Hylax frappe le seuil d'aboîments répétés.
Amour! perfide Amour! croirai-je à tes mensonges?
Le bonheur des amants n'est-il que dans leurs songes?
Non, le crédule espoir n'abuse point mes yeux,
Voilà Daphnis! cessez, charme mystérieux. »

MÉRIS.

ÉGLOGUE NEUVIÈME.

MOERIS.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

Quò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem?

MOERIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

LYCIDAS.

Certè equidem audieram, quà se subducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam et veteres, jam fracta cacumina, fagos,
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan.

MOERIS.

Audieras; et fama fuit: sed carmina tantùm
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm

MÉRIS.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Ou se tournent tes pas, Méris? vers la cité?

MÉRIS.

J'ai vécu trop long-temps. Ah! qui l'eût redouté?
L'usurpateur a dit : « Tous vos champs tributaires
« Sont à moi seul; fuyez, maîtres héréditaires. »
Et moi, triste, vaincu, (tant le sort peut changer!)
Je porte mes chevreaux aux mains de l'étranger :
Que ce don soit fatal!

LYCIDAS.

Des lieux où la colline
Sous le fertile soc plus mollement s'incline,
Jusqu'au vieux hêtre, au front brisé par les hivers,
Ménalque est maître encore, et le doit à ses vers.

MÉRIS.

Ainsi le racontait l'errante Renommée;
Mais notre voix se perd dans le bruit d'une armée :

Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.
Quòd nisi me quâcumque novas incidere lites
Antè sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Pæne simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Quum te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
« Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;
« Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum
« Occursare capro, cornu ferit ille, caveto. »

MŒRIS.

Immo hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat:
« Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,
« Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)
« Cantantes sublime ferent ad sidera cycni.

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos!
Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ!
Incipe, si quid habes. Et me fecere poetam
Pierides; sunt et mihi carmina; me quoque dicunt
Vatem pastores: sed non ego credulus illis;
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ

La colombe se tait devant l'aigle sacré.
Si le corbeau, des flancs du chêne révéré,
Ne nous eût défendu la guerre meurtrière,
Ménalque ni Méris ne verraient la lumière.

LYCIDAS.

Noirs forfaits! à quels bras étiez-vous réservés?
Quoi! nos consolateurs nous seraient enlevés!
Eh! qui donc eût chanté les Nymphes du bocage,
Semé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage,
Et répété ces vers qu'un jour je recueillis
Lorsque tu les portais à notre Amaryllis?
« Jusques à mon retour de la cité prochaine,
« Fais paître mes chevreaux au bord de la fontaine,
« O Tityre, et du bouc fuis le front courroucé. »

MÉRIS.

Je préfère cet air pour Varus commencé :
« Magnanime Varus! ah! si le sort pardonne
« A nos murs trop voisins de la triste Crémone,
« Les cygnes de Mantoue aux cieux t'élèveront. »

LYCIDAS.

Que tes essaims, Méris, des ifs craignent le front!
Qu'un lait pur de ta vache emplisse les mamelles!
J'eus moi-même un regard des doctes Immortelles.
Il me souvient encor du jour où nos pasteurs
Me proclamaient poëte; éloges trop flatteurs!
A célébrer Varus est-ce à moi de prétendre?
L'oie, aux cris importuns, de l'oiseau du Méandre

Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MOERIS.

Id quidem ago; et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,
Si valeam meminisse; neque est ignobile carmen.
« Huc ades, ô Galatea : quis est nam ludus in undis ?
« Hîc ver purpureum ; varios hîc flumina circum
« Fundit humus flores; hîc candida populus antro
« Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.
« Huc ades : insani feriant sine littora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid, quæ te purâ solum sub nocte canentem
Audieram ? Numeros memini, si verba tenerem.

MOERIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus ?
« Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum;
« Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
« Duceret apricis in collibus uva colorem.
« Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes. »
Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpè ego longos
Cantando puerum memini me condere soles :
Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrin
Jam fugit ipsa : lupi Mœrin vidêre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.

A-t-elle les accords doux et mélodieux?

MÉRIS.

Je cherche à retrouver quelques airs gracieux.
Écoute celui-ci : « Viens, belle Galatée!
« Quel charme te retient sous la mer agitée?
« Ici le doux printemps rougit ; et de ses fleurs
« La terre aux bords des eaux prodigue les couleurs;
« Le pâle peuplier couvre les antres sombres,
« Et la vigne flexible entrelace ses ombres.
« Viens; laisse follement le flot battre ses bords. »

LYCIDAS.

Une nuit, tu chantais : ô les tendres accords!
Si j'oubliai les airs, je retins la mesure.

MÉRIS.

« Des astres, ô Daphnis, laisse la foule obscure.
« Astre du grand César, voilà que tu parais!
« Astre cher à Vénus, et propice aux guérets!
« Astre qui sur les monts vas colorant la treille!
« Enrichis les jardins de la poire vermeille,
« O Daphnis! tes neveux jouiront de tes plants;
« Avec le temps tout s'use, et même les talents.
J'ai chanté plus d'un jour : cependant, avant l'âge
Ma voix s'éteint; Méris, ô funeste présage!
S'est laissé prévenir par le regard des loups.
Par Ménalque chantés, ces airs seront plus doux.

LYCIDAS.

Ne me les ravis point. Vois, les ondes se taisent.

Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes
(Adspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ :
Hinc adeo media est nobis via ; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris. Hîc ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hîc, Mœri, canamus ;
Hîc hædos depone : tamen veniemus in urbem.
Aut, si nox pluviam ne colligat antè veremur,
Cantantes licet usque (minùs via lædet) eamus :
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.

MOERIS.

Desine plura, puer; et quod nunc instat agamus.
Carmina tum meliùs, quum venerit ipse, canemus.

Pour toi des aquilons les murmures s'apaisent.
La moitié de la route a fui rapidement.
Déja de Bianor je vois le monument :
Là, le pâtre en faisceaux assemble le feuillage;
Là, pose tes chevreaux et chantons sous l'ombrage.
Nous les verrons trop tôt ces remparts odieux!
Si tu crains de la nuit les brouillards pluvieux,
Marchons, donne ce poids qui t'accable sans doute.
Méris, et nos chansons abrègeront la route.

MÉRIS.

Il est pour nous, ami, des soins plus rigoureux:
Attendons et Ménalque et des jours plus heureux.

GALLUS.

ÉGLOGUE DIXIÈME.

GALLUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem:
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda: neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, quum fluctus subterlabere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!
Incipe: sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis; respondent omnia silvæ.

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naïdes, indigno quum Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.
Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ;
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.

GALLUS.

VIENS, préside, Aréthuse, au dernier de mes chants.
Peu de vers pour Gallus, mais si doux, si touchants,
Que même Lycoris s'empresse de les lire!
Eh! qui pour mon Gallus ne monterait sa lyre?
Que, pour pris de tes soins, ton cristal toujours pur
Des flots siciliens perce le sombre azur,
Et que n'ose jamais l'épouse de Nérée
Mêler son amertume à ton onde sacrée!
Commençons, et tandis que des jeunes ormeaux
Nos chevreaux pétulants tondent les verts rameaux,
Chantons Gallus en proie à sa langueur secrète.
Rien n'est sourd à mes chants : la forêt les répète.
Nymphes des eaux! quels bois vous dérobaient au jour,
Quand Gallus expirait d'un déplorable amour!
Le Pinde et ses coteaux, l'Hippocrène et sa source,
N'avaient point cependant retenu votre course.
Les lauriers, la bruyère ont pleuré ses destins;
Lycée, aux antres verts, et Ménale, aux longs pins,

Stant et oves circùm; nostri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine poeta;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Venit et upilio; tardi venere bubulci;
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas:
Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo:
Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris
Perque nives alium perque horrida castra secuta est.
Venit et agresti capitis Silvanus honore,
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Pan, deus Arcadiæ, venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem:
Ecquis erit modus? inquit; Amor non talia curat:
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

Tristis at ille: Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris: soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Certè, sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas?
Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra)
Mecum inter salices lentâ sub vite jaceret:

Pleuraient Gallus couché sous la roche déserte :
Ses bêlantes brebis vont lamentant sa perte...
Ne les dédaigne pas, Gallus ; au bord des eaux
Le charmant Adonis a gardé les troupeaux.
Le pâtre vient; des bœufs vient pesamment le guide;
De la froide glandée encore tout humide,
Ménalque vient. Phébus vient lui-même : « Insensé!
Lycoris près d'un autre habite un camp glacé! »
Secouant de grands lis et des fleurs bocagères,
Silvain parut, orné de guirlandes légères.
Pan à son tour, le teint d'hièble coloré :
« D'un éternel ennui seras-tu dévoré?
Dit-il. Le traître Amour s'applaudit de tes peines.
L'herbe des prés a soif de l'onde des fontaines,
L'abeille de cytise, et l'Amour de nos pleurs. »
Triste, il répond : « Témoins de mes longues douleurs,
Dites-les à vos monts, pasteurs de l'Arcadie,
Pasteurs seuls renommés pour votre mélodie.
O! si vos doux accords redisaient mon tourment,
Que Gallus au tombeau dormirait mollement!
Plût aux dieux que Gallus eût vos champs pour patrie!
Ou pâtre, ou vendangeur de la grappe mûrie,
J'eusse obtenu l'amour d'Amynte ou de Phyllis;
L'une ou l'autre, n'importe! Ah! si l'éclat des lis
Refusa d'embellir le teint bruni d'Amynte,
Noire est la violette, et noire est l'hyacinthe.
Près de moi, sous le saule aux mourantes couleurs,

Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori;
Hîc nemus: hîc ipso tecum consumerer ævo.

Nunc insanus amor duri te Martis in armis
Tela inter media, atque adversos detinet hostes:
Tu procul a patriâ (nec sit mihi credere tantum!)
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris siculi modulabor avenâ.
Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus: crescent illæ, crescetis, amores.
Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros; non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus:
Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc sit nostri medicina furoris,
Aut deus ille malis hominum mitescere discat!
Jam neque Hamadryades rursum nec carmina nobis
Ipsa placent; ipsæ, rursum concedite, silvæ:
Non illum nostri possunt mutare labores;

L'une eût chanté des airs, l'autre eût cueilli des fleurs.
Là sont des eaux, des prés; là flotte un mol ombrage;
Là nous eussions vieilli, consumés d'un même âge.
Mais loin de ton pays, sous les tentes de Mars,
Le fol amour t'entraîne à travers mille dards.
Des Alpes et du Rhin, il est donc vrai, cruelle,
Tu braves, et sans moi, la froidure éternelle!
Ah! que puissent du moins t'épargner les frimas;
Que les glaçons tranchants n'offensent point tes pas!
J'irai; sur les pipeaux qu'entendit Syracuse,
J'oserai de Chalcis reproduire la muse:
Dans les antres des bois plongeant mes pas errants,
J'irai seul défier leurs hôtes dévorants.
Racontant mes amours, leurs écorces fidèles
Croîtront... O mes amours! vous croîtrez avec elles.
Aux nymphes du Ménale osant m'associer,
J'atteindrai de mes traits l'horrible sanglier;
De chiens hurlants, malgré ses glaces conjurées,
Je ceindrai Parthénie et ses forêts sacrées.
Mais déja je parcours le bois retentissant:
Du Parthe sous ma main siffle l'arc menaçant;
Il lance du Crétois la flèche inévitable.
Trompeurs soulagements! l'Amour impitoyable
Daigne-t-il s'attendrir aux tourments des humains?
Loin de moi, chants d'amour, Dryades et Silvains!
Forêts, disparaissez! votre ombre m'importune:
Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.

Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ;
Nec si, quum moriens altâ liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.
Omnia vincit Amor; et nos cedamus Amori.
  Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poetam,
Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,
Pierides: vos hæc facietis maxima Gallo;
Gallo, cujus amor tantùm mihi crescit in horas,
Quantùm vere novo viridis se subjicit alnus.
  Surgamus: solet esse gravis cantantibus umbra;
Juniperi gravis umbra: nocent et frugibus umbræ.
Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite, capellæ.

De l'Hèbre et du Strymon quand je boirais les eaux,
Quand aux champs libyens bondiraient mes troupeaux,
Sous l'orme desséché que Sirius dévore,
L'Amour, l'ardent Amour m'y poursuivrait encore.
L'Amour soumet le monde, et je cède à l'Amour. »
Muses ! laissons dormir les échos d'alentour ;
C'est assez. Vous m'avez révélé vos merveilles,
Tandis que, sous l'ombrage, en légères corbeilles
Ma main arrondissait les joncs obéissants;
Donnez près de Gallus du prix à mes accents,
Lui pour qui chaque jour croît mon amitié tendre,
Comme on voit au printemps l'ormeau croître et s'étendre.
Mais l'ombre est comme aux fruits fatale aux chalumeaux
Du noir genévrier redoutons les rameaux ;
Rentrons. Vesper a lui : rassasiés d'herbage,
Allez, chevreaux, allez; quittez le pâturage.

NOTES.

NOTES.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

PAGE 8, VERS I.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi...

Virgile excellait dans l'art des contrastes. L'opposition entre le sort des deux bergers est une idée profondément dramatique. La douloureuse agitation de Mélibée s'augmente encore du repos fortuné de Tityre.

PAGE 8, VERS 3.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus...

Ces trois expressions, peu différentes entre elles, et destinées à peindre la même circonstance, sont bien le langage de la douleur, qui, naturellement monotone, aime à se répéter, pour s'entretenir plus long-temps de ses pertes. C'est

ainsi que les airs mélancoliques roulent sur un petit nombre de notes, dont le retour fréquent imite la plainte. Dans *patriæ fines*, *dulcia arva*, et *patriam*, Mélibée regrette trois fois sa patrie.

PAGE 8, VERS 4.

Tu, Tityre, lentus in umbrâ...

Lentus exprime à la fois l'indolence, le repos et la sécurité, et n'a pas dans notre langue de mot qui lui corresponde. Observons, en passant, avec quel art naturel Virgile emploie les tours analogues à ce qu'il veut décrire : la langueur du participe *recubans* et de la phrase incidente, *lentus in umbrâ*, s'accordent avec l'abandon de l'heureux berger, et semblent imiter son attitude.

PAGE 14, VERS 5.

Fortunate senex ! ergo tua rura manebunt !

Lorsque le *cygne de Cambray*, rendant hommage à celui de Mantoue, admirait cette touchante apostrophe, il était loin de prévoir qu'un jour elle dût faire encore verser plus de larmes. Tant de proscrits dépouillés de leurs biens n'avaient pas, en regardant les dernières cabanes du

sol français, répété à leurs humbles possesseurs: *ergo tua rura manebunt!*

Cette sorte de *novissima verba*, ces longs adieux à la patrie rappellent un autre chant d'exil, non moins tendre et plus solennel : *super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, quum recordaremur Sion;* paroles d'une religieuse simplicité, et où respire, en quelque sorte, le sublime de la tristesse.

Page 14, vers 10.

Fortunate senex! hìc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Le *frigus opacum*, si célèbre, ne peut se rapporter qu'aux ombrages, circonstance sous-entendue par Virgile et que j'ai exprimée dans ce vers:

Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères.

Rivarol, toujours en quête des nouvelles combinaisons de mots, n'avait pas laissé échapper *frigus opacum*, qu'il traduisait par *la fraîche obscurité.* Le mot serait plus juste s'il s'agissait d'une caverne.

Page 14, vers 12.

Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sæpes
Hyblæis apibus florem depasta salicti
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.

Ici Virgile, par une heureuse métonymie, fait passer l'action de l'objet animé à l'objet inanimé; ce ne sont plus les abeilles, c'est la haie qui invite aux douceurs du repos. J'ai osé reproduire la hardiesse de cette figure, que je n'eusse point hasardée, sans le privilège de la traduction. Je me suis sur-tout attaché à rendre, sans la couper, cette abondante période, composée comme le meilleur tableau.

Page 16, vers 1.

Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

Tityre désigne ici son bienfaiteur par le seul mot *illius*, quoiqu'il ne l'ait nommé que vingt vers plus haut; parce qu'un ame remplie de l'objet de son affection en croit tout le monde occupé comme elle-même, et ne suppose pas qu'on s'y puisse méprendre. J'ai gardé l'indéfini.

PAGE 16, VERS 2.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;
Pars Scythiam...

Combien ces mots *alii* et *pars* ajoutent à l'intérêt de la situation, en exprimant que les malheureux proscrits n'auront pas même la consolation pénible de partir pour le même exil, mais seront jetés çà et là sur la terre ! Virgile est plein de ces intentions délicates et mélancoliques. La même tirade en offre un autre exemple dans les vers suivants :

En umquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

L'opposition de *longo post tempore* et de *post aliquot* fait sentir combien ce temps d'exil leur doit paraître long, quoiqu'il ne dure que quelques années. Cette apparente contradiction a *préparé des tortures* à plus d'un savant. Moi, qui n'ai pas l'honneur de l'être, je m'en suis tenu au sens que je viens d'indiquer, persuadé que souvent en poésie un sentiment est une raison.

Il est inutile de faire remarquer tout le charme

du *mea regna*, que Racan a imité avec grace dans ces deux vers :

Son fertile domaine est son petit empire.
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.

Au reste, les bons vers de Racan, comme ceux de Segrais sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler souvent. On aimera peut-être mieux trouver ici l'églogue qui concourut en 1784 à l'Académie française pour le prix de poésie que remporta RUTH, de Florian. Elle est d'un religieux, nommé Dom Gérard, qui, en mourant, désira qu'elle fût mise au concours : Il ajouta « qu'il l'avait faite pour le soulagement des pauvres, et qu'il leur destinait les fruits de sa victoire, si l'Académie couronnait son tombeau. » Ce sont les termes de sa lettre, cités par Marmontel, dans son rapport sur le concours. Cette pièce, très-distinguée malgré ses incorrections, contient des traits et même des morceaux dignes des plus grands maîtres. Elle est intitulée : LE PATRIARCHE LABOUREUR. Je crois en la citant que de pareils vers consoleront assez le lecteur de ce que les miens lui pourront avoir laissé à désirer :

Un vieillard révéré dans son hameau champêtre
En avait vu la race et s'éteindre et renaître.

Au labourage instruit par soixante moissons,
Il aimait *d'en* donner à son tour des leçons.
Les jeunes métayers à ses conseils utiles
Recouraient chaque jour, et, disciples dociles,
A son gré disposaient ou ceignaient le semoir.

Damon de la sagesse exerce le pouvoir;
Arbitre pacifique, il étouffe les haines,
Marque des champs voisins les bornes incertaines;
Et son long souvenir avait plus d'une fois
Sur la main des huissiers suspendu les exploits.

Par son âge, au travail à regret inhabile,
Il presserait en vain le soc d'un bras débile;
Mais il ne peut languir dans un repos oisif:
D'une épine noueuse aidant son pied tardif,
Il va, des bords du champ, voir avancer l'ouvrage;
Sa voix des bras lassés ranime le courage,
Et jusque pour la brute aux maux compatissant,
Il retient sur les bœufs l'aiguillon menaçant.

Admis au sanctuaire, et du hameau l'exemple,
Sa voix résonne encor sous les voûtes du temple,
Et souvent sa ferveur aux marches des autels
Va se rassasier du pain des immortels.

Son épouse à Damon fut ravie avant l'âge;
Mais de nombreux enfants consolaient son veuvage.
Des myrtes de l'hymen deux de ses fils parés
Habitaient des foyers, des siens non séparés.
Les fils, les petits-fils, et les brus, et les filles,

Sous un humble et seul toit rassemblaient trois familles.
L'ordre régnait au sein du peuple fraternel,
Et pliait tout aux droits du sceptre paternel.
Empire aimable et saint! qu'un père est un doux maître!
Seul Damon présidait sur le détail champêtre,
Seul il dictait les soins, et les travaux du jour,
Et l'instant du départ, et l'instant du retour.

Ces ordres, chaque soir sa voix ainsi les trace :
Lorsqu'aux traits du matin les ombres feront place,
S'exerçant de concert sur un large sillon,
Que l'un presse le soc, et l'autre l'aiguillon;
Pour vous, vous traînerez la herse aux dents crochues
Sur la motte rebelle au coutre des charrues;
Les plus jeunes paîtront, au bord des prés naissants,
Ou les bœufs fatigués, ou les veaux bondissants.
Vous, allez, du pigeon prévenant les rapines,
Sur les chanvres semés tendre un manteau d'épines;
Et vos sœurs dans les blés, un sarcloir à la main,
Iront, d'un pas léger se frayant un chemin,
Détruire la nielle où la nielle abonde,
Et trancher du chardon l'engeance trop féconde.

Ainsi que le pilote, en main le gouvernail,
Prescrit aux matelots l'ordre de leur travail,
Ainsi du lendemain Damon règle l'usage;
Et tous, également contents de leur partage,
Jusqu'à l'aube du jour, vont du coq matinal
Pour le commun départ attendre le signal.
Mais d'un éclat nouveau déja les cieux rougissent;
De l'étable arrachés, les bœufs au loin mugissent;

Dans les sillons ouverts le coutre se polit;
Sous les ongles de fer la glèbe s'amollit;
Le chanvre se dérobe à l'avide colombe;
Sous le sarcloir aigu partout le chardon tombe :
Son dard s'oppose mal à des aciers tranchants,
Et la nielle en tas couvre le bord des champs.
La sueur à grands flots des fronts en vain ruisselle,
Une chanson soutient la force qui chancelle.
Les bras ont plus d'ardeur que le soleil brûlant,
Et tous voudraient au jour donner un cours plus lent.
Lorsque le grand flambeau cache enfin sa lumière,
Notre troupe en chantant regagne la chaumière,
Et, nourrissant l'espoir d'un rustique festin,
Sent la fève ou le lard qui l'attend sur l'étain.

Au repas succédaient de ferventes prières,
Et, tous alors cédant au besoin des paupières,
On allait sur la natte, en des flots de pavots,
Pour un prompt lendemain puiser des feux nouveaux.

Mais lorsque, s'emparant de la voûte azurée,
Le nébuleux décembre allongeait la soirée,
Un jeune enfant, docile aux soins de son aïeul,
De nos fastes sacrés prenait le saint recueil,
Mais non sans le baiser : sa main respectueuse
L'approchant des lueurs d'une mèche onctueuse,
Il lit, d'abord timide, et bientôt enhardi.
Autour de lui soudain un cercle est arrondi :
L'un debout, l'autre assis, tous, fervent auditoire,
En extase écoutaient la vénérable histoire.

Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis,

Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Le vieillard lui disait : « Lisez ces pages saintes ;
Abel, le juste Abel, de son sang les a teintes.
Où peut d'un frère aller la jalouse fureur !
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur ?
Cette leçon pour vous est triste, mais utile.

« Après Abel viendra ce fils cher et docile,
Qui, cédant à la loi dont son père est pressé,
Monte sur le bûcher que lui-même a dressé ;
Mais le ciel couronna, par un retour prospère,
L'égale obéissance et du fils et du père ;
Dieu veut que sans réserve on se repose en lui :
Ces deux traits rempliront nos veilles d'aujourd'hui.
L'autre soir varîra nos pieuses lectures,
Et demain de Joseph les saintes aventures,
Et son respect, si mal payé par Putiphar,
Feront bien à vos yeux oublier qu'il est tard ;
Surtout vous y verrez, instruits à l'indulgence,
Comme un frère offensé doit en tirer vengeance. »
La scène ainsi féconde en heureux changements
Variait les leçons et les amusements.
Les jours du saint repos, en ces pieuses veilles,
On avait pour tout soin d'occuper les oreilles.
Aux autres soirs, les mains, s'exerçant à leur tour,
Reprenaient à la nuit ces vols faits sur le jour.

Lorsque le docte enfant, fidèle à sa coutume,
Avait en le baisant fermé le saint volume,
Près d'un faisceau fatal souvent aux humbles toits,
On s'attroupe, et, brisant le chanvre entre leurs doigts,

Frère et sœur tous soudain font un concert rustique,
D'innocentes chansons, ou d'un pieux cantique.
Le vieillard, à voix basse, accompagnait leurs chants,
Son ame était ouverte à des plaisirs touchants;
Et s'il goûtait des voix la douceur réunie,
Des cœurs, bien mieux encore, il aimait l'harmonie.

Souvent de leurs accords interrompant le cours,
Ses enfans lui disaient : « Cher auteur de nos jours,
Sans doute, en l'étendant, Dieu sema votre vie
De bien des traits divers : contentez notre envie;
Daignez les raconter; vos peines, vos malheurs,
Soufferts, hélas! pour nous, doivent toucher nos cœurs.

« —Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire?
D'ailleurs ma vie est longue, et courte est mon histoire,
Répondait le vieillard; et quels traits curieux
Offrirait de mes ans le cours laborieux?
Puissé-je m'être au moins rendu mes maux utiles!
Le travail n'était rien, si mes champs infertiles,
Si l'avide traitant, et mes durs créanciers,
N'avaient armé cent fois contre moi les huissiers;
Être isolé, j'aurais moins senti ma misère!
Mais combien dans les maux c'en est un d'être père!

« Que l'art du laboureur est un art incertain!
Sa fortune dépend d'un soir ou d'un matin :
Il voit au gré des vents errer ses espérances.
Combien de fois, charmé de riches apparences,
Insolvable long-temps, aux mains des usuriers
Je comptais m'arracher par d'abondants greniers,

Lorsqu'un torrent, soudain tombé du haut des nues,
Couvrait de mes épis les rives inconnues ;
Ou lorsqu'en un désastre aux champs non moins fatal,
Lançant du haut des airs ses noyaux de cristal,
La grêle ne faisait de ma moisson entière
Et du plus riche espoir qu'un amas de litière.

« Ces revers trop communs, métayers malheureux,
Qu'ils touchent peu souvent vos maîtres rigoureux !

« Un autre fléau vint nuire à mon labourage :
Soit que d'impurs marais le prochain voisinage
De mortelles vapeurs eût infecté les airs,
Ou bien que dans leur sein nos végétaux divers
Cachassent le poison, du venin redoutable
Mes bœufs tombaient frappés en entrant dans l'étable.
Ainsi, tout contre moi paraissant conjuré,
Je sentais défaillir mon cœur désespéré.
Que dis-je? toutefois, en ma douleur amère,
Dieu me gardait encor pour soutien votre mère ;
Je courais dans son sein épandre mes soucis ;
Nos pleurs en se mêlant se trouvaient adoucis :
Devait-elle, ô mon Dieu, si tôt m'être enlevée !

« Vous parlerai-je ici de la triste corvée?
Ah ! respectons des rois les ordres souverains :
Les rois n'ont pas voulu mes plus cuisants chagrins ;
Le fruit de la corvée, ils l'ignorent sans doute.
Ce travail meurtrier, que de bœufs il me coûte !
J'ai dû plus d'un dommage aux éléments fougueux,
Mais le voyer cruel m'a nui plus souvent qu'eux.

Que de rigueurs par lui jointes à l'injustice!
Le ciel vous réserva pour un temps plus propice :
La tendre humanité touche aujourd'hui les cœurs;
Elle amollit enfin jusqu'à ceux des piqueurs.
Mais, jadis exerçant leurs cruautés brutales,
S'ils ne m'avaient causé que des pertes fatales!
Ils ont plus fait : ma honte est due à leur fureur;
Aurais-je des cachots, sans eux, connu l'horreur?
Mais j'y fus de mes bœufs expier l'impuissance.
Ce coup frappa le sein où vous prîtes naissance;
Doris se nourrissait dès long-temps de ses pleurs;
Mon infamie, unie à nos autres malheurs,
Porta le dernier coup à son ame indignée;
La mort qu'elle appela n'était pas éloignée :
Je vis l'instant fatal s'approcher à grands pas,
Et Doris un matin s'éteignit dans mes bras.

« Qui de vous ou de moi, dans ce désordre extrême,
Dut-on plaindre le plus? on nous plaignit de même.
Vous sentîtes dès-lors vos rigoureux destins,
Vous redoubliez mes pleurs par vos cris enfantins.
Cher et triste fardeau! votre nombre, votre âge,
Auraient dû m'accabler : Dieu soutint mon courage.
Que la religion est utile aux mortels!
Courant me prosterner au pied de nos autels,
Au ciel je confiai le soin de votre enfance;
Il ne m'a point trompé dans ma juste espérance.
Le sort fléchit pour moi son courroux inhumain.
Vous crûtes : au travail je formai votre main;
J'en mis le goût dans vous. A mes leçons dociles,
Vous vîntes me prêter bientôt vos bras utiles;

Moins à regret les miens se sentaient affaiblir :
Aidé par vous, je vis mes moissons refleurir;
J'éloignai des huissiers les troupes importunes :
En un mot, j'oubliai mes longues infortunes;
Et, par vous libre enfin de dettes et d'impôts,
Je me prépare en paix à mon dernier repos.

C'était aussi les soirs que des hameaux rustiques
Le vieillard rappelait souvent les mœurs antiques :
« Quel luxe, disait-il, étonne ici mes yeux !
Avec la pauvreté l'orgueil croît en ces lieux.
Superbes villageois, à votre fierté vaine,
Pour remplacer l'étoupe, un lin suffit à peine.
Jadis sur nos destins réglant notre ornement,
Pauvres, nous n'avions pas un riche vêtement.
Un acier garnissait nos épaisses semelles,
Et faisait sous nos pas jaillir les étincelles.
Nos tissus les plus fins de chanvre étaient ourdis;
Nos cheveux sur nos fronts descendaient arrondis;
Et, sans boucle et sans tresse, aux plus beaux jours de fête,
Un feutre long-temps neuf parait assez nos têtes.
Notre rusticité fait honte à nos neveux.
De nos jours, on étage, on plisse ses cheveux;
Par le ciel destinée à de meilleurs usages,
Une poussière utile affadit les visages.
Comme de nos besoins la vanité se rit !
La farine vous poudre, et le son vous nourrit.
Affectant d'étaler une opulence fausse,
On voit briller l'argent sur le veau qui vous chausse;
Il brille à vos poignets, il brille à vos genoux.
Ah ! des impôts accrus désormais plaignez-vous !

Ou plutôt accusez vos fiertés indiscrètes.
Vêtus comme le riche, on pense que vous l'êtes :
Et certes qui saura votre sort indigent,
Lorsqu'en effet sans pain vous êtes tout argent?

« Plus fidèles jadis aux lois de la nature,
Nous ne nous vêtions pas de notre nourriture.
De nos tissus grossiers tout art était banni,
Mais notre pain souvent de lard était garni.
D'où naquit tant d'orgueil dans nos humbles bocages?
Et quel changement même en nos nymphes volages!
Vous voyez leurs cheveux avec art retroussés ;
Les rubis sur leurs doigts sont dans l'or enchâssés ;
Le père en ses atours ne connaît plus sa fille,
Et sur des fronts hâlés le ruban partout brille.
O nymphes de ces lieux, pour vos simples appas,
N'éclot-il pas assez d'ornements sous vos pas?

« Vous, mes filles, gardez les mœurs de votre mère :
C'est non par des atours qu'elle avait su me plaire.
Nul ruban ne chargea son front enorgueilli :
Un bouquet l'ornait mieux quand je l'avais cueilli.
Fuyez une parure aux hameaux étrangère :
La toison des brebis convient à la bergère. »

C'étaient là du vieillard les dernières leçons.
Déja sa voix rappelle en vain ses derniers sons.
La nature en Damon succombe au poids de l'âge ;
De deux bras vainement sa marche se soulage ;
Il sent fléchir sous lui ses genoux affaiblis ;

Et bientôt, étendu sur son humble châlis,
Ne se déguisant point son atteinte mortelle,
Des ministres sacrés fait prévenir le zèle.

Un auguste appareil ranime sa ferveur ;
Son sein est palpitant devant son Dieu sauveur ;
Il s'émeut, il s'efforce, et tient encor dressées
Au ciel des mains déja d'un froid mortel glacées.

Les larmes cependant coulent de tous les yeux :
Vingt cris mal étouffés troublent les rits pieux ;
L'effort de la douleur rompt toutes les barrières,
Et les sanglots confus sont mêlés aux prières.
Seul, morne et l'œil aride, accablé sous le poids,
L'aîné des fils restait sans larmes et sans voix.
Mais l'azyme céleste, et les onctions saintes,
Au mourant ont rendu ses facultés éteintes ;
Et lui-même, étonné de ses nouveaux accents :
« Calmez, dit le vieillard, vos cris attendrissants.
Prêts à nous séparer, que la foi nous soutienne,
Et pleurez en chrétiens, si ma mort est chrétienne.
Pourquoi vivrais-je encore ? inutile ici-bas,
Ma vieillesse est déja l'image du trépas.
Mon long pèlerinage enfin touche à son terme ;
Sans appeler la mort, je l'attends d'un cœur ferme.
Je suis pécheur ; mais Dieu, s'il juge, est père aussi,
Et je sais qu'aisément un père est adouci ;
Mais, quoiqu'il me fût doux d'exercer la clémence,
Mon amour fut borné, quand le sien est immense.
De nos toits indigents gardez les simples mœurs,
Aimez-vous, servez Dieu, servez vos rois : je meurs. »

Ainsi finit Damon. L'on ne put reconnaître
Ses enfants à leurs pleurs, et chacun parut l'être.
Tout le hameau suivit la pompe du cercueil,
Et *le Maire* en pleurant prit un coin du *linceul*.

ÉGLOGUE DEUXIÈME.

PAGE 22, VERS 1.

Formosum pastor Corydon ardebat *Alexin*...

Corydon pour *Daphné* brûlait sans espérance.

On me pardonnera cette métamorphose, qui n'est qu'une restitution.

PAGE 24, VERS 1.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi.

Rien n'est plus naturel que ce mouvement de l'amour-propre blessé par l'amour. Ce trait peut avoir donné à Racine l'idée des vers qu'il met dans la bouche de Néron, au second acte de Britannicus, quoiqu'il y ait loin de Corydon au fils d'Agrippine : « la modeste Junie », dit ce dernier,

Fuit, et ne daigne pas seulement s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer.

PAGE 24, VERS 21.

. . . . invidit stultus Amyntas.

Le changement des sexes m'a forcé de supprimer cette circonstance, comme celle de *delicias domini*, dans le second vers de l'églogue. Le moindre sacrifice coûte des regrets, lorsqu'on traduit un poëte chez qui presque rien n'est inutile.

PAGE 26, VERS 13.

Heu! heu! quid volui misero mihi! floribus austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

Sorte de métaphore proverbiale que j'ai légèrement modifiée.

Sans pousser plus loin les observations de détail, je me bornerai à mettre sous les yeux des connaisseurs une églogue de Sarrasin sur un sujet qui a beaucoup de rapport avec celui-ci. Cette pièce, empreinte des couleurs antiques, et la meilleure sans contredit que Sarrasin ait composée, ne se trouve pas dans ses œuvres : elle est peu connue, même des gens de lettres. Je la

rapporte, en supprimant ce qu'elle m'a paru contenir de trop défectueux.

MYRTIL, OU LE NAUTONNIER.

ÉGLOGUE.

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néréides!
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein, partout, rend le calme assuré.
Écoutez les discours que, sur ces bords sauvages,
Le nautonnier Myrtil, honneur de ces rivages,
De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers, moins sourds qu'il n'était malheureux.

« Des vagues et des vents si long-temps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre à mes yeux si chère, et le riant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour.

« Typhis, garde la nef, de crainte des orages!
Et, si la nuit humide assemble les nuages,
Jette l'encre en la mer, ou, si les vents du Nord
Viennent troubler les flots, vogue tout près du bord;
Mais évite les bancs: ces côtes dangereuses
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.

« Orillis, qu'attends-tu? qui te peut retenir?

Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vit venir
Seule, te dérobant à tes autres compagnes,
Regarder l'Océan et ses vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour
Par de longs cris mêlés de plaisir et d'amour?
Quel Dieu t'a pu changer? quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton ame?

. . . .

Hélas! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises;
Seule d'un nautonnier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux.

« Mais ma condition n'est pas si ravalée :
Les dieux ont comme moi fendu l'onde salée,
Et les premiers héros conquirent la toison
Dans la nef que tu vois briller à l'horizon.

. . . .

O farouche Orillis, sois-moi plus favorable,
Et reçois les présents d'un amant misérable :
J'ai deux fruits indiens en vase façonnés,
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés.

. . . .

Je te garde un oiseau qui, m'oyant tout le jour
Dire, *j'aime Orillis*, le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Élimène
Fille du vieil Elpin, quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier long-temps, par mes derniers hasards,
Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Thétis, par Neptune et par les dieux de l'onde :

Et certes je devais contenter son désir,
Car son ame n'est pas insensible au plaisir.

« Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable!
Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet du Levant apporté,
Digne d'orner ta tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,
L'arbrisseau de la myrrhe et celui de l'encens;
Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,
J'ai tissu de mes mains une verte corbeille,
Pleine de ces limons de grosseur nonpareille:
Hélas! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux! à quoi bon gémir dans ces déserts?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs;
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zéphyre
Emporte mes discours, comme il fait mon navire.
. . . .

« Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage?
Et, laissant écouler le printemps de mes jours,
Près de la vieille Ella de travailler toujours?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tâche commencée?
Plutôt, si tu m'en crois, monte sur mon bateau,
. . . .

Viens voir des dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide :
Là Thétis, en riant, caresse tout le jour
L'image du soleil, attendant son retour ;
Et, quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles.
Ici Nature a mis ce miracle fameux,
Où la Lune conduit l'Océan écumeux ;
Ici le vieux pilote, observant la boussole,
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle.
Pourquoi s'en étonner? chacun suit son plaisir ;
Myrtil suit Orillis, son astre et son désir.
Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes.
Le soufflant physitère y jette en l'air de l'eau :
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau ;
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue ;
Ici Vénus, d'Égypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille Amours et de Graces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie.

. . . .

« Nos travaux sont légers sur les plaines humides,
Quand le dos de la mer ne montre point de rides,
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé :
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses... etc. »

ÉGLOGUE TROISIÈME.

PAGE 38, VERS 10.

Alternis dicetis : amant alterna Camœnæ.

Virgile revient souvent sur cette idée ; il dit encore dans la septième églogue :

. . . . Alternos musæ meminisse volebant.

Mais ces chants *Amébées*, si agréables aux Muses, le sont beaucoup moins aux traducteurs en vers, condamnés à se mouvoir dans l'espace étroit du quatrain ou du distique. Comme le mérite des couplets alternatifs consiste surtout dans leur précision, je n'ai pas cru, pour les reproduire, devoir étendre l'original, aimant mieux sacrifier quelques traits qu'en ajouter d'autres au poëte le plus parfait de l'antiquité. En traduction, il est dangereux de prêter aux riches.

PAGE 38, VERS 15.

Malo me Galatea petit, lascìva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Je regrette que le défaut d'espace m'ait forcé de supprimer la circonstance des saules, qui précise le tableau dont j'ai toutefois cherché à rendre l'intention et le mouvement.

PAGE 40, VERS 1.

Parta meæ Veneri sunt munera. . .

Le nom de *ma Vénus*, donné par Damète à sa bergère, est une exagération si tendre, et si naturelle à l'amour, qu'elle ne m'a point paru de mauvais goût, même dans une langue aussi dédaigneuse que la nôtre.

PAGE 40, VERS 5.

O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

Ségrais a imité ces deux vers par les quatre suivants :

O les charmants discours, ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!
Doux zéphyrs, qui régniez alors en ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des dieux?

En la saison des roses est un trait charmant dans une imitation, autant qu'il eût été déplacé dans une traduction fidèle.

PAGE 42, VERS 7.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

Le premier de ces vers atteint d'un seul coup deux mauvais poëtes, détracteurs du talent de Virgile, comme cela devait être; le second est l'un de ces proverbes métaphoriques que j'ai déjà fait remarquer dans la seconde églogue. Celui-ci paraît signifier, *vouloir faire l'impossible.* J'en ai supprimé la seconde circonstance, et j'ai cherché à ennoblir la première.

PAGE 44, VERS 5.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.
— Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores.

Je donne ici le mot de ces deux énigmes à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas suffisamment exercés dans ce *genre de littérature*, dont nos modernes *Œdipes* ne soupçonnent pas l'antiquité.

Le sujet de la première est un *puits;* celui de la seconde est la fleur d'*Hyacinthe* sur laquelle les anciens croyaient voir l'initiale du nom de ce jeune prince.

ÉGLOGUE QUATRIÈME.

J.-B. Rousseau a imité en maître plusieurs passages de cette églogue vraiment lyrique, dans quelques strophes de sa belle ode sur la naissance du duc de Bretagne; elles sont si connues, qu'il est inutile de les rapporter.

Page 48, vers 12.

. . . . . et incipient magni procedere menses.

L'expression de *magni menses* étant consacrée chez les Romains, je l'ai traduite littéralement.

Page 48, vers 15.

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis.

J'ai tâché de conserver l'heureux rapprochement de *videbit heroas* et de *videbitur illis*, en traduisant ainsi :

Plein de jours immortels, aux cieux l'enfant sacré
Admire les héros dont il est admiré.

PAGE 50, VERS 15.

Quæ tentare Thetim ratibus...

Quoique le mot *tenter* soit rarement pris dans le sens où l'est ici *tentare*, je n'ai pas craint de lui donner la même acception, appuyé non-seulement sur l'exemple du latin, mais encore sur l'autorité de cette phrase française, *tenter les hasards*.

PAGE 50, VERS 24.

Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.

J'ai conservé la hardiesse de ce renversement, en l'adoucissant un peu.

PAGE 50, VERS 25.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Boileau n'a osé faire passer ce vers dans notre langue qu'avec un excessif ménagement, lorsqu'il a dit avec tant d'élégance :

Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

En qualité de traducteur, j'ai dû être plus littéral :

La laine n'apprend plus à feindre les couleurs

rend le latin mot pour mot.

PAGE 52, VERS 18.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses :
Incipe, parve puer : cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Connais ta mère, enfant! et qu'un premier souris
De dix mois de douleur lui paie enfin le prix :
Connais ta mère, enfant! digne par ses caresses
De la table des dieux et du lit des déesses.

La véritable signification de ce vers a été souvent débattue. Les uns ont attribué le sourire à la mère, les autres à l'enfant. Le dernier sens est moins littéral, mais plus délicat : je l'ai adopté en partie, et, pour le rendre moins détourné, j'ai fondu l'idée du premier vers dans celle du second.

Quant à la répétition d'*incipe, parve puer*, au

troisième vers, elle m'a paru trop précieuse pour être sacrifiée.

J'espère qu'on ne me fera pas un reproche d'avoir particularisé la maxime générale qui termine la pièce, puisque la phrase, quoique renversée, produit le même sens.

ÉGLOGUE CINQUIÈME.

Le *Daphnis* est une des plus touchantes élégies de l'antiquité. Comme les premières paroles de ce chant pastoral disposent l'ame aux impressions qu'elle va ressentir !

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant.

Quelle grace triste et rêveuse dans l'harmonie du premier vers et dans la lenteur de ce spondée jeté au commencement du second avec le vague abandon de la douleur !

Page 58, vers 17.

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum montesque feri silvæque loquuntur.

Le prodige est double. Les monstres et les forêts ont raconté les gémissements des lions africains. J'ai conservé la même force dans ma traduction.

PAGE 64, VERS 2.

. . . . Damnabis tu quoque votis.

Pour l'intelligence de ce passage, il faut se rappeler les usages religieux des anciens, chez qui les vœux devaient être accomplis dès lors qu'ils étaient exaucés; idée que j'ai voulu exprimer en traduisant ainsi :

Daphnis, comme Cérès et le dieux des vendanges,
Forcera nos tributs en exauçant nos vœux.

Cette apothéose de Daphnis, devenu tout à coup une divinité champêtre, m'a donné l'idée d'une autre fiction du même genre, qui a du moins le mérite de la brièveté. La voici :

LE DIEU DES CAMPAGNES.

Il est un dieu qui préside aux campagnes :
Dieu des côteaux, des bois et des vergers,
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
De ses bienfaits rapides messagers,
A son signal, des ministres légers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile

La fleur naissante ou la tige nouvelle.
Sur les destins du champêtre univers
Incessamment il tient les yeux ouverts.
Pour ses regards la nuit n'a plus de voiles.
A la lueur des tremblantes étoiles,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises bocagères
De balancer vos mobiles berceaux ;
Il ne veut pas que l'enfant des hameaux
Vienne ravir les petits à leurs mères ;
Il ne veut pas que de l'âpre Aquilon
Le char nocturne écrase les fougères,
Ni que le lis, parure du vallon,
Tombe foulé sous le pied des bergères.

ÉGLOGUE SIXIÈME.

Fontenelle, qui avait pour la poésie pastorale tout l'esprit qu'il ne fallait pas, a traité cette sixième églogue un peu cavalièrement. Tout le discours de Silène lui semble *bizarre*. Que la philosophie du nourrisson de Bacchus, et sa mauvaise physique en excellents vers, aient fait sourire l'ingénieux auteur des *Mondes*, cela se conçoit; mais qu'il ait cru ses bucoliques parisiennes supérieures à celles du poëte romain, c'est ce qui peut paraître au moins aussi *bizarre* que le discours de Silène. Rendons cependant à Fontenelle la justice qu'il refuse de rendre à Virgile; et rappelons de lui une pièce charmante intitulée *Ismène*, pièce à laquelle on ne peut rien contester, si ce n'est le titre d'églogue.

Dans le très-petit nombre de celles que nous possédons en notre langue, on en distingue une de l'abbé Mangenot, qu'il faudrait citer presque

tout entière : elle a pour titre *le Rendez-vous ;* le cadre en est heureux et bien rempli. L'*Iris* de madame Deshoulières offre aussi des détails agréables, tels que ceux-ci :

Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois ;
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses :
Du désordre où j'étais loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette ;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant
Pour reprendre sa force un troupeau languissant ;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

Cette chute est délicieuse, et l'on trouverait dans toutes les pastorales de Fontenelle bien peu de vers d'une aussi douce simplicité.

PAGE 68, VERS 3.

. . . . Cynthius aurem
Vellit. . . . .

Cette image, qui n'avait rien d'étrange pour les

Latins, rappellerait un peu trop pour nous le voisinage que donnait Fontenelle au genre naïf, dont il s'est bien gardé d'approcher.

Il n'en est pas ainsi de la circonstance exprimée plus loin, lorsque la jeune Églé barbouille de mûres le front du vieux Silène, image naïve qui, selon Gresset, *ne présenterait en français qu'une idée basse et burlesque.* Gresset juge Virgile bien légèrement, et cela porte malheur.

PAGE 72, VERS 4.

Et fortunatam, si numquam armenta fuissent...

Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux!

Gresset a traduit de la même manière; et la ressemblance était obligée: il est de ces vers qui sont, pour ainsi dire, nés traduits, et qu'il est presque impossible de rendre diversement.

PAGE 72, VERS 17.

Errabunda bovis vestigia...

Je n'ai pas craint de traduire littéralement cette

expression d'une audace si pittoresque, et de dire : *les vestiges errants*. Si les hardiesses ont une excuse, c'est surtout dans la fidélité de la traduction.

ÉGLOGUE SEPTIÈME.

PAGE 80, VERS 13.

Aut, si ultra placitum laudârit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Une plante qui protégeait les poëtes contre les dangers d'un éloge outré! Les anciens possédaient là une recette bien utile. Il est fâcheux qu'elle n'ait point passé jusqu'à nous.

PAGE 82, VERS 2.

Candidior cycnis, ederâ formosior albâ.

L'épithète *albâ* m'a engagé à traduire ainsi :

Plus blanche que le cygne et le pampre d'automne,

quoiqu'à vrai dire ces deux sortes de blancheur soient assez différentes.

Page 82, vers 11.

. . . . jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

Gemmæ et *turgent* sont, comme tous les détails de Virgile, d'une observation parfaite. Il était difficile de les conserver; je l'ai tenté en disant :

L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

ÉGLOGUE HUITIÈME.

PAGE 92, VERS 3.

Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos.

Racan a rendu ces deux vers par deux vers délicieux :

Il n'avait que douze ans, et, de ses petits bras,
Cueillait déja des fruits dans les branches d'en-bas.

PAGE 92, VERS 5.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

Nous n'avons pas en français de tour qui réponde à la chaleur de celui-ci. *Ut vidi! ut perii!* est expressif et passionné : *comme je le vis! comme je péris !* serait ridicule.

PAGE 92, VERS 7.

Nunc scio quid sit Amor, *etc.*

J'ai fondu ce couplet avec le suivant, d'abord parce que les deux idées tiennent l'une à l'autre, et ensuite pour éviter la monotonie des refrains, déja très-multipliés.

PAGE 92, VERS 12.

. . . . Crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Ces petites combinaisons de mots roulant sur la même idée m'ont semblé sortir un peu de la manière de Virgile pour rentrer dans celle d'Ovide. Je me suis servi d'un tour moins recherché.

PAGE 94, VERS 15.

. . . . Numero deus impare gaudet.

Toujours le nombre impair est agréable aux dieux.

Ces espèces de maximes doivent, ce me semble, être toujours détachées et conserver dans la ver-

sion française la précision de l'original. C'est à quoi je me suis attaché.

PAGE 94, VERS 20.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.

Virgile, ici comme en beaucoup d'autres passages, franchit les idées intermédiaires. La traduction littérale de cette phrase très-elliptique ne serait qu'une énigme. J'ai cherché à l'éclaircir en la développant; car il s'agit d'être entendu, et non de compter les mots : ce qui est obscur paraît toujours long.

On sait que la seconde partie de cette églogue est une imitation textuelle de là seconde Idylle de Théocrite, que Racine nommait l'une des plus belles pièces de l'antiquité.

ÉGLOGUE NEUVIÈME.

Virgile, comme l'on sait, composa sa neuvième églogue de vers et de couplets qui n'avaient pu trouver place dans les huit premières, et qu'il a rattachés entre eux par des liens quelquefois un peu faibles. Cette pièce n'en contient pas moins des détails pleins de grace et de fraîcheur.

PAGE 104, VERS 4.

Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

A ce vers, placé dans la bouche de Méris, Lycidas répond :

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Penè simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?

et il semble compter pour rien la mort dont

Méris, son interlocuteur, dit avoir lui-même été menacé. Cela n'est guère obligeant; et j'ai cru à propos d'éviter cette légère inconvenance, défaut si peu habituel à Virgile. Lycidas, dans ma traduction, parle des deux bergers à la fois :

Quoi! nos consolateurs nous seraient enlevés!
Qui sans vous eût chanté les Nymphes du bocage,
Versé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage?

PAGE 106, VERS 15.

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes.

Le souvenir de ce vers semble avoir inspiré celui-ci au bon La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Ceux qui viennent ensuite n'appartiennent qu'à son génie et à son cœur :

Eh quoi! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Virgile n'a rien d'un caractère plus touchant, ni d'une plus ravissante naïveté.

PAGE 106, VERS 18.

. . . . Vox quoque Mœrin
Jam fugit ipsa : lupi Mœrin vidère priores.

Être aperçu par un loup avant de l'avoir vu soi-même, était regardé chez les anciens comme un présage funeste à la voix des bergers; quelques-unes de ces croyances superstitieuses subsistent encore dans nos campagnes : il en est même de très-favorables à la poésie.

ÉGLOGUE DIXIÈME.

On sait *par cœur*, et dans toute l'acception du terme, cette délicieuse églogue de *Gallus*, ce chef-d'œuvre d'amoureuse mélancolie. Je n'y remarquerai rien, parce que tout y est remarquable. Jamais l'amitié ne répandit et ne fit répandre de plus douces larmes sur les blessures de l'Amour.

FIN DES NOTES.

CHANTS

TRADUITS DE L'ILIADE.

AVERTISSEMENT.

J'avais commencé plusieurs autres chants de l'Iliade ; n'ayant pas eu le temps d'y revenir avec assez de soin, je n'ai conservé que les premier, troisième, quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième chants. Avant de les livrer au public, j'ai lu, avec une nouvelle attention, la traduction de M. de Rochefort : les excellents vers qu'elle contient laissent à regretter que tout l'ouvrage ne soit pas écrit d'une manière plus soutenue. Serait-il donc impossible d'intercaler dans une version nouvelle ce que l'ancienne a de remarquable? Un pareil travail aurait, ce me semble, le double avantage d'abréger un peu la tâche démesurée du traducteur, et de garantir d'avance au public le mérite d'une partie de la traduction.

ILIADE.

CHANT PREMIER.

ILIADE.

CHANT PREMIER.

O muse! redis-moi la colère d'Achille,
Cette ardente colère en malheurs si fertile,
Qui plongea chez les morts tant de Grecs renommés,
Et livra leur dépouille aux vautours affamés;
(Tel fut de Jupiter l'arrêt irrévocable
Du jour que s'alluma cette haine implacable,
Et que s'ouvrit la lice aux débats odieux
D'Atride fils des rois, d'Achille fils des dieux.)

Quelle divinité leur souffla cette rage?
Apollon. Tous les Grecs rachetèrent l'outrage
De son prêtre Chrysès par leur chef insulté:
D'un fléau destructeur le camp fut infecté;
Tout succombait, Chrysès, du dieu fils de Latone
Portant les saints bandeaux, le sceptre et la couronne,
Était venu, chargé d'une riche rançon,
Redemander sa fille au fier Agamemnon.

Il suppliait l'armée, et surtout les Atrides:
« Atrides généreux, et vous, Grecs intrépides,
Veuillent les Immortels, de l'Olympe habitants,
Vous livrer ces remparts, défendus si long-temps!
Puissiez-vous tous revoir votre douce patrie!
Mais rendez à mes vœux une fille chérie.
Grecs, ne dédaignez pas mes tributs opulents:
Les rameaux d'Apollon ceignent mes cheveux blancs,
Révérez dans mes mains le sceptre respectable
Du dieu qui lance au loin le trait inévitable. »

Parmi les Grecs circule un bruit approbateur;
Mais Atride: « Vieillard, dit-il avec hauteur,
Si dans le camp des Grecs je te retrouve encore,
Frémis: en vain d'un dieu le bandeau te décore.
Réservée à mon lit, ta fille me suivra,
Et, tournant le fuseau, dans Argos vieillira:
Telle est ma volonté. Toi, mortel téméraire,
Si tu chéris tes jours, fuis. » Le malheureux père,
Intimidé, s'éloigne à ces mots foudroyants.
Morne et silencieux, le long des flots bruyants,
Il marchait: « Dieu puissant de Délos et de Chryse!
Ne défendras-tu point ton prêtre qu'on méprise?
Si j'ornai tes parvis de mes dons solennels,
Si du sang des taureaux j'inondai tes autels,
Saisis tes flèches d'or! d'une main vengeresse,
Frappe, immole à mes pleurs le héros de la Grèce. »

Suppliant, il parlait : Apollon l'entendit;
Des sommets radieux Apollon descendit,
Formidable, et des Grecs méditant la ruine.
L'arc vengeur étincelle à l'épaule divine;
Et du carquois flottant le bruit semble annoncer
L'invisible trépas qu'il s'apprête à lancer.
Le dieu, tel que la nuit, marche terrible et sombre;
A l'écart des vaisseaux il s'arrête dans l'ombre;
Et son arc immortel, qu'il courbe avec effort,
Chasse en sifflant le trait qui part avec la mort.
Il renverse d'abord sous ses flèches rapides
Les dogues vigilants, les coursiers intrépides;
Les hommes à leur tour, durant neuf jours atteints,
Tombent; et les bûchers ne se sont pas éteints.

Mais, lorsqu'on vit briller la dixième journée,
Achille convoqua la foule consternée,
Et, debout au milieu de ce nombreux concours,
Inspiré par Junon, proféra ce discours :
« Atride, il n'est pour nous d'asyle que la fuite;
Heureux si de la mort nous trompons la poursuite!
Un invisible bras s'est déployé sur nous;
Et la Peste et la Guerre ont réuni leurs coups.
Consultons cependant les sacrés aruspices;
Écoutons ces mortels dont les regards propices
Des songes incertains percent l'obscurité :
(Les songes quelquefois peignent la vérité;

Jupiter les envoie.) Apprenons ce qu'ordonne
Le long courroux du fils de la blonde Latone.
Réclame-t-il des vœux, ou le sang des taureaux,
Ou l'agneau jeune encore, ou les tendres chevreaux?
De sa fureur divine implorons une trêve.»

Il dit, et se rassied. Soudain Calchas se lève;
Augure révéré, fils du sage Thestor,
Il connaît ce qui fut, ce qui n'est pas encor;
Le souffle d'Apollon qui réside en son ame
Guida la Grèce entière aux remparts de Pergame.
Il se recueille, et dit: «Je vais tout révéler;
Mais toi, de qui la voix me presse de parler,
Noble Achille, avant tout, jure que ton courage
Écartera de moi la menace et l'outrage.
Il est un roi puissant que je crains d'offenser:
Et quand par son sujet un roi se sent blesser,
Plus de pardon; sa haine avec le temps s'augmente;
Dans son cœur ulcéré la vengeance fermente;
Tôt ou tard elle éclate. Achille! tu m'entends:
Veux-tu me protéger en tous lieux, en tous temps?
—Oui, j'en jure, ô Calchas, par le dieu qui t'inspire:
Tant qu'Achille est debout, tant qu'Achille respire,
Des guerriers que ce camp renferme dans son sein
Aucun, aucun sur toi ne portera la main;
Je le répète encore, aucun d'entre eux... pas même
Agamemnon, si fier de la grandeur suprême.

—Le dieu ne venge point son temple négligé,
Mais il venge Chrysès par Atride outragé,
Dit alors sans pâlir l'irréprochable augure.
Apollon de son prêtre a ressenti l'injure;
Il vous fait expier des refus inhumains,
Et ne doit détourner ses homicides mains
Qu'au jour où Chryséis, à la noire prunelle,
Reverra sans rançon la cité paternelle;
Tandis qu'un sacrifice, à Chryse transporté,
En pompe fumera sur l'autel irrité. »

Il dit; le roi des rois, le fils puissant d'Atrée
Se lève. Sa fureur, trop long-temps concentrée,
Éclate dans ses traits. Son œil roule hagard;
Et lançant sur Calchas un oblique regard :
« Prophète du malheur ! de ta bouche fatale,
Depuis que je t'entends, rien d'heureux ne s'exhale;
Tu te plais dans l'horreur de tes prédictions.
J'abhorre tes discours comme tes actions :
Tu viens insolemment révéler à la Grèce
Que j'appelle d'un dieu la haine vengeresse!
Et pour quel grand forfait?... pour n'avoir point rendu
Un prix qui m'appartient, que j'obtins, qui m'est dû :
Chryséis!... J'aimais moins l'épouse jeune et pure
Dont ma main dénoua la pudique ceinture;
Et Clytemnestre à peine égalait Chryséis
Pour les arts de Minerve et les dons de Cypris.

Je veux bien cependant au salut de l'armée
Immoler la beauté dont mon ame est charmée;
Mais quand je cède un bien qui m'était réservé,
Du prix de mes travaux dois-je être seul privé?
Aux chefs, à leur justice Agamemnon se fie.
Grecs! vous voyez pour vous ce que je sacrifie!»

Achille lui répond: «O prince impérieux!
O de tous les mortels le plus ambitieux!
Que peut ton ame avide exiger davantage?
Faut-il nous assembler pour un nouveau partage?
Eh! laisse faire aux dieux: si bientôt leur bonté
Nous ouvre de Priam l'opulente cité,
Les Grecs, pour assouvir ton insigne avarice,
De sa triple valeur paîront ton sacrifice.»

Soudain Agamemnon: »Crois-tu me commander?
Espères-tu me vaincre ou me persuader,
Cœur superbe? Tu veux qu'Agamemnon tranquille
Se dépouille d'un droit dont jouirait Achille?
Non! Par un prix égal, que les Grecs généreux
Me consolent d'un prix que j'ai perdu pour eux;
Ou je cours enlever, sans que rien me retienne,
La captive d'Ajax, ou d'Ulysse, ou la tienne,
La tienne, fier Achille! A de plus saints devoirs
Consacrons ces instants: qu'un navire aux flancs noirs
S'apprête à s'élancer sur la liquide plaine!

Que sa voile des vents sollicite l'haleine!
Choisissons des rameurs au bras souple et nerveux :
Auprès de Chryséis, que pour offrir nos vœux
Parte le sage Ulysse, ou le fils d'Oïlée,
Ou le roi de la Crète, ou toi, fils de Pélée,
Toi-même!...» Achille alors le mesure des yeux :
« Homme arrogant et bas, monarque astucieux,
Cria-t-il en fureur; qui des fils de la Grèce
De t'obéir encor peut montrer la faiblesse?
Certes, ce n'est plus moi. Quels sont mes ennemis?
Les Troyens? Envers moi quel crime ont-ils commis?
Vinrent-ils dérober, spoliateurs avides,
Mes bœufs laborieux, mes cavales rapides?
De mon riche pays les pas de leurs coursiers
Foulèrent-ils jamais les sillons nourriciers?
Non, sans doute. Entre nous des cimes effrayantes
S'élèvent; entre nous roulent des mers bruyantes.
Pour qui me suis-je armé? Pour Ménélas et toi,
Toi, despote orgueilleux, chef ingrat et sans foi!
Aux Troyens, innocents du parjure d'Hélène,
J'ai fait porter le poids de ton injuste haine;
Et de mes longs travaux, pour toi seul entrepris,
Tu médites déja de m'arracher le prix,
Ce prix que m'accorda la race des Pélages!
Tu te plains! Et dis-moi, toujours dans nos partages
Des dons les plus pompeux ne t'enrichit-on pas?
Je soutiens presque seul tout le faix des combats;

Et chacun de nous deux remporte sous sa tente,
Moi la plus humble part, toi la plus éclatante.
C'en est trop! Je suis las de stériles travaux;
Je pars, je rends aux mers mes agiles vaisseaux,
Et vais, loin de Pergame, aux remparts de Larisse
Du grand Agamemnon raconter la justice;
Je pars, et nous verrons alors quels nouveaux biens
Il saura, sans Achille, enlever aux Troyens! »

Alors le roi des rois : « Eh bien, je te l'accorde.
Fuis, mortel affamé de haine et de discorde;
Fuis, de tous mes guerriers ô le plus abhorré!
Fuis : il en est encor dont je suis honoré;
Assez d'autres sans toi m'assurent la victoire,
Et le grand Jupiter prendra soin de ma gloire.
Ta force vient de lui : ne t'en prévaux donc pas.
Retourne, va régner sur tes faibles états,
Parmi tes Mirmidons! Quitte-moi : peu m'importe!
Je me ris des éclats où ta fureur s'emporte.
Puisque Apollon le veut, je rendrai Chryséis :
Mais je cours de ce pas saisir ta Briséis;
Et t'apprendrai bientôt la distance du maître
Au sujet insolent qui l'ose méconnaître. »

Tout Achille a frémi. Renfermée un moment,
Sa colère en son cœur bouillonne sourdement,

Et son orgueil bravé s'indigne et se soulève.
Que fera-t-il? Tirant son homicide glaive,
Au sein d'Agamemnon plongera-t-il la mort?
Ou se contiendra-t-il par un pénible effort?
Tandis que, d'une main lente et préoccupée,
De la gaîne profonde il tire son épée,
La propice Minerve, à la voix de Junon,
Descend du vaste Olympe aux plaines d'Ilion,
Et debout près d'Achille, et pour lui seul présente,
Saisit de ses cheveux la tresse éblouissante.
Le héros étonné se retourne, et ses yeux
Ont reconnu les traits de la fille des dieux:
« Vierge au regard terrible, imposante immortelle,
Dit-il, auprès de moi quel intérêt t'appelle?
Par cet Agamemnon tu me vois outragé:
Avant de me quitter tu me verras vengé. »

« Arrête, s'écria la déesse prudente;
Réprime les transports de ta fureur ardente:
Telle est la volonté de l'auguste Junon;
Junon protége Achille ainsi qu'Agamemnon.
Réponds par les discours, et non point par le glaive.
Un jour il te rendra la beauté qu'il t'enlève,
Ce roi de qui l'orgueil cherche à t'humilier:
Ce même Atride un jour viendra te supplier;
Ses mains t'enrichiront d'une offrande pompeuse.
La parole des dieux ne fut jamais trompeuse:

Accepte ce garant. — Déesse, c'est assez :
Qui se soumet aux dieux voit ses vœux exaucés.
J'immole ma vengeance aux maîtres de la terre. »
Il a parlé : son bras, terrible dans la guerre,
Replonge au fourreau d'or le glaive furieux ;
Et Pallas va fouler l'Olympe radieux.

Mais il n'est point éteint le courroux d'Éacide !
Son insultante voix gourmande encore Atride :
« Mortel audacieux et timide à la fois !
Mortel ivre d'orgueil ! Parle, où sont tes exploits ?
Déployant tour à tour la valeur et l'adresse,
A quelques grands combats as-tu guidé la Grèce ?
Non. Dévorer son peuple et frustrer ses rivaux,
Voilà du roi des rois les glorieux travaux !
Vous qu'il ose opprimer, Grecs ! sans votre indolence,
Ce jour eût éclairé sa dernière insolence ;
Mais j'en fais le serment formidable et sacré :
Je jure par ce sceptre à jamais révéré,
Qui, détaché du tronc frappé dans ses racines,
N'étendra plus son ombre au sommet des collines,
Je jure qu'il luira le jour, pour moi si doux,
Le jour où mon repos vous accablera tous.
Hector vous atteindra de ses terribles armes ;
Et toi, pour les venger tu n'auras que tes larmes :
Alors, seul au milieu des débris et des morts,
Et le cœur déchiré de stériles remords,

Tu te repentiras, au sein de ta détresse,
D'avoir osé braver le soutien de la Grèce. »

Il dit, jette à ses pieds son sceptre éblouissant,
Et s'assied. Devant lui, de rage frémissant,
Atride l'observait... Nestor entre eux s'avance.
Du vieillard de Pylos la facile éloquence
Surpasse la douceur d'un miel délicieux.
Deux générations ont passé sous ses yeux;
La troisième s'élève, il y préside encore :
« O dieux, s'écria-t-il, dieux que ma voix implore!
Aux enfants d'Hellénus quel deuil préparez-vous?
Quel triomphe pour Troie, et quel affront pour nous!
Priam et tous les siens, tressaillant d'alégresse,
Certes vont s'applaudir des débats de la Grèce,
S'ils apprennent qu'ainsi sont divisés entre eux
Le plus puissant des Grecs et le plus valeureux.
Jeunes tous deux, tous deux cédez à mon grand âge.
Vous reçûtes du ciel la vaillance en partage;
Mais j'ai vu des mortels plus courageux encor
Qui ne dédaignaient pas les conseils de Nestor.
Non, je ne verrai plus de ces chefs intrépides,
Polyphême, Dryas, Cénée aux pieds rapides,
Thésée et son ami, vainqueurs des sombres bords,
Qui vivants ont foulé le rivage des morts!
Sans rivaux sous les cieux, ces guerriers invincibles,
Terribles, terrassaient des ennemis terribles.

Loin des champs de Pélops entraîné sur leurs pas,
A leurs bras indomptés j'associai mon bras.
Nul homme d'aujourd'hui n'eût affronté leur lance;
Chacun d'eux cependant m'écoutait en silence:
Imitez-les; comme eux fiez-vous à ma voix.
Atride, laisse-lui le prix de ses exploits;
Et toi, bouillant Achille, abjure enfin ta haine;
Épargne au roi des rois ta parole hautaine:
Ses droits sont grands; jamais le monarque éternel
N'amassa tant d'honneurs sur le front d'un mortel.
Une divinité t'accorda la naissance;
Tu possèdes la force, Atride la puissance.
Que ton courroux, Atride, expire le premier;
Et moi-même je vais humblement supplier
Celui qui seul arrête, immobile barrière,
Du torrent des combats la rage meurtrière. »

Atride alors : « Vieillard, je respecte ta voix;
Mais cet Achille à tous prétend dicter des lois,
Veut dominer sur tous, de tous être l'arbitre.
Croit-il y parvenir? De quel droit? à quel titre?
Pour l'avoir fait vaillant, à sa témérité
Les dieux auraient-ils donc permis l'impunité? »

Achille, provoqué par le discours d'Atride:
« Je consens qu'on m'appelle homme faible et timide,

Si jusqu'à t'obéir je puis me dégrader.
Je t'interdis le droit de me rien commander,
Rien! Que cette parole en ton cœur soit gravée!
Je ne dispute point Briséis enlevée;
Je ne me vengerai ni de toi, ni des tiens;
Mais essaie à ravir quelque autre de mes biens,
Et la Grèce verra punir ton insolence,
Et ton sang odieux coulera sur ma lance! »

Les fiers rivaux, cessant leurs arrogants discours,
Se lèvent, et des Grecs s'éloigne le concours.
Achille avec Patrocle a regagné sa tente
Et ses profonds vaisseaux, à la poupe éclatante.
Atride aux vastes mers livre un navire ailé,
Choisit de vingt rameurs le bras souple et zélé,
Fait conduire au vaisseau l'hécatombe propice,
Et remet sa captive aux mains du sage Ulysse.
La proue en frémissant s'ouvre un sentier d'azur.
Atride ordonne aux Grecs, baignés d'un souffle impur,
De laver dans les flots leurs souillures honteuses,
Et d'offrir à Phébus des victimes nombreuses.
La chèvre bondissante et les puissants taureaux
De leur sang consacré teignent le bord des eaux.
Des chairs de la victime à demi consumée
La vapeur monte aux cieux dans des flots de fumée.
L'armée à ces travaux se livre; et cependant
Le roi des rois, fidèle à son courroux ardent,

Nourrit au fond de l'ame un espoir qui le flatte :

« Sage Talthybius, vigilant Eurybate,
Dit-il à ses hérauts ; vers le fils de Thétis
Courez, et de sa tente arrachez Briséis.
S'il ose résister à mon ordre suprême,
J'irai, le glaive en main, la lui ravir moi-même,
Afin de l'abreuver de regrets plus amers. »
Cet ordre tonne au loin ; et sur le bord des mers
Marchant avec lenteur, les fidèles ministres
A regret vont porter leurs messages sinistres.
Ils trouvèrent Achille assis près des vaisseaux.
Son œil à leur aspect s'enflamme ; et les hérauts,
De son courroux vengeur craignant la violence,
S'arrêtent, et debout gardent un long silence.

Achille a vu leur trouble et les a rassurés :
« Des hommes et des dieux interprètes sacrés,
Salut. Approchez-vous. Les dieux vous soient propices !
Des torts d'Agamemnon vous n'êtes point complices.
Vous venez enlever Briséis à mes feux :
Patrocle, amène-la ; qu'elle parte avec eux.
Mais j'atteste, ô hérauts, votre imposante égide,
Et la terre et les cieux et le parjure Atride,
Que mon bras désormais renonce à le venger.
Dans l'obscur avenir son œil ne peut plonger ;
Il ignore, insensé, quels coups le sort réserve

A ses Grecs que moi seul de la mort je préserve. »

Ainsi parlait Achille. Attentif à ces mots,
Patrocle va chercher l'amante du héros,
La livre aux envoyés ; ils partent : la captive,
S'éloignant à regret, marchait lente et plaintive.
Achille, l'œil en pleurs, seul, assis à l'écart,
Sur le flot blanchissant fixe un morne regard ;
Et les bras étendus : « O vous, mère chérie !
De longs honneurs devaient remplir ma courte vie...
Où sont-ils ? Jupiter promettrait-il en vain ?
D'Atride au loin puissant je subis le dédain ;
Briséis est ravie à mon ame ulcérée. »
Assise au fond des mers, auprès du vieux Nérée,
Thétis l'entend. Semblable à la vapeur des mers,
Elle monte vers lui du sein des flots amers,
Le flatte de la main : « O mon fils ! lui dit-elle,
Épanche tes ennuis dans l'ame maternelle. »
Achille soupirant : « Vous savez mes malheurs :
Faut-il rouvrir encor la source de mes pleurs ?
N'importe ! j'obéis. » Et, pâlissant de rage,
A sa mère attendrie il conte son outrage :
« Ma mère, je remets ma vengeance en vos mains ;
Montez aux cieux, priez le maître des humains.
Des droits vous sont acquis à sa reconnaissance :
Jadis vos soins heureux sauvèrent sa puissance.
(Vous me l'avez conté sous le toit paternel)

Quand, préparant des fers au monarque éternel,
Junon, Pallas, Neptune et la troupe sacrée
Conspiraient sa ruine : à vos cris Briarée,
Géant, fils de Neptune et plus puissant que lui,
Offrit à Jupiter ses cent bras pour appui;
Il consterna les dieux, et, fier de sa victoire,
Partagea de son maître et le trône et la gloire.
La paix rentra dès-lors au céleste séjour...
Que Jupiter s'acquitte! Attestez en ce jour
Cet important service absent de sa pensée,
Et sa main vengera ma valeur offensée. »

Thétis en gémissant répond : « Fils trop chéri!
Sous un astre fatal pourquoi t'ai-je nourri?
Que ne vis-tu tranquille et loin du bruit des armes!
Je ne verrais couler ni ton sang ni tes larmes.
Ta dernière heure est proche et t'appelle au cercueil:
Tu vivras peu de jours; jours tristes, jours de deuil!
Ta mère cependant de la plaine azurée
Montant au sein neigeux du céleste empyrée,
Ira du dieu tonnant embrasser les genoux.
Retranche en tes vaisseaux ton tranquille courroux;
Des Grecs privés de toi que le crime s'expie!
Je sais que l'Océan, aux champs d'Éthiopie,
A convié son maître : hier, suivi des dieux,
Jupiter a quitté le séjour radieux;
Il reverra l'Olympe à la douzième aurore;

Alors, dans son palais que le bronze décore,
J'irai, les yeux en pleurs, l'invoquer pour mon fils.
En achevant ces mots, l'immortelle Thétis
S'éloigne, et laisse Achille à sa vague furie.

Ulysse de Chrysès découvre la patrie,
Fait abaisser la voile, et, redoublant d'ardeur,
Les rameurs ont du port gagné la profondeur;
L'ancre a mordu la terre, et le robuste câble
Se tend en frémissant, allongé sur le sable.
Les Grecs touchent la rive, où leurs tributs épars
Du divin sagittaire appellent les regards,
Cependant que, du haut de la poupe rapide,
La jeune Chryséis descend belle et timide.
Ulysse, de sa main la guidant à l'autel,
Remet au vieux Chrysès ce dépôt solennel,
Et dit: « Agamemnon, roi des hommes, m'envoie
Pour te rendre, ô vieillard, l'espérance et la joie.
J'apporte une hécatombe, et cet auguste don
Puisse-t-il désarmer la fureur d'Apollon! »

Il dit, et Chryséis est dans les bras d'un père.
L'hécatombe est rangée au pied du sanctuaire;
Aux mains des assistants l'onde a coulé trois fois.
Les bras tendus au ciel, Chrysès à haute voix
Priait: « Dieu tout-puissant que dans Chryse on adore!
Ta bonté m'exauça; qu'elle m'exauce encore!

Les Grecs, en ma faveur, tombèrent sous tes coups;
Des Grecs, en ma faveur, détourne ton courroux. »
Ainsi priait Chrysès : Phébus lui fut propice.
Les fruits mystérieux, présents du sacrifice,
Lancés des mains du prêtre, à ses pieds ont roulé;
Le sang noir des taureaux sous la hache a coulé;
Et de leur cou nerveux tombe au loin détachée
Leur tête, dont la peau disparaît arrachée.
La croupe, par le fer divisée en deux parts,
Se revêt de lambeaux confusément épars,
Et sa graisse onctueuse est des chairs séparée.
Chrysès de la victime, avec soin préparée,
A la flamme limpide offrant le large dos,
Sur elle d'un vin pur fait écumer les flots.
De longs dards acérés la jeunesse est armée;
Et quand sur les autels l'offrande est consumée,
Dévorant du taureau la poitrine et les flancs,
On fixe sa dépouille aux fers étincelants :
Les flammes à l'entour pétillent; et l'on traîne
Les vastes ossements dispersés sur l'arène.
Mais bientôt du festin s'achèvent les apprêts;
Bacchus mêle ses dons aux présents de Cérès :
Les plus jeunes des Grecs épanchent à la ronde
Un nectar qui frémit dans la coupe profonde;
Ils célèbrent Phébus dans leurs hymnes pieux,
Et Phébus apaisé sourit du haut des cieux.
Quand du pâle Hespérus luit l'étoile tranquille,

Tous près des noirs vaisseaux vont chercher un asyle.

A peine de l'Aurore, au visage riant,
Les doigts de rose ouvraient les portes d'Orient,
Qu'Apollon charge Eurus d'emporter sur ses ailes
De la contagion les semences mortelles.
La voile se déploie, et le flot rougissant
Écume sous la proue, et roule en rugissant.
Le vaisseau léger fuit, et fend la plaine humide.
Au vaste camp des Grecs il arrive rapide;
Et le port, qui l'accueille en ses flancs sablonneux,
L'y retient enchaîné par d'inflexibles nœuds.
On se disperse au loin. Seul, de rage immobile,
A l'ombre des vaisseaux se confinait Achille.
Il refuse à la Grèce et sa voix et son bras;
Sa muette vengeance invoque les combats.
Mais la douzième aurore éclaire enfin la terre,
Et voit rentrer aux cieux le maître du tonnerre:
Thétis part; elle arrive au palais éclatant.
Le puissant Jupiter, dont l'œil au loin s'étend,
Méditait loin des dieux, l'ame préoccupée,
Seul sur le haut Olympe, à la cime escarpée.
La droite de Thétis touche au menton sacré;
Sa gauche ose presser le genou révéré:
« Roi des dieux, exaucez ma tremblante prière,
Honorez de mon fils la trop courte carrière,
Vengez-le; que des Grecs les Troyens soient vainqueurs,

Jusqu'au jour où les Grecs lui rendront ses honneurs !
D'un maître impérieux châtiez l'insolence. »

Elle dit ; Jupiter reste dans le silence.
Thétis en pleurs s'attache aux genoux immortels :
« J'attends votre promesse ou vos refus cruels ;
Vos refus... J'en ai fait le dur apprentissage :
Nulle n'obtint de vous moins de gloire en partage. »

Le roi des éléments répond : « Qu'exigez-vous ?
Faudra-t-il de Junon rallumer le courroux,
Et subir les éclats de sa plainte importune ?
« Jupiter des Troyens protège la fortune, »
Dira-t-elle. Évitez son regard inquiet.
Comptez sur moi : ce signe est un serment muet ;
Immuable, il proclame ou la paix ou la guerre,
Et n'abusa jamais ni les cieux, ni la terre. »
Ses cheveux odorants sur sa tête ont tremblé ;
Il fronce un noir sourcil... l'Olympe est ébranlé.
Thétis s'éloigne alors du dieu qui la protège,
Et Jupiter rejoint le céleste cortège.
Tous les dieux à la fois se lèvent devant lui.
Sur le seuil il s'arrête. En proie à son ennui,
Junon, qui de Thétis a découvert l'approche :
Gourmande Jupiter par cet amer reproche :
« O des dieux immortels le moins digne de foi !
Dis, quel nouveau complot tramais-tu loin de moi ?

Me fuir est ton bonheur : craignant de te commettre,
Jamais à tes conseils tu n'as daigné m'admettre. »

Des dieux et des mortels le monarque divin :
« Entrer dans mes conseils ! tu l'espères en vain.
De mes profonds secrets ne sois donc plus jalouse ;
Tout doit les ignorer, tout, jusqu'à mon épouse.
Ceux que peut confier le souverain des cieux,
Tu les sauras, Junon, même avant tous les dieux.
Les autres sont couverts d'une ombre impénétrable.
Que ton œil curieux, qui veille infatigable,
S'épargne le tourment d'épier tous mes pas :
Ce vain soin te fatigue et ne t'éclaire pas. »

Il se tait. La déesse au regard taciturne,
Répond : « Que m'as-tu dit, sombre fils de Saturne ?
Sur tes nobles desseins je laisse un voile épais :
Du sort des nations tu décides en paix ;
Mais je cède en ce jour à ma terreur profonde.
Thétis, aux pieds blanchis par l'écume de l'onde,
Au lever de l'aurore embrassait tes genoux.
Sans doute pour venger son Achille en courroux,
Ton bras au camp des Grecs va semer les ravages. »

Le dieu de qui la main rassemble les nuages :
« Dis-moi, que t'ont servi tous tes soupçons jaloux,
Qu'à détourner de toi le cœur de ton époux ?

Mon vouloir m'appartient : il est irrévocable.
Cède, ou crains ma fureur ! De mon bras implacable
Tout l'Olympe assemblé ne te sauverait pas. »

Il dit ; Junon tremblante a reculé trois pas.
Muette, elle s'assied ; et tous les dieux gémirent,
Et leurs cœurs consternés à ses maux compatirent.
Vulcain surtout, Vulcain, immortel artisan,
Se montre de Junon le zélé partisan :
« Malheur, dit-il, malheur à tous tant que nous sommes,
Si les dieux sont entre eux divisés pour les hommes,
La discorde viendra s'asseoir à nos festins ;
Nos destins dépendront des terrestres destins.
J'oserai conseiller à ma mère chérie
D'apaiser Jupiter, de peur que sa furie
Ne porte encor le trouble aux célestes états,
Car terrible est sa foudre et puissant est son bras.
Par des mots caressants conjurez donc sa haine,
Et la paix renaîtra dans l'éternel domaine. »

Il dit, hâte ses pas tardifs et chancelants,
Couronne de nectar la coupe aux larges flancs,
Et l'offrant à Junon : « Fléchissez, ô ma mère !
On sait du roi des dieux jusqu'où va la colère.
Quand du céleste seuil il m'eut précipité,
Je roulai tout un jour, dans l'espace emporté,
Et tombai dans Lemnos, où des mortels agrestes

De mes jours presque éteints recueillirent les restes. »
Sa mère, au bras de neige, accepte en souriant
Le savoureux nectar qu'il offre impatient.
Maladroit échanson, de la joyeuse troupe
Sa main lourde et sans grace inonde aussi la coupe.
L'inextinguible rire éclate dans les cieux.
Jusqu'au déclin du jour, le doux banquet des dieux
Se prolonge; Apollon prend sa lyre chérie,
Et la voix des Neuf Sœurs à ses chants se marie.
Quand, regagnant des flots l'asyle accoutumé,
L'astre du jour descend de son char enflammé,
Les dieux vont retrouver la couche industrieuse
Que créa de Vulcain la main laborieuse.
Cette couche où réside un charme assoupissant,
Sous son divin fardeau s'affaisse en gémissant.
Non loin de son époux, Junon, l'ame oppressée,
Veille, et l'affront du jour absorbe sa pensée.

FIN DU PREMIER CHANT.

ILIADE.

CHANT TROISIÈME.

ILIADE.

CHANT TROISIÈME.

Sous les lois de leurs chefs les deux camps sont rangés.
Les Troyens, frappant l'air de leurs cris prolongés,
S'avancent, tels qu'on voit dans la nue orageuse
Des oiseaux du Strymon la troupe voyageuse,
Quand, fuyant le retour des pluvieux hivers,
Ils gagnent à grand bruit le rivage des mers,
Ou que du haut des cieux leur formidable armée
Descend avec la mort sur le tremblant Pygmée.

Dévoués l'un à l'autre, aux dangers aguerris,
Les Grecs vont au combat, sans tumulte et sans cris.
Des brouillards, vers le soir, ainsi la masse épaisse
De la cime des monts avec lenteur s'abaisse;
Chère au brigand nocturne et fatal au berger,
L'œil y poursuit en vain la pierre au vol léger :
A l'œil plus indécis, dans le poudreux nuage,
L'armée aux vastes flancs dérobe son passage.
Les guerriers, l'un sur l'autre accourus furieux,

S'atteignaient, quand Pâris, fier et semblable aux dieux,
Se montre au premier rang des phalanges de Troie.
La peau d'un léopard sur son corps se déploie;
Deux longs arcs recourbés s'agitent sur son dos;
Sa main arrogamment brandit deux javelots:
Il ose, d'un grand cœur affectant l'énergie,
Défier tour à tour les héros de Phrygie.

Cependant Ménélas voit ce présomptueux
Hors des rangs s'avancer d'un pas majestueux...
Qu'un lion, aux détours de la forêt profonde,
Affamé, trouve enfin la biche vagabonde,
Ou la chèvre sauvage, ou le cerf aux longs bois:
De la meute légère il brave les abois;
Triomphant, il rugit d'une sanglante joie,
Et d'avance de l'œil il dévore sa proie:
Tel Ménélas triomphe; et ce prince outragé,
En regardant Pâris se croit déja vengé.
De ses armes couvert, loin du char il s'élance;
Mais Pâris, à l'aspect de la terrible lance,
Recule, et de Vénus ce tendre favori
Cherche aux rangs des Troyens un tutélaire abri.
Moins effrayé, pâlit, recule un jeune pâtre,
S'il voit que déroulant une écaille bleuâtre
Le dragon venimeux siffle et sort du buisson:
Par tout son corps circule un rapide frisson,
Et ses pieds chancelants lui refusent la fuite.

Faible Pâris ! Témoin de ta lâche conduite,
Hector s'indigne ; Hector t'humilie en ces mots :
« Misérable, qui seul as causé tous nos maux,
Pourquoi n'es-tu pas mort dans le sein de ta mère,
Sans former les liens d'un hymen adultère !
Tu n'aurais pas du moins, perfide suborneur,
A l'Asie en spectacle offert ton déshonneur.
Certes, les Grecs, trompés par ta fière stature,
Doivent d'un rire amer te prodiguer l'injure :
Tu sembles un héros loin du champ des combats ;
Mais la force n'est rien où la valeur n'est pas.
Et c'est toi qui, parti de la rive Troyenne,
Profanant sans pudeur la poupe phrygienne,
Au gendre de Tyndare enlevais sur les eaux
La beauté qu'il obtint entre mille rivaux !
Fléau d'un père, espoir des peuples de la Grèce,
Pour nous sujet de honte, et pour eux d'alégresse,
N'osais-tu disputer au vaillant Ménélas
Celle qu'il reçut vierge aux bords de l'Eurotas ?
Tu saurais envers qui tu fus traître et parjure.
Ton luth aux doux accords, ta molle chevelure,
Tes nobles traits, présents de la blonde Cypris,
Traîneraient dans la poudre, insultés et flétris.
Ah ! les Troyens, lançant la pierre meurtrière,
En un lourd vêtement de roche et de poussière
Auraient dû transformer ta robe aux plis flottants,
Supplice mérité, suspendu trop long-temps.

— Ton reproche est cruel, mais il est légitime,
Répond le beau Pâris. La valeur qui t'anime,
Ardente, infatigable, est comme cet acier
Qui, secondant l'effort du robuste ouvrier,
Creuse à grands coups le chêne étalé sur la dune,
Et fait mugir l'écho des chantiers de Neptune.
Mais pourquoi de Vénus dédaigner les présents?
N'offensons point les dieux pour nous trop complaisants;
Nul n'a droit de choisir parmi les dons célestes.
Toutefois, terminant nos querelles funestes,
Seul avec Ménélas j'oserai corps à corps
Combattre, et disputer Hélène et ses trésors.
Ordonne, ouvre un champ libre entre la double armée.
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits,
Et de la douce paix refleuriront les lois.
Les Grecs et les Troyens, posant enfin les armes,
Pourront dans leur patrie oublier leurs alarmes:
Vous au sol phrygien, riche en jeunes beautés;
Eux dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »

Joyeux, mais des Troyens calmant la pétulance,
Hector par le milieu saisit sa vaste lance,
Sa lance est leur barrière. Enflammés de courroux,
Tous les Grecs, contre un seul dirigeant tous leurs coups,
Dardaient le javelot, lançaient le trait rapide.
« Arrêtez, leur cria la forte voix d'Atride;

Hector veut nous parler, laissons parler Hector. »
Les guerriers, modérant leur belliqueux essor,
Se taisent, curieux de ce qu'ils vont apprendre.

Au milieu des deux camps rapprochés pour l'entendre,
Hector prend la parole, et dit : « Grecs et Troyens,
Dans les vœux de Pâris vous entendrez les miens.
Oui, c'est la voix d'Hector que Pâris a choisie
Pour détourner les maux qui pèsent sur l'Asie.
Seul avec Ménélas il ose corps à corps
Combattre, et disputer Hélène et ses trésors :
Il demande un champ libre entre la double armée.
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits;
Et de la douce paix refleuriront les lois. »

On se tait. Ménélas, ce vaillant fils d'Atrée,
Ainsi répond : « De deuil mon ame pénétrée
N'a point de tant de maux perdu le souvenir;
Nous les avons causés, nous les devons finir.
Entre Pâris et moi que la Parque choisisse;
Que l'un de nous triomphe et que l'autre périsse :
Le sort en est jeté. Vous tous, d'un pacte heureux
Serrez dès ce moment les pacifiques nœuds :
Qu'un agneau blanc sans tache et qu'une brebis noire,
A la terre, au soleil, offrande expiatoire,
Consacrent vos serments, tandis qu'armés du fer

Nous teindrons d'un sang pur l'autel de Jupiter.
Que Priam intervienne à l'auguste alliance.
Aux serments de ses fils j'ai peu de confiance :
Leur langage est trompeur; leur cœur insidieux
Violerait le nom du monarque des dieux.
La jeunesse en ses vœux est changeante et frivole :
Mais honneur au vieillard fidèle en sa parole,
Qui, témoin du passé, garant de l'avenir,
Sait rétablir la paix et la sait maintenir!
Formé sans ses conseils, nul traité n'est durable. »

Les Grecs ont applaudi par un bruit favorable.
Ils respirent la paix. De leur frein dégagés,
Les coursiers avec ordre en ligne sont rangés,
Et reposent près d'eux, resserrés dans l'espace
Entre le javelot, le casque et la cuirasse.

Durant ce temps Hector commande, et sans retard
Deux hérauts vont dans Troie avertir le vieillard;
Ils doivent avec eux ramener la victime.
Le vieux Talthybius, que son zèle ranime,
Part à la voix d'Atride, et va sur les vaisseaux
Chercher le vin, la coupe et les jeunes agneaux.
L'âge n'a point rendu sa marche plus tardive,
Et d'un pas ferme et sûr il a gagné la rive.

Près de la blonde Hélène Iris alors descend,

Et prend de Laodice et les traits et l'accent.
Surprise, mais charmée, Hélène voit en elle
Des filles de Priam la fille la plus belle,
Et croit d'Hélicaon, de ce fils d'Anténor
Reconnaître l'épouse à sa couronne d'or.
L'amante de Pâris, sur la toile d'albâtre,
Figurait les combats et leur affreux théâtre,
Le Phrygien si fier de son bouillant coursier,
L'Argien rayonnant sous son casque d'acier,
Les périlleux assauts et l'épaisse mêlée,
Et la fleur des guerriers à la cause immolée.
Elle peint son ouvrage en traçant ces tableaux.

« Viens, dit la prompte Iris, voir deux peuples rivaux,
Embrasés si long-temps d'une ardeur sanguinaire,
Oublier la discorde et suspendre la guerre.
Les javelots oisifs en faisceaux sont dressés.
Ménélas et Pâris, l'un sur l'autre élancés,
Vont disputer un bien dont leur ame est jalouse,
Et le vainqueur en toi chérira son épouse. »

Ainsi parlait Iris. Le regret triste et doux
De son pays natal, de son premier époux,
Trouble Hélène, et revit au fond de sa mémoire.
Couverte d'un tissu plus blanc qu'un pur ivoire,
Les yeux baignés de pleurs, elle marche aux remparts,

Non pas seule; Climène aux sévères regards,
Et sa compagne Éthra, captives empressées,
Arrivent avec elle auprès des portes Scées.
Là, sur la tour, Priam, Thymète, Hycétaon,
Clyteus, Anténor, Lampus, Ucalégon,
Assis loin des combats qu'interdit la vieillesse,
Discouraient longuement, mais tous avec sagesse:
Des cigales ainsi dans la hauteur des bois
Se prolonge la douce et monotone voix.

Alors qu'en sa beauté leur apparut Hélène,
L'œil attaché sur elle, et respirant à peine:
« Ne nous étonnons plus, murmuraient-ils tout bas,
De voir Grecs et Troyens livrer tant de combats
Sans se plaindre du sang qu'ils ont versé pour elle:
Et son port et ses traits sont ceux d'une immortelle.
Toutefois qu'elle parte, et puissent ses vaisseaux
Emporter avec eux notre deuil et nos maux! »

Priam tout haut l'appelle: « A mes côtés prends place,
Ma fille; de plus près reconnais dans l'espace
Tes parents, tes amis et ton premier époux...
Je ne t'accuse pas. Les dieux seuls ont sur nous
Lancé du haut des cieux la guerre et ses ravages;
Les dieux seuls ont guidé les Grecs vers nos rivages.
Mais dis, quel est ce chef dont l'imposant aspect

Semble aux Grecs assemblés commander le respect?
D'autres de tout leur front le surpassent peut-être;
Aucun n'a ce maintien et ce regard de maître.
J'ai cru voir un monarque. — En effet, il est roi.
Je ne puis sans rougir le nommer devant toi,
Vénérable vieillard que je crains et que j'aime.
J'ai vécu trop long-temps. O! que mon jour suprême
N'a-t-il précédé l'heure où j'ai pour ton Pâris
Quitté ma fille unique et mes frères chéris!
Pardonne-moi mes pleurs, et si mon ame émue
D'Atride au loin puissant ne soutient point la vue.
Que mon sort est changé! Du grand Agamemnon
Je fus la sœur : hélas! méritais-je ce nom?»

Priam, les bras tendus vers le chef qu'il admire,
S'écrie : « Heureux Atride! à tes vœux tout conspire.
Quel astre favorable éclaira ton berceau?
Monarque a-t-il jamais joui d'un sort plus beau?
La Grèce sous tes lois tout entière est rangée.
Jadis, il m'en souvient, quand de pampres chargée
La Phrygie à mes yeux offrit de toutes parts
Ses peuples exercés à diriger les chars,
Otrée et ses guerriers, Mygdon aux dieux semblable,
Formant près du Sangare un camp inviolable;
Quand, fidèle allié, joignant mon bras au leur,
J'assaillis l'Amazone et sa mâle valeur,
Nos rangs étaient pressés, mais les rangs du Pélage

S'assemblent plus nombreux que les flots de la plage.

Il dit. Bientôt Ulysse appelle son regard :
« Chère Hélène, reprend le curieux vieillard,
Ce chef qu'Agamemnon de son cimier domine,
Qui, plus nerveux, présente une large poitrine,
Quel est-il donc? Laissant cuirasse et bouclier,
Il traverse les rangs : tel on voit un bélier,
Dont la pourpre de Tyr doit colorer la laine,
Parcourir son troupeau réuni dans la plaine.
— C'est Ulysse, répond Hélène au sang divin.
Ithaque en ses rochers le confinait en vain :
Il parut aux conseils; il parut, et la Grèce
Admira sa prudence et son utile adresse.

— Tu dis vrai, noble Hélène. (Ainsi parle Anténor.)
J'ai vu de près Ulysse, et me rappelle encor
Le jour où de nos murs il visita l'enceinte.
Ménélas le suivait. L'hospitalité sainte
Ouvrit en mon palais un asyle à tous deux.
J'eus dans leurs entretiens le temps de juger d'eux.
L'un et l'autre (c'était pour ta cause fatale)
Signalaient tour à tour une prudence égale.
Quand près de Ménélas Ulysse s'avançait,
Ménélas en stature alors le surpassait;
Assis tous deux, Ulysse obtenait l'avantage.
Parlaient-ils, ton époux, quoiqu'en un plus jeune âge,

Courait au but, rapide, énergique, précis,
Et ne s'égarait point dans les vagues récits.
Ulysse avec plus d'art, orateur plus habile,
L'œil baissé, s'appuyant sur son sceptre immobile,
Ressemblait au mortel de colère agité,
Ou frappé de démence et de stupidité :
Sa voix n'articulait que des accents timides;
Mais bientôt ces accents s'échappaient plus rapides
Que la neige qui vole en des jours pluvieux.
Sans égal, il charmait et l'oreille et les yeux;
Il semblait s'embellir de sa vive éloquence.

— Ma fille, nomme-moi le guerrier qui s'avance,
Dit Priam; de ses pas j'admire la fierté.
— C'est le terrible Ajax, des Troyens redouté:
Tu vois Idoménée : à son départ de Crète,
Le toit de Ménélas fut souvent sa retraite.
Je ne puis te nommer tous ces Grecs belliqueux :
Mais d'où vient que mon œil ne voit point avec eux
Mes deux frères chéris, Pollux, lutteur agile,
Castor, qui des coursiers rend la fureur docile?
Sont-ils aux murs de Sparte? ou n'osent-ils s'armer
Par crainte de rougir en m'entendant nommer? »
Elle ne savait pas qu'aux champs de Laconie
Le sol natal couvrait leur cendre réunie.

Cependant les hérauts, d'un pas précipité,

Portaient au camp troyen, à travers la cité,
Les agneaux et le vin, fruit joyeux de la terre.
Idéus s'est chargé de la lourde cratère,
De l'urne aux flancs vermeils, des vases éclatants :
« Fils de Laomédon, dit-il, viens, il est temps;
Viens. Les chefs de l'armée avec impatience
T'attendent pour sceller les nœuds de l'alliance.
Les rivaux combattront; et quand, aux yeux de tous,
Le fer aura d'Hélène enfin choisi l'époux,
Les Grecs et les Troyens, oubliant leurs alarmes,
De la paix renaissante iront goûter les charmes,
Nous au sol phrygien, riche en jeunes beautés,
Eux dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »

Priam frémit d'effroi. Toutefois il ordonne,
Et son char à grand bruit près des parvis résonne.
Priam avec lenteur y monte, et de la main
Doucement aux coursiers il fait sentir le frein :
Anténor qu'il appelle à sa gauche a pris place;
Et d'un rapide essor ils franchissent l'espace.
Au milieu des deux camps le char est arrivé.
A l'aspect des vieillards Atride s'est levé;
Ulysse est près de lui, debout, à son exemple,
Devant ces cheveux blancs qu'en silence il contemple,
Tandis que de la paix les gages consacrés
Sont pour le sacrifice en pompe préparés,
Tandis qu'aux mains des rois coule une onde limpide,

Et que des flots de vin trempent l'agneau timide.

A côté de l'épée au large et long fourreau,
Déja le roi des rois prend le sacré couteau;
Il détache, et partage aux héros magnanimes
La toison qui revêt le front des deux victimes.
Vers l'Olympe élevant ses suppliantes mains:
« O Jupiter, dit-il, ô père des humains,
Dominateur d'Ida, puissant, auguste, immense!
Soleil, qui, depuis l'heure où ta course commence
Jusqu'à l'heure où ton char se plonge dans les mers,
Peux tout voir, tout entendre en ce vaste univers!
Fleuves, Terre sacrée! et vous, pâles déesses,
Du parjure, aux enfers terribles vengeresses!
Je vous prends à témoin du serment prononcé.
Si des coups de Pâris Ménélas est percé,
Qu'Hélène au beau Pâris désormais appartienne,
Et retournons en paix vers la rive argienne!
Mais si Pâris vaincu descend parmi les morts,
Qu'on rende à Ménélas Hélène et ses trésors;
Qu'un tribut légitime, imposé d'âge en âge,
Soit d'un affront vengé l'éternel témoignage!
Enfin s'il arrivait que Priam et ses fils
Voulussent s'affranchir de ce tribut promis,
Qu'ils tremblent! Dans leurs murs je porterai la flamme;
Et tant qu'un seul debout restera dans Pergame,
Je prétends y rester, dussent les noirs hivers

Fatiguer d'un long choc mes vaisseaux entr'ouverts. »

Il dit. L'agneau frappé, qui se débat encore,
Bêle, et meurt; un vin pur s'épanche de l'amphore,
Les mêmes vœux au ciel montent en même temps:
« Grand Jupiter, et vous de l'Olympe habitants,
De la terre et des cieux vous tous dieux et déesses!
Du premier d'entre nous parjure à ses promesses!
Que le crâne brisé, dans le sang confondu,
Rejaillisse, pareil à ce vin répandu;
Qu'il voie en expirant sa race massacrée,
Et sa femme au vainqueur sous ses regards livrée! »
Ils disaient; Jupiter n'exauça point leurs vœux.

Priam alors : « Troyens, et vous, Grecs généreux,
Souffrez que d'Ilion je regagne l'enceinte.
Hélas! déja mon cœur ne peut songer sans crainte
Que mon fils va combattre, et contre Ménélas!
De ce combat les dieux savent le sort... Hélas!
Je l'ignore et frémis. » D'une eau fraîche arrosée,
Sur son char à ces mots l'offrande est déposée.
Le vieillard y remonte, Anténor avec lui,
Et loin du double camp le char rapide a fui.

La lance en main, Hector, secondé par Ulysse,
Détermine l'espace, et mesure la lice;

Par chacun d'eux les sorts, dans un casque jetés,
Sont au creux de l'airain prudemment agités.
Du premier dont le nom sort de l'urne guerrière
La lance obtient le droit de frapper la première.
Les deux camps invoquaient la justice des cieux;
Ils disaient : « Souverain des hommes et des dieux,
Livre aux enfers l'auteur d'une guerre exécrée,
Et que l'aimable paix suive la foi jurée. »
La main d'Hector au fond du casque au noir cimier
Se plonge, et de Pâris le nom sort le premier.
Saura-t-il profiter de cette chance heureuse?

Les guerriers sont assis sur la terre poudreuse,
Entre leur haute armure et leurs coursiers sans frein.
Pâris va se couvrir de ses armes d'airain :
Superbe, rayonnant d'espérance et d'audace,
De Lycaon son frère il revêt la cuirasse.
Et l'éclat d'un cothurne élégamment chaussé
Par une riche agrafe est encor rehaussé.
Il prend le bouclier large, pesant, sonore;
Du casque aux crins flottants sa tête se décore;
Un javelot solide et d'un poids mesuré
Arme son bras; il marche, et d'un pas assuré
Entre avec Ménélas dans la lice nouvelle.
Dardant le trait aigu dont la pointe étincelle,
Au milieu des Troyens et des Grecs frémissants,
L'un l'autre se lançaient des regards menaçants.

Le premier, de Pâris le javelot rapide
Frappe sans le percer le bouclier d'Atride,
Et le fer se recourbe émoussé sur le fer.
Atride alors s'écrie : Immortel Jupiter,
Guide mes coups !... Puissé-je à la race future
Montrer comme on punit l'hôte ingrat et parjure,
Offrir un grand exemple, et d'avance effrayer
Quiconque outragerait le seuil hospitalier! »

Il dit. Son javelot, fendant le court espace,
Atteint le bouclier, pénètre la cuirasse,
Et perce vers le flanc la tunique d'azur.
Tout près de succomber au coup terrible et sûr,
Pâris, en s'inclinant, fuit la Parque trompée.
Non moins prompt, Ménélas du tranchant de l'épée
Frappe, et croit entr'ouvrir le casque de Pâris :
Stérile espoir! le fer siffle, et vole en débris.
La rage et la douleur troublent le cœur d'Atride :
« Roi des dieux, et des dieux pour moi le plus rigide,
Tu permets qu'il échappe à son destin fatal?
Mon glaive s'est rompu comme un frêle cristal;
Et le trait a glissé sans creuser de blessure. »
Il saisit à ces mots l'ondoyante parure
Dont flottait l'épaisseur au cimier du Troyen.
Pâris, le cou pressé par un étroit lien,
Vers les Grecs entraîné, touche à l'heure dernière.
Vénus le voit; Vénus rompt la forte lanière :

Le casque reste vide, et, dans l'air balancé,
Par Atride en fureur avec effort lancé,
Tombe parmi les Grecs, qui, relevant ce gage,
Disent : « L'époux d'Hélène a vengé son outrage. »
Non. Son outrage encor n'est vengé qu'à demi :
Il poursuit, il atteint son tremblant ennemi ;
Lorsque Vénus (les dieux protègent donc le crime !)
Une seconde fois lui ravit sa victime.
Pâris au lit d'hymen, sous un nuage épais,
Enivré de parfums, va reposer en paix.

Au milieu d'une foule assemblée autour d'elle,
Hélène entend son nom ; c'est Vénus qui l'appelle.
Vénus a pris la voix, les traits, les pas pesants
D'une Troyenne au front sillonné par les ans,
Aux travaux de Minerve ouvrière savante,
Et d'Hélène dans Sparte attentive suivante :
« Pâris est de retour, lui dit-elle tout bas ;
Son front n'a point gardé l'empreinte des combats.
Il revient des périls comme on sort d'une fête. »
Hélène en l'écoutant à la suivre s'apprête ;
Mais dès qu'elle aperçoit, dans toute sa fraîcheur,
Le sein de la déesse, éclatant de blancheur,
Elle s'arrête : « Eh quoi ! dit-elle consternée,
Te verrai-je toujours à ma perte obstinée,
O Vénus ! En Phrygie, au bord méonien
Veux-tu, me réservant pour quelque autre lien,

A tes vils favoris prodiguer ma conquête ?
En quel moment? Alors qu'au départ on s'apprête,
Et que, le cœur aigri d'un perfide abandon,
Ménélas me destine un retour sans pardon.
Fais plus : quitte les dieux; de le servir jalouse,
Deviens de ton Pâris la captive ou l'épouse.
On ne me verra point renouveler mes nœuds,
Ni subir lâchement l'opprobre de ses feux :
Moins coupable dès lors, mes regards moins timides
Soutiendront le regard des Troyennes rigides.

— Ingrate, dit Vénus, tremble! crains désormais
Que je ne te haïsse autant que je t'aimais;
Crains qu'à ma voix la guerre encor ne se ranime,
Et ne choisisse en toi sa première victime! »
D'épouvante glacée, Hélène sur ses pas
Sort, voilant son visage et soupirant tout bas.
Elle arrive, elle monte au solitaire asyle,
Où Pâris l'attendait, et reposait tranquille.
Pour Hélène Vénus sous les pompeux lambris
Pose un siège non loin du siège de Pâris.
La fille de Léda tristement y prend place,
Et détournant les yeux : « Voilà donc ton audace!
Dit-elle : combattant aussi faible que vain,
Tu bravais Ménélas! Ah! pourquoi sous sa main
N'as-tu pas terminé ta vie et mon supplice!
Répare ton affront, fais-toi rouvrir la lice...

Mais non ; dérobe-toi dans cet obscur séjour
A la honte de fuir deux fois en un seul jour. »

Pâris répond : « Faut-il qu'une épouse si chère
M'accable du reproche et de l'injure amère !
Ménélas m'a vaincu : Pallas guidait ses coups.
Il est aussi des dieux qui combattront pour nous ;
Je puis vaincre à mon tour. Mais, amante adorée,
Rends-moi ton cœur, rends-moi la tendresse jurée.
Jamais de tant d'amour je n'ai senti l'ardeur,
Pas même en ces instants où, sur sa rive en fleur,
Cranaé nous offrit les roses de son île,
Et pour nous de l'hymen fut le premier asyle. »
Hélène s'attendrit : sur le couple amoureux
Vénus étend son voile, et Pâris est heureux.

Tel qu'on lion ardent à retrouver sa proie,
Ménélas au milieu des défenseurs de Troie
Cherche Pâris ; ses yeux ne l'ont pu rencontrer :
Les Troyens cependant brûlent de le livrer,
Et leurs cœurs indignés, las des jours d'un perfide,
L'abhorrent à l'égal de la noire Euménide.

« Troyens, Dardaniens ! Mars, dit le roi des rois,
De Ménélas vainqueur couronne les exploits :
Restituez Hélène et son riche héritage !

Que le tribut promis, imposé d'âge en âge,
Éternise l'injure et la vengeance! » Il dit;
On l'approuve, et l'armée à sa voix applaudit.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

ILIADE.

CHANT QUATORZIÈME.

ILIADE.

CHANT QUATORZIÈME.

Occupé d'apaiser la soif qui le dévore,
Nestor entend des cris : « Fils du dieu d'Épidaure,
Dit-il à Machaon, quels sont ces cris nouveaux
Dont le bruit prolongé fait mugir nos vaisseaux ?
Demeure toutefois; que la coupe rougie
Rende à ton corps poudreux son active énergie.
Laisse-moi vers la mer hâter mes pas pesants,
Cependant que pour toi l'herbe aux sucs bienfaisants
Parfumera le bain que dispose Hécamède. »

Avec le bouclier de son fils Trasymède,
Qui de celui d'un père avait chargé sa main,
Prenant la forte lance à la pointe d'airain,
Il sort. Spectacle affreux! le camp des Grecs en fuite,
Le Phrygien vainqueur, la muraille détruite!
Tel on voit l'Océan, sourdement agité,
Balancer de ses flots la noire immensité,

Jusqu'à l'heure où les vents, descendant de la nue,
Déterminent enfin la vague irrésolue;
Tel balance Nestor. Prompt à les arrêter,
Au-devant des fuyards ira-t-il se jeter?
Se rendra-t-il plutôt près du puissant Atride?
Pour ce dernier parti le vieillard se décide.

Le sang coule, le fer est brisé par le fer;
Et cependant les rois, aimés de Jupiter,
Atride, Diomède, et le fils de Laërte,
Blessés, tournent leurs pas vers la rive déserte;
Car des flots blanchissants leurs vaisseaux retirés
D'un utile rempart reposaient entourés.
Les trois guerriers, tous trois s'appuyant sur la lance,
Ont abordé Nestor; et rompant le silence:
« Noble fils de Nélée, honneur de nos guerriers,
Pourquoi t'éloignes-tu des combats meurtriers?
Lui dit Atride. Hector ne veut revoir Pergame
Qu'au jour où nos vaisseaux, dévorés par la flamme,
Nous auront engloutis sous leurs débris fumants;
Il l'a juré. Grands dieux! s'il tenait ses serments!

— Hélas! répond Nestor, le roi des dieux lui-même
Ne pourrait nous sauver de ce péril extrême.
Ce mur qui défendait et nos vaisseaux et nous,
Les Troyens l'ont déja renversé sous leurs coups.
La mêlée est horrible, et l'œil distingue à peine

Lequel des deux partis est maître de la plaine.
Ils confondent leurs cris jusqu'au ciel élancés.
Retenus par les coups dont vous êtes percés,
Bornez-vous aux conseils, et protégeons la Grèce,
Sinon par la valeur, du moins par la sagesse. »

Atride alors : « Vieillard, il n'en faut plus douter,
Jupiter prend plaisir à nous persécuter.
Il fut, il fut un temps où sa main favorable
Prêtait à nos efforts un appui secourable ;
Ce temps heureux n'est plus. Le souverain des dieux
Nous défend de revoir le toit de nos aïeux ;
Avec nos ennemis il fait cause commune,
Et prétend jusqu'aux cieux élever leur fortune.
Plus d'espoir. Échappons à des périls nouveaux ;
Rendons, sans plus tarder, nos navires aux flots :
Que l'ancre les enchaîne ; et de la nuit profonde
Quand l'ombre aura couvert le ciel, la terre, et l'onde,
Avant que le Troyen ne nous ferme les mers,
Fuyons : la fuite encore est préférable aux fers. »

Ulysse au roi des rois lance un regard farouche :
« Atride, quel langage est sorti de ta bouche !
Ah ! pourquoi Jupiter n'a-t-il point sous ta loi
Enchaîné des mortels timides comme toi,
Au lieu d'une jeunesse intrépide, aguerrie,
Qui, dès son premier âge aux fatigues nourrie,

Vieillira dans les camps, mourra le glaive en main !
Prétends-tu, d'Ilion nous fermant le chemin,
Ravir à notre espoir ces dépouilles vantées,
Que de si longs travaux ont d'avance achetées ?
Si tel est ton dessein, crains de le révéler,
De peur qu'un de nos Grecs, en t'écoutant parler,
N'outrage tout à coup d'une amère risée
Du puissant roi des rois la grandeur méprisée.
Quoi ! quand la guerre encor rugit de toute part,
Ordonner les apprêts d'un infâme départ !
Veux-tu donc des Troyens achever la victoire ?
Veux-tu voir en ce jour tes Grecs, morts à la gloire,
Pensant à leur pays, l'œil tourné vers la mer,
De leurs tremblantes mains laisser tomber le fer ?
Roi des peuples ! veux-tu consommer notre perte ? »

Atride lui répond : « Noble fils de Laërte,
Ton reproche sévère a pénétré mon sein :
De contraindre les Grecs je n'ai point le dessein.
Qu'un autre, quels que soient et son rang et son âge,
Parmi nous, s'il se peut, ouvre un avis plus sage,
Sa présence à jamais sera chère à son roi. »

Diomède s'écrie : « Il est auprès de toi,
Atride ! ne va point dédaigner ma jeunesse.
Eh quoi ! sans cheveux blancs n'est-il point de sagesse ?
Je partage avec vous l'honneur d'un nom brillant :

Des trois fils de Porthée il fut le plus vaillant
Ce fier Tydée, habile à manier la lance,
Et dont les champs d'Argos admiraient l'opulence.
Tydée était mon père, ô Grecs, et de son fils
Le nom promet peut-être un salutaire avis.
Si pour nous des combats la carrière est fermée,
Qu'au moins notre présence encourage l'armée.
Ne pouvant plus des Grecs partager les exploits,
Nous combattrons encor du geste et de la voix.
Suivez mes pas, venez, leur montrant nos blessures,
Exciter leur audace à venger nos injures! »
On applaudit. Prenant le port d'un vieux soldat,
Neptune suit les chefs vers le lieu du combat,
Les aborde, et sa main touche la main d'Atride:
« Voici l'heure, dit-il, où le fier Éacide
De notre désespoir triomphe dans son cœur,
Et sourit à l'aspect du Phrygien vainqueur.
Oh! comme il se complaît dans sa haine cruelle!
Que périsse sa haine, et lui-même avec elle!
Qu'un dieu l'accable! et vous, Pélages, respirez:
Contre vous, tous les dieux ne sont point conjurés.
Il vient l'instant propice aux enfants de la Grèce,
Où les Troyens, punis d'une courte alégresse,
S'enfuiront, trop heureux d'échapper au trépas,
Dans le poudreux nuage élevé sous leurs pas. »

Il dit, et d'un grand cri fait retentir la plaine.

Dix mille combattants égaleraient à peine
Du souverain des mers la formidable voix.
Tous les Grecs ranimés tressaillent à la fois.

Mais, de son trône d'or, Junon voit avec joie
Son divin frère armé pour le malheur de Troie.
Cependant sur l'Ida découvrant Jupiter,
A son espoir succède un déplaisir amer.
Par quel art en effet tromper la vigilance
Du dieu qui tient en main l'éternelle balance ?
La déesse en conçoit le rapide dessein.
Elle vole au réduit inventé par Vulcain :
Réduit mystérieux dont la porte fidèle
Sur ses gonds éclatants ne tourne que pour elle.
Là s'enferme Junon ; là sur son corps charmant
Elle épand tour à tour le nectar écumant,
Et d'une huile aux flots d'or la fraîcheur onctueuse :
De ce baume divin l'odeur voluptueuse,
Doucement exhalée aux parvis éternels,
Va d'un parfum d'amour enivrer les mortels.
De la reine des dieux la chevelure noire,
Que polit sous ses dents l'éblouissant ivoire,
En mobiles anneaux s'arrondit mollement.
La déesse déploie un pompeux vêtement,
Pour qui Minerve même, usant de longues veilles,
Épuisa de son art les plus riches merveilles :
Bientôt elle revêt cet éclatant trésor,

L'attache sur son sein par des agrafes d'or,
Et l'adroite ceinture élégamment dessine
La forme et les contours de sa taille divine.
Flottant à son oreille, un nouvel ornement
Darde les triples feux d'un triple diamant.
Étendu par ses mains, sur ta tête royale
Un voile magnifique avec orgueil s'étale;
Parure vierge encore, et qui par sa fraîcheur
Eût de l'aube naissante effacé la blancheur.
Ces apprêts achevés, la fille de Saturne
Ceint ses pieds délicats du superbe cothurne.

Radieuse, elle sort; et, loin de tous les dieux,
Elle adresse à Vénus ces mots insidieux :
« O Vénus! fille aimable, à mon amour si chère!
Serviras-tu, dis-moi, les desseins de ta mère?
Ou plutôt tes projets en faveur des Troyens
Te conseilleront-ils de traverser les miens?
— Du monarque des dieux compagne révérée,
Repartit la déesse à Paphos adorée;
Parle, quels sont tes vœux? si le sort le permet,
Tes vœux seront remplis : Vénus te le promet.
— Eh bien! reprend Junon d'une voix caressante,
Daigne me confier la ceinture puissante
Où repose enfermé ce charme impérieux
Qui range sous ta loi les hommes et les dieux.
Je vais, sur les confins de la terre habitée,

Visiter en ce jour la demeure agitée
De l'antique Océan, de l'auguste Téthys :
De leur sang révéré tous les dieux sont sortis.
Ils me prirent jadis sur le sein de ma mère.
Hélas ! ils sont en proie à la discorde amère :
Elle infecte leurs cœurs de son poison secret,
Et la couche d'hymen est pour eux sans attrait.
O ! si ma voix pouvait, pénétrant dans leurs ames,
Des premières amours y rallumer les flammes !
Combien ils chériraient mes bienfaits et mon nom !

— Tes vœux seront remplis, dit Vénus à Junon.
A te rien refuser pourrais-je me résoudre,
Toi qui dors dans les bras du maître de la foudre ! »
Elle détache alors le tissu merveilleux.
Là reposaient l'amour, les désirs, les aveux,
Les muets entretiens, les tendres badinages,
Les doux propos, écueil de la raison des sages.
« Prends, dit Vénus : ces plis recèlent enfermé
Tout ce qui fait qu'on aime et que l'on est aimé. »
Junon prend le tissu dont Vénus la décore,
Sourit ; et l'attachant, elle sourit encore.

Vénus rentre au palais du puissant Jupiter.
Junon, d'un léger vol, fend les champs de l'éther,
Traverse l'Émathie, et franchit de la Thrace
Les rochers hérissés d'une éternelle glace.

Son invinsible char des hauts sommets d'Athos
S'abaisse sur les mers et descend à Lemnos.
Il s'arrête. Bientôt la fille de Saturne
Aborde de la Mort le frère taciturne :
« O Sommeil, lui dit-elle en lui prenant la main,
Des mortels et des dieux antique souverain,
Si mon nom t'est sacré, prête-moi ta puissance,
Viens assurer tes droits à ma reconnaissance.
J'ai mes desseins : écoute. Alors que tu verras
Le roi des Immortels étendu dans mes bras,
Sur ses yeux vigilants verse un charme invincible.
Un trône radieux, d'un or incorruptible,
Orné d'un marche-pied par Vulcain façonné,
Tel est le noble prix que je t'ai destiné. »
Le dieu répond : « Déesse auguste et révérée,
Je puis fermer des dieux la paupière sacrée,
Endormir le courroux du vieux roi de la mer ;
Mais puis-je, sans son ordre, aborder Jupiter ?
As-tu donc oublié les éclats de sa rage,
Quand, d'Hercule avec toi méditant le naufrage,
J'osai, pour t'obéir, étendre mes pavots
Sur ces yeux qui veillaient aux destins du héros.
Quelle fut au réveil sa fureur paternelle !
Si la Nuit, du Sommeil compagne solennelle,
Ne m'eût soudain caché dans son palais profond,
Il me précipitait dans les gouffres sans fond :
Mais la Nuit l'apaisa. Faut-il, pour te complaire,

Une seconde fois affronter sa colère?
— Son courroux, dit Junon, fut cruel, j'en conviens;
Mais il vengeait son fils, et non pas les Troyens.
Au souverain du ciel qu'importent leurs disgraces!
Viens, j'accorde à tes vœux la plus jeune des Graces;
L'aimable Pasithée embellira ton sort.

— Déesse, atteste donc le fleuve de la Mort;
Atteste le Tartare et ses routes profondes.
Une main vers la terre, et l'autre vers les ondes,
Jure que Pasithée embellira mon sort. »
Junon prend à témoin le dieu dont elle sort,
Et le roi des Titans, divinité sévère,
Que la cour infernale en frémissant révère:
Alors le dieu la suit. Loin d'Imbre et de Lemnos,
D'un nuage voilés, ils volent vers Lectos,
S'approchent de la terre, et dans leur course agile
Font frémir des forêts le feuillage mobile.
Le Sommeil se cachant aux yeux de Jupiter
Dans les rameaux d'un pin qui s'élance dans l'air
Et qui du haut Ida domine les campagnes,
Prend la forme et la voix d'un oiseau des montagnes:
Cymindis sur la terre, et Chalcis chez les dieux,
Est le nom qu'a reçu l'oiseau mélodieux.

Au sommet du Gargare apparaît la déesse.
Jupiter l'aperçoit. Une soudaine ivresse

De ses premiers transports lui rend toute l'ardeur ;
Tel qu'un jour où, brisant les nœuds de la pudeur,
Son indomptable amour, loin des yeux d'une mère,
Fit d'une sœur chérie une épouse plus chère.

« O Junon, quel dessein, dit le maître des dieux,
Sans coursiers et sans char, te conduit en ces lieux ? »
La déesse répond : « Je vais d'un vol rapide,
Aux bornes de la terre, en leur palais humide,
Visiter l'Océan et l'auguste Téthys,
Et rallumer leurs feux par le temps amortis.
Tout prêt à traverser les célestes campagnes,
Mon char léger m'attend au pied de ces montagnes.
Mais, soumise à ta loi, Junon sans tes avis
N'a point voulu quitter les éternels parvis.

— Remets à d'autres temps le soin de tes voyages,
Dit le dieu qui commande aux mobiles nuages.
Viens, Junon, te livrant à des loisirs plus doux,
Oublier l'univers dans les bras d'un époux.
Jamais, oh ! non jamais, mortelle ni déesse
Au cœur de Jupiter ne versa tant d'ivresse :
Danaé, dont la tour me reçut en flots d'or ;
Ni la mère d'Alcide, aux plaines d'Agénor,
L'épouse d'Ixion, ni cette illustre amante
Dont le sein me donna Minos et Rhadamante ;
Europe, Calisto, Léda, ni Sémélé

Dont le fils réjouit le monde consolé;
Ni la blonde Cérès, ni la fière Latone,
N'embrasèrent mes sens de ce feu qui m'étonne.
Pour toi-même, ô Junon! pour tes nobles attraits
D'une si vive ardeur je ne brûlai jamais.

— Exigeant souverain, répliqua la déesse,
Tempère les excès de ta folle tendresse.
Veux-tu que sur l'Ida j'affronte tous les yeux?
Veux-tu qu'un habitant du palais radieux,
Révélant nos amours, de la troupe sacrée
Excite à mes dépens la joie immodérée?
En vain le haut Olympe attendrait mon retour.
Il est un sûr asyle en ta céleste cour:
Aux yeux de Jupiter si Junon paraît belle,
Dans cet asyle heureux viens reposer près d'elle. »

Alors l'époux divin: « Des mortels, ni des dieux
Ne crains, belle Junon, le regard curieux;
La main de ton époux, prévenant tes alarmes,
Va d'un nuage d'or envelopper tes charmes,
Nuage protecteur des secrets de l'amour,
Impénétrable même à l'œil perçant du jour. »
Il dit, et de ses bras tendrement l'environne.
Pour eux de mille fleurs la terre se couronne;
Pour eux le lit d'hymen éclate décoré
De l'humide lotos et du safran doré.

Du jeune et frais gazon qui tout à coup s'élève
Le duvet épaissi mollement les soulève,
Tandis que le nuage, éclatant d'un or pur,
Distille une rosée et de pourpre et d'azur.
C'est ainsi que le dieu, sur la couche fleurie,
Tenait entre ses bras une épouse chérie;
Et que ses yeux, chargés de langueur et d'amour,
Abandonnaient le soin du terrestre séjour.

Le Sommeil, déployant son aile ténébreuse,
Porte au maître des flots cette nouvelle heureuse :
« Jupiter, lui dit-il, cède aux lois du Sommeil;
Cours protéger tes Grecs, mais frémis du réveil. »
Le dieu, disant ces mots, s'envole, et sur la terre
Va verser aux humains son baume salutaire.
De Neptune averti l'ardeur redouble encor :
« Grecs, n'êtes-vous point las de fuir devant Hector?
Voulez-vous qu'il obtienne un triomphe facile,
Et fonde son espoir sur le repos d'Achille?
Consolez-vous d'Achille, en montrant qu'aujourd'hui
La Grèce peut s'armer et peut vaincre sans lui.
Que votre gloire ajoute au dépit qu'il éprouve;
Que dans chacun de vous Ilion le retrouve!
Faibles, cédez aux forts les vastes boucliers,
Les pesants javelots, les énormes cimiers;
Que d'un plus léger fer votre bras se munisse,
Marchons; et devant nous que leur Hector pâlisse! »

On obéit. Atride et les deux nobles rois
Vont excitant l'armée à de nouveaux exploits.
On les voit, oubliant leurs récentes blessures,
Former les bataillons, échanger les armures.
L'armée enfin s'ébranle; étincelant d'airain,
Neptune la précède, un glaive dans la main,
Glaive énorme, terrible, et pareil à la foudre :
Nul homme à l'affronter n'oserait se résoudre.

Des Grecs et des Troyens encourageant l'essor,
D'une part est Neptune, et de l'autre est Hector.
On pousse de grands cris, et le combat s'engage.
Non, la mer en furie attaquant son rivage,
La foudre avec fracas brisant le front des bois,
L'Aquilon rugissant dans les vallons étroits,
L'incendie agitant ses ailes enflammées
N'ont rien de comparable au choc des deux armées.

Au sein d'Ajax Hector lance un trait acéré :
Le trait fidèle au loin ne s'est point égaré;
Mais du bouclier d'or, de l'éclatante épée
Le double baudrier, dans sa course trompée
L'arrête : Hector frémit, et recule d'un pas.
Le fils de Télamon, d'un indomptable bras,
Saisit près des vaisseaux une roche effrayante,
Et lance sur Hector sa masse tournoyante.
Elle atteint du héros le large bouclier,

Et ses genoux sous lui sont contraints de plier;
Il tombe. Tel on voit, sous la foudre divine,
Tomber un chêne altier, dont la vaste ruine
Infecte encore les airs d'un bitume brûlant.
Le pâle voyageur, de sa chute tremblant,
Admire, en le voyant, renversé sur la terre,
La puissance du bras qui lance le tonnerre.
Tel est le grand Hector : sur la poudre étendu,
Par le bouclier seul son corps est défendu.
La lance de sa main s'échappe, et son armure
Dans sa chute a frémi d'un sourd et long murmure.
Les Grecs les plus vaillants, pour entraîner Hector,
Accouraient : vain espoir ! Sarpédon, Agénor,
Polydamas, Énée, à leur foule guerrière
De leurs hauts boucliers opposent la barrière;
Et d'autres, soulevant Hector entre leurs bras,
L'emportent vers son char loin des sanglants combats.
De longs gémissements sortent de sa poitrine.
Cependant ses coursiers, d'une race divine,
Du Xanthe aux bords sacrés touchent déja les flots :
Ils se sont arrêtés. Les amis du héros
Le descendent du char, l'étendent sur la rive :
Leurs secourables mains l'arrosent d'une eau vive.
Hector ouvre les yeux, regarde sans rien voir,
Se relève à demi, vomissant un sang noir,
Retombe; et la douleur, domptant son ame altière,
D'une nuit plus profonde a voilé sa paupière.

Sa fuite inspire aux Grecs une nouvelle ardeur :
Des bataillons serrés perçant la profondeur,
Un javelot en main, court le fils d'Oïlée,
Il atteint Satnius à travers la mêlée,
Le jeune Satnius, que la blonde Naïs
Au beau pasteur Énops avait donné pour fils.
Hélas ! les champs troyens verront ses funérailles :
Le fer impitoyable a percé ses entrailles.
Polydamas accourt. Ce fils de Panthéus
Frappe, et sur Prothénor a vengé Satnius.
Du javelot aigu son épaule est percée ;
Il fléchit, et sa main tient la terre pressée.
Polydamas triomphe, et crie à Prothénor :
« Ma lance n'a pas pris un inutile essor ;
Et ce sceptre nouveau que ma faveur te laisse
Pour descendre aux enfers soutiendra ta faiblesse. »

Les Grecs sont consternés de ce discours hautain.
Le fils de Télamon frémit, et de sa main
Le javelot vengeur soudain se précipite ;
Polydamas le voit, se détourne et l'évite :
Mais, hélas ! Archiloque à sa place est percé.
C'était l'ordre des dieux. Il tombe renversé :
De son cou délicat la vertèbre est tranchée ;
Il va heurter le sol de sa tête penchée.
« En effet ! crie Ajax, la race d'Anténor
Méritait d'expier le sang de Prothénor :

Polydamas lui-même, irréprochable augure,
Était à ce héros une offrande moins pure. »

L'ironique discours blesse Polydamas ;
Il rougit, et se tait. Cependant Acamas
Renverse Promachus, qui, debout près d'un frère,
Défendait sa dépouille et douloureuse et chère.
Il triomphe en ces mots : « Orgueilleux Argiens,
La mort vous frappe donc ainsi que les Troyens !
Elle n'épargne point votre race insolente !
Voyez ce Promachus dans la poudre sanglante :
Il défendait un frère à son amour ravi ;
Mais s'il ne l'a sauvé, du moins il l'a suivi.
Heureux, trois fois heureux qui, pour venger sa cendre,
Sur la terre après lui laisse un frère si tendre ! »

Pénélée, entendant ces mots injurieux,
Au-devant d'Acamas s'élance furieux ;
C'est en vain : Acamas à sa main forcenée
Se dérobe, et le coup terrasse Ilionée.
De l'opulent Phorbas fils unique et chéri,
Du messager des dieux il fut le favori :
Stérile honneur ! la lance aiguë et meurtrière,
Frappant son noir sourcil, pénètre sa paupière,
Arrache la prunelle à l'orbite creusé,
Et, sanglante, ressort de son crâne brisé.

Pénélée a saisi son épée éclatante :
Il détache du tronc la tête dégouttante
Que traversait encor le fer du javelot.
L'enlevant de la main comme un léger pavot,
Pénélée aux Troyens avec orgueil l'étale :
« Portez à ses parents la nouvelle fatale,
Dit-il ; et que leurs pleurs, inondant son cercueil,
Du vaillant Promachus vengent l'épouse en deuil,
Elle qui n'ira point, palpitante de joie,
Embrasser un époux à son retour de Troie ! »

Il dit ; le pâle effroi règne au front des Troyens :
Déja de fuir la mort ils cherchent les moyens.

Muses, filles du ciel ! quelle main, la première,
Enleva du Troyen la dépouille guerrière,
Quand Neptune, embrassant la cause des vaincus,
Eut rendu leur courage aux fils d'Assaracus ?
O sang de Télamon ! ta main seule était digne
D'aspirer la première à cet honneur insigne.
Tu foulas sous tes pieds l'intrépide Hyrtius ;
Antiloque après toi terrassa Merméрus.
Sous le jeune Teucer succomba Périphète ;
Au bras de Mérion Prothus dut sa défaite ;
Ménélas d'Hypénor perça le large flanc,
Et son ame en fureur s'enfuit avec son sang.

Dois-je, fils d'Oïlée, oublier ta vaillance?
Le Troyen fugitif ne peut tromper ta lance.
Quel mortel mieux que toi sut jamais sous les cieux
Atteindre un ennemi fuyant devant les dieux?

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

ILIADE.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

ILIADE.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

Tels que le daim léger qui devant le chasseur
Fuit la plaine, et des bois regagne l'épaisseur,
Les Troyens éperdus rentraient dans leurs murailles.
Essuyant sur leur front la poudre des batailles,
Ils respiraient, debout près du large foyer;
Et les Grecs s'avançaient couverts du bouclier.
Hector, le seul Hector, aux portes de la ville,
Par le sort enchaîné, demeurait immobile.

« Achille! dit le dieu dans Claros adoré,
Que te sert de poursuivre un ennemi sacré?
Reconnais-moi. Tandis que ta vaine furie
Attaque follement une immortelle vie,
Tu laisses à tes coups échapper le Troyen:
Mortel, respecte un dieu sur qui tu ne peux rien. »

Achille lui répond en frémissant de rage:

« Dieu jaloux ! tu te plais à rompre mon courage,
Tu me fais de ma gloire un perfide larcin.
Oh! de quels flots de sang as-tu privé ma main !
Sans ton lâche détour, des victimes sans nombre
Eussent de mon ami consolé la grande ombre.
Triomphe impunément ! Éacide outragé,
Si tu n'étais un dieu, serait déja vengé. »
Il parle, et vers les murs vole d'un pied rapide:
Moins prompt est le coursier vainqueur aux jeux d'Élide.

Du sommet d'une tour, Priam vit le premier
Resplendir du héros le flamboyant cimier :
Tel, dans les nuits d'automne, apparaît à la terre
Du brûlant Orion le signe solitaire,
Apportant l'incendie et la mort aux humains.
Priam gémit : au ciel il élève ses mains ;
Sa voix appelle Hector ; mais Hector, intrépide,
Appuyé sur sa lance, attendait Éacide :
« Mon fils, criait Priam en lui tendant les bras,
Il vient avec la mort, il vient, ne l'attends pas.
Que n'est-il en horreur aux dieux comme à ton père !
Son sang aurait déja réjoui ma misère ;
Les chiens et les vautours, de ce sang assouvis,
Au fond de leurs cercueils apaiseraient mes fils.
Hélas ! je cherche en vain Lycaon, Polydore :
Je les rachèterai s'ils respirent encore ;
Car le père d'Hécube, en m'accordant sa main,

Lui prodigua jadis l'or et le riche airain ;
Mais, s'ils sont descendus dans la nuit éternelle,
Pour leur mère et pour moi quelle douleur nouvelle !
Vis pour nous consoler ; reviens, Hector, reviens
Défendre les enfants, les femmes des Troyens ;
Dérobe au fier Achille une gloire dernière,
Et par pitié pour moi conserve la lumière !
Les dieux, les dieux cruels m'ont laissé ma raison :
J'ai vu périr mes fils en leur jeune saison ;
Me faudra-t-il encor voir un vainqueur farouche
De mes filles en pleurs déshonorer la couche,
Voir nos temples détruits, nos palais embrasés,
Et les tendres enfants sur la pierre écrasés,
Moi-même, quelque jour traîné dans la poussière,
Je mourrai le dernier de ma famille entière ;
D'un sang presque glacé je teindrai mes lambris ;
Des dogues vigilants, de ma table nourris,
Mon corps sera la proie ; et, sans le reconnaître,
Ils se disputeront les débris de leur maître.
Gloire au jeune guerrier qui meurt dans les combats !
Une illustre blessure ennoblit son trépas ;
Mais qu'une dent féroce outrage sur le sable
Les membres du vieillard, et son front vénérable,
Et cette barbe auguste, et ces longs cheveux blancs :
Ces maux de tous les maux sont les plus accablants. »

Il dit ; et de ses mains frappe sa noble tête.

Mais Hector inflexible à combattre s'apprête.
Hécube, en gémissant de ce fatal dessein,
S'avance l'œil en pleurs; et découvrant son sein :
« Hector ! épargne au moins ta mère et ta nourrice,
Dit-elle, et de mon sein que l'aspect t'attendrisse !
De ta plaintive enfance il apaisa les cris.
Du lait qu'il t'a donné pour lui payer le prix,
Veux-tu le déchirer, Hector? Ah ! crois ta mère,
Rentre en nos murs : armé de la flèche légère,
Combats ton ennemi du haut de nos remparts,
Et d'une lutte horrible évite les hasards !
Si tu meurs, que devient ton épouse adorée?
Ton père chargé d'ans et ta mère éplorée
N'orneront point ton lit de funèbres atours;
Tu n'auras pour cercueil que le sein des vautours. »

Rien ne peut du héros amollir le courage.
Tel un serpent, gonflé de poisons et de rage,
Rôde près de son antre, et, l'œil étincelant,
Lance un regard de mort au voyageur tremblant :
Tel frémissait Hector devant la porte Scée.
« Moi, rentrer dans nos murs ! dit-il en sa pensée;
Les moins vaillants diraient : Oubliant sa valeur,
Hector de son pays a causé le malheur.
Je craindrais les mépris de nos Troyens sévères,
Et les mornes regards des veuves et des mères.
Mais... si je déposais au pied de ce rempart

Mon bouclier pesant, et mon casque, et mon dard ;
Si j'allais rendre aux Grecs cette Hélène fatale,
Et les biens apportés de sa terre natale ;
Si ma voix pacifique à leur inimitié
Des trésors d'Ilion promettait la moitié!...
Hector! Hector! rougis de ce penser timide.
Toi, plier les genoux, et devant Éacide!
Quand ton cœur jusque-là pourrait se dégrader,
Crois-tu qu'à ta prière il daignerait céder?
Le cruel, t'immolant comme une femme en larmes,
Percerait à plaisir ta poitrine sans armes.
Nos discours ne sont pas le discours innocent
De la vierge timide et de l'adolescent,
Dans le creux du rocher, sous les rameaux du chêne.
Entre nous désormais toute parole est vaine ;
Il nous faut des combats : armons-nous donc du fer,
Et laissons le vainqueur au choix de Jupiter. »

Tandis qu'il parle, Achille à ses regards s'élance :
L'aigrette du cimier sur son front se balance ;
On eût dit le dieu Mars armé contre Ilion ;
Dans sa droite s'agite un pin du Pélion ;
De son bouclier d'or jaillit l'éclair rapide,
Semblable au dieu du jour quittant sa couche humide,
Ou pareil aux éclats de la foudre qui luit.
Hector troublé croit voir un dieu qui le poursuit :
Éperdu, le front pâle, il fuit devant Achille ;

Achille, aux pieds légers, le suit d'un pas agile.
Tel au sommet des monts l'épervier dévorant
Du timide ramier poursuit le vol errant.
Est-il prêt à saisir sa palpitante proie,
Terrible, il jette un cri de fureur et de joie,
Et l'espoir du carnage a doublé son essor :
Tel Achille enflammé court sur les pas d'Hector.
Ces nobles ennemis, autour des murs de Troie,
Se sont précipités dans la publique voie;
Ils volent, et bientôt ils ont laissé loin d'eux
La colline ombragée, et les bords écumeux
Du Scamandre dont l'urne, en deux canaux versée,
Près d'une onde fumante épanche une eau glacée,
Où venait la Troyenne, en de plus heureux temps,
Plonger et replonger les voiles éclatants.
Vaillant est le guerrier qui le premier s'élance;
Le second cependant le surpasse en vaillance:
Tels on voit des coursiers, à vaincre accoutumés,
Faisant jaillir l'éclair sous leurs pas enflammés,
Voler autour du but pour un noble salaire.
Mais le prix cette fois n'est point un don vulgaire,
Une esclave, une armure, un riche trépied d'or:
Le prix est tout le sang du généreux Hector.

L'Olympe est attentif à leur course rivale.
« Hector va succomber sous la lance fatale,
Dit Jupiter; faut-il l'arracher au trépas?

— Roi des dieux, qu'as-tu dit? répond soudain Pallas.
Veux-tu, de ce mortel prolongeant les journées,
Anéantir pour lui l'arrêt des destinées? »
L'arbitre des humains répond : « Rassure-toi,
Ma fille; cet arrêt sera sacré pour moi.
Jupiter à tes vœux se montrera facile :
Tu peux les accomplir. » Et cependant Achille
Poursuit Hector, semblable au limier vigilant
Qui des bois aux vallons suit le chevreuil tremblant,
Lui défend tout refuge, et, sans reprendre haleine,
Loin du taillis touffu, le lance dans la plaine.
Mais, comme dans l'erreur qu'un vain songe produit,
On croit saisir toujours l'ombre qui toujours fuit,
Achille presse Hector, qui s'échappe sans cesse :
Fils de Priam! un dieu redoublait ta vitesse.
Celui de qui ta main tient l'immortel carquois
Te secourait, hélas! pour la dernière fois.

A ses Thessaliens le divin Éacide
Fait un signe, et défend que leur flèche homicide
Lui ravisse l'honneur de renverser Hector.
Alors le roi des dieux prend ses balances d'or :
Dans leurs bassins égaux ses mains ont elles-mêmes
D'Éacide et d'Hector mis les destins suprêmes.
Il pèse ses destins. Vers l'Olympe éclatant,
Ceux du fils de Thétis s'élèvent à l'instant;
Ceux d'Hector ont touché le fond du sombre empire :

Apollon l'abandonne, et Jupiter soupire.

Triomphante, Pallas du haut des cieux descend.
Prenant de Déiphobe et les traits et l'accent,
Elle approche d'Hector : « Mon frère, prends courage,
Je viens t'offrir mon bras pour venger ton outrage, »
Dit-elle. Hector répond : « Que je dois te chérir,
Toi qui de tous les miens seul m'oses secourir !
Ta présence, crois-moi, ne sera point stérile.
Demeure à mes côtés; je vais combattre Achille. »
A ces mots, il s'arrête : « Achille, je t'attends;
Combattons. Je rougis d'avoir fui si long-temps.
Mais, avant de croiser nos glaives sanguinaires,
Rendons de nos traités les dieux dépositaires.
J'en jure devant eux : si par moi tu péris,
On ne me verra point outrager tes débris :
Hector, rendant aux Grecs tes déplorables restes,
Ne se réservera que tes armes célestes.
Que le même serment soit pour moi prononcé. »

Achille, lui lançant un regard courroucé :
« Des accords! des accords entre Hector et Pélide !
Dis, entre le lion et le pâtre timide,
Entre l'agneau débile et le loup des forêts
As-tu vu des accords et des traités de paix?
De l'inflexible Mars quand la lance acérée
De ton sang ou du mien sera désaltérée,

Fils de Priam ! alors, et seulement alors,
Il nous sera permis de former des accords.
Entre nous jusque-là guerre, guerre éternelle!
Appelle ta valeur, ton bras a besoin d'elle.
Pallas guide mes coups : ce fer va t'immoler,
Et venger tout le sang que le tien fit couler. »

Hector, en se courbant, échappe au trait agile,
Que Pallas aussitôt rapporte aux mains d'Achille.
« Ton discours menaçant s'exhale en un vain bruit,
Crie Hector : de mon sort les dieux t'ont mal instruit.
Crois-tu m'intimider par ta fière insolence?
Je te livre mon sein : jamais, jamais ta lance
D'un coup déshonorant ne pourra me frapper.
Toi-même au javelot hâte-toi d'échapper,
Ou plutôt, puisse-t-il, plongé dans tes entrailles,
Délivrer les Troyens d'Achille et des batailles ! »

Il dit, son javelot avec force est lancé;
Mais le bouclier d'or le rejette émoussé.
Effrayé du pouvoir de l'armure divine,
Le magnanime Hector pâlit : son front s'incline.
Il cherche Déiphobe, et son fantôme a fui :
« Je suis trahi des dieux; plus d'espoir, plus d'appui,
Dit-il; je vois la mort, et je ne vois plus qu'elle.
Jupiter m'abandonne, et le tombeau m'appelle.
Mourons, mais noblement; et qu'aux siècles lointains

Parvienne avec honneur le bruit de mes destins. »
En tirant à ces mots son épée homicide,
Formidable, il s'élance et fond sur Éacide,
Comme sur l'agneau tendre ou le lièvre tremblant
Tout à coup fond un aigle au vol étincelant.
Achille entre en courroux. Son énorme poitrine
Rayonne sous l'acier d'une trempe divine,
Et le double sommet du casque flamboyant
Éclate couronné d'un panache ondoyant.
Tel, quand la sombre nuit a déployé ses voiles,
Hespérus, au front d'or, brille entre les étoiles;
Tel luit le javelot dont il retient l'essor,
Tandis que, méditant la ruine d'Hector,
Il parcourt du regard cette taille imposante,
Et cherche quel passage à son fer se présente.
Mais Hector est couvert de ces armes d'airain
Qu'à Patrocle expirant il ravit de sa main;
Et l'armure d'Achille, en ce moment suprême,
Sert à défendre Hector contre Achille lui-même.
Partout impénétrable au javelot cruel,
Elle lui livre encor cet espace mortel
Où du cou musculeux l'épaule est séparée.
Achille, d'une main de carnage altérée,
S'ouvre un chemin sanglant de l'une à l'autre part;
Il y plonge à plaisir et replonge son dard:
La blessure à la voix laisse encor un passage.
Achille insulte Hector étendu sur la plage:

« Depuis l'heure où Patrocle est tombé sous tes coups,
Te serais-tu flatté d'éviter mon courroux ?
D'Achille, même absent, n'as-tu pas craint la lance ?
Hector oubliait-il que l'ombre et le silence
Recelaient un vengeur armé pour le punir ?
Tu réclames du sang, tu vas en obtenir,
Patrocle ! ce tribut que tes mânes attendent,
Le voici ! Toi, cruel, les vautours te demandent;
Meurs. » Le fils de Priam, levant des yeux éteints :
« Achille, prends pitié de mes tristes destins.
Par tes genoux sacrés et par ceux de ton père,
Ne me fais point subir cet arrêt sanguinaire.
De Priam et d'Hécube accepte les présents;
Ne va point d'un refus affliger leurs vieux ans;
Rends-leur un fils, Achille, et que du moins Pergame
De mon bûcher fatal puisse allumer la flamme.

— Malheureux ! crie Achille embrasé de courroux,
Ne crois pas m'attendrir en pressant mes genoux,
En attestant mon père et ma mère chérie :
Patrocle est mort, Patrocle !... Oh ! que dans ma furie
Ne puis-je me nourrir de ton corps palpitant !
Moi, je t'arracherais au destin qui t'attend !
Non. Quand Priam, vingt fois surpassant tes promesses,
Voudrait, pour ta rançon, s'épuiser de richesses;
En tribut, à mes pieds, quand le poids de son or
Égalerait le poids du cadavre d'Hector,

Nul mortel ne verra ta déplorable mère
Arroser de ses pleurs ton urne funéraire ;
Et les oiseaux du ciel disperseront tes os. »

D'une voix faible, Hector laisse tomber ces mots :
« J'attendais ce refus d'un vainqueur insensible.
Le ciel forma ton cœur d'un airain inflexible.
Mais tremble ! il est des dieux : ils entendent mes cris.
Apollon guidera la flèche de Pâris.
Tu tomberas toi-même auprès des portes Scées. »
Ces paroles de mort à peine prononcées,
Son ame l'abandonne, et s'envole aux enfers,
En pleurant sa jeunesse, en plaignant ses revers.

« Meurs, dit Achille, meurs ! et que Jupiter même
De ma vie à son gré marque l'instant suprême ! »
De ses pieds furieux pressant le sein d'Hector,
Il arrache le trait, qui de sang fume encor,
Le jette loin de lui dans la poussière impure,
Et ravit du héros l'étincelante armure.
Tous les Grecs, accourus à flots tumultueux,
Admirent tour à tour ce corps majestueux ;
Plusieurs perçaient de coups la dépouille insensible :
« Voilà donc, disaient-ils, cet Hector si terrible !
Qu'il est calme aujourd'hui celui qui sur les eaux,
Les flammes à la main, poursuivait nos vaisseaux ! »
Et son sang ruisselait sur leur lance rougie.

« Les dieux ont renversé l'appui de la Phrygie,
Dit Achille, debout au milieu des soldats,
Voyons si les Troyens, dépouillés de son bras,
Oseront désormais nous fermer leurs murailles.
Mais il est d'autres soins. Privé de funérailles,
Le noble compagnon que nous avons perdu,
Patrocle au lit fatal est encore étendu.
Ah! fût-il insensible à ce pieux hommage,
Jusqu'à mon dernier jour conservant son image,
De pleurs et de présents je voudrais l'honorer.
Pour sa pompe funèbre allons tout préparer,
Et répétons ce chant de triomphe et de joie:
« Il est tombé le dieu qu'on adorait dans Troie! »

Il dit. Les pieds d'Hector du glaive sont percés,
D'une forte lanière il les a traversés:
Par un triple lien au char il les enchaîne,
Y monte; et ses coursiers, que l'œil peut suivre à peine,
Font rouler sous leurs pas de poudreux tourbillons.
Ce front, si beau jadis, l'or de ces cheveux blonds
Sillonnent tout sanglants la terre maternelle.
Ainsi le permettait la puissance éternelle.

L'inconsolable Hécube, en ce lugubre instant,
Arrache ses cheveux et son voile éclatant,
Pousse des cris aigus; et Priam auprès d'elle
Exhale en longs sanglots sa douleur paternelle.

On n'entend autour d'eux que des gémissements.
Du faîte de ses tours jusqu'en ses fondements,
On dirait qu'Ilion sous les flammes s'écroule.
Le vieillard veut partir; dans la poudre il se roule :
« Laissez-moi, disait-il, amis, laissez-moi tous;
J'irai seul du barbare embrasser les genoux.
Mes cheveux blancs peut-être adouciront sa rage :
Il a lui-même un père, un père de mon âge,
Qui se plaisait jadis à former sa valeur
Pour le malheur de Troie et mon propre malheur.
Oh! combien de mes fils, par sa lance fatale,
Plongés avant le temps dans la nuit infernale!
Je les ai regrettés, je les regrette encor,
Mais tous ensemble, hélas! moins que le seul Hector.
Ah! que n'a-t-il péri dans les bras de son père!
Son père désolé, sa misérable mère
Posséderaient du moins ses restes précieux,
Et les pleurs à loisir couleraient de nos yeux.»
Il disait et pleurait. Au milieu des Troyennes,
Qui mêlaient leurs douleurs et leurs plaintes aux siennes,
Hécube s'écriait : « Tu n'es plus, et je vis!
Cher Hector! j'étais mère, et je n'ai plus de fils!
Vivant, tu fis ma gloire, et fus un dieu dans Troie :
Fatale erreur! ce dieu... de la mort est la proie.»
A ces mots redoublaient ses soupirs et ses pleurs.

Mais l'épouse d'Hector ne sait pas ses malheurs :

Le croyant sans péril, elle est sans épouvante.
Au fond de son palais, sous l'aiguille savante,
De fleurs ses doigts légers sèment la pourpre et l'or
D'un précieux manteau réservé pour Hector.
Les captives près d'elle, en des urnes profondes,
Du bain réparateur ont fait tiédir les ondes....
On les prépare en vain pour Hector égorgé:
Dans l'éternelle nuit Achille l'a plongé.

Andromaque, aux clameurs qui troublent sa retraite,
Pâlit; et de ses mains s'échappe la navette.
En ses membres tremblants court le froid de la mort:
« Troyennes, suivez-moi, je veux savoir mon sort.
Ce cœur, qui dans mon sein bat avec violence,
Comme pour m'échapper sur mes lèvres s'élance.
J'entends les cris d'Hécube et ses gémissements.
Hector... Dieux! détournez ces noirs pressentiments.
Qui sait où l'a conduit son aveugle courage!
D'Éacide peut-être a-t-il bravé la rage. »
Et, comme une bacchante aux longs cheveux épars,
Elle court éperdue au plus haut des remparts,
Dieux! Que voit-elle? Hector traîné dans la poussière!
Une profonde nuit descend sur sa paupière;
Elle tombe, et son ame est prête à s'exhaler.
Détachés de son front, loin d'elle on voit voler
Le brillant réseau d'or, l'élégant diadême,
Et le voile pompeux dont Vénus elle-même

Se plut à la parer, quand du toit paternel
Le héros phrygien la guida vers l'autel.
Ses sœurs, ses tristes sœurs, tremblantes pour sa vie,
Rappellent la lumière à ses regards ravie.
Ses yeux, long-temps fermés, se rouvrent, et ces mots
S'échappent avec peine à travers les sanglots :

« O malheureux époux! ô femme infortunée!
Sous quel astre fatal avec toi suis-je née,
Hector! toi dans ces murs, alors si différents!
Moi dans l'Hypoplacie, au toit de mes parents.
Pourquoi m'ont-ils donné le jour que je respire!
Cher époux, tu descends au ténébreux empire :
A la triste Andromaque il ne reste d'Hector
Que son Astyanax, enfant débile encor.
Tes doux soins ne pourront protéger sa jeunesse,
Ni les siens embellir ton heureuse vieillesse.
Quand il échapperait au fléau des combats,
Quelles douleurs sans nombre assiégeront ses pas!
Il gémira, banni du toit héréditaire.
Le jour où l'orphelin reste seul sur la terre,
Il voit fuir les amis qui l'auraient consolé.
Pâle, il baisse son front, de tristesse accablé;
De ses pleurs son visage est tout humide encore.
Des amis paternels, que tremblant il implore,
Il sollicite en vain quelque soulagement;
En vain à leur tunique il s'attache humblement.

Si leur faible pitié daigne à sa lèvre aride
Présenter un instant la coupe presque vide,
Ce reste de breuvage à sa lèvre a touché,
Et n'a point rafraîchi son palais desséché:
Orgueil d'un père, amour d'une mère chérie,
Un enfant plus heureux le repousse et s'écrie:
Ton père ne vient plus s'asseoir à nos festins,
Va-t'en; d'Astyanax tels seront les destins!
Pleurant, il rejoindra la veuve de son père;
Et ce fils adoré, qu'en un temps plus prospère
Hector, mon cher Hector berçait sur ses genoux,
Ce fils qu'il nourrissait de mets légers et doux,
Jusqu'à l'heure où les bras d'une mère charmée
Le posaient mollement sur la couche embaumée,
Ce fils, hélas! vivra d'amertume abreuvé,
Malgré le nom brillant qui lui fut réservé,
Nom que lui mérita la valeur paternelle,
Car tu fus d'Ilion le protecteur fidèle,
Hector!... et maintenant, couché près des vaisseaux
Tu repais loin de nous les voraces oiseaux;
Et le reptile impur, d'un corps méconnaissable,
Ronge les débris nus et traînés sur le sable!
Hélas! mes yeux jamais ne te verront paré
Du riche vêtement que je t'ai préparé:
Il ne pourra voiler ta dépouille sanglante!
Qu'il disparaisse donc; que la torche brûlante
Consume en ton honneur, aux regards des Troyens,

Tous ces vains ornements qui ne sont plus les tiens ! »

Ainsi pleure Andromaque, et ses tristes captives
A ses gémissements mêlent leurs voix plaintives.

FIN DU CHANT VINGT-DEUXIÈME.

ILIADE.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

ILIADE.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

Les combats ont cessé. Les chefs et les soldats
Ont du soir sous la tente achevé le repas.
Du paisible sommeil ils savourent les charmes;
Tout dort. Achille seul veille encor dans les larmes;
De Patrocle immolé l'image le poursuit;
Il l'entend, il le voit, tant que dure la nuit;
Tour à tour il repasse au fond de sa mémoire
De celui qui n'est plus la vaillance et la gloire,
Les maux, les maux chéris qu'ensemble ils ont soufferts,
Leurs travaux, leurs périls, dans les champs, sur les mers;
Alors de longs sanglots s'échappent de sa bouche;
Il se roule, agité, sur sa pénible couche;
Il se lève, s'assied; lui-même se fuyant,
Il gagne à pas pressé le rivage bruyant,
Et l'aurore, éclairant et le rivage et l'onde,
Le retrouve absorbé dans sa douleur profonde.

Il revole à son char; de nouveau l'attelant,

Il y suspend d'Hector le corps pâle et sanglant,
Et le traîne trois fois, dans sa rage cruelle,
Autour du monument de l'ami qu'il appelle.
Pleurant toujours Patrocle au tombeau descendu,
Il rentre, et laisse Hector sur la poudre étendu,
Les pieds gonflés des nœuds d'une triple courroie.

Apollon eut pitié du défenseur de Troie,
Couvrit le corps glacé de son bouclier d'or;
Et la course du char n'offensa point Hector.
De cet affreux spectacle un moment consternée,
Des autres Immortels la troupe fortunée
D'enlever le héros a conçu le dessein.
Ils engageaient Mercure à ce pieux larcin :
Junon, Pallas, Neptune, à leurs vœux sont contraires;
Des déesses surtout les antiques colères
Se souviennent encor de ce funeste prix
Qu'à leur belle rivale a décerné Pâris.

Quand la douzième aurore eut éclairé la terre,
Apollon reparut au séjour du tonnerre :
« Dieux injustes, dit-il, de ses dons solennels
Hector, durant sa vie, enrichit vos autels;
Mort, aux chiens dévorants le laissez-vous en proie?
Ses parents, son épouse, et la plaintive Troie,
Ne goûteront-ils point le douloureux bonheur

De rendre à leur Hector quelque funèbre honneur ?
Dieux cruels ! n'avez-vous des yeux que pour Pélide ?
Lion sanglant, de meurtre et de carnage avide,
Barbare et furieux jusqu'en son amitié,
Il étouffe en son cœur le cri de la pitié.
Plus de pitié pour lui ! Qu'à son tour il pâlisse :
Vengeons Hector, rendons supplice pour supplice ;
Et qu'Achille expirant se ressouvienne alors
Qu'on outrage les dieux en outrageant les morts !
— En effet, dit Junon, si nous voulons t'en croire,
D'Achille ton Hector doit partager la gloire.
Du fils de la Troyenne et du sang de Thétis
On verra désormais les destins assortis.
As-tu donc oublié, dieu dont l'arc étincelle,
Qu'Achille ne sort point d'une race mortelle ?
Aux noces de Pélée, assis à nos festins,
Toi-même de son fils célébras les destins. »

Le puissant Jupiter, dominateur suprême :
« Des deux héros, dit-il, le rang n'est point le même ;
Apaise-toi, Junon. L'un est le fils des dieux,
Mais l'autre également était cher à mes yeux :
Chaque jour il m'offrait ses victimes nombreuses,
Et chargeait mes autels d'offrandes généreuses.
Ne le ravissons point à l'enfant de Thétis ;
Mais que Thétis du moins aille fléchir son fils :
Volez, et dites-lui que Jupiter l'appelle. »

Il dit : la prompte Iris, messagère fidèle,
Cotoyant de Samos les rochers écartés,
Se plonge dans les flots, de sa chute agités,
Comme au sein de la mer tombe le plomb rapide
Qu'attache le pêcheur à l'hameçon perfide.
Iris gagne la grotte inaccessible au jour,
Où Thétis, au milieu des nymphes de sa cour,
Pleure Achille promis à la flèche mortelle :
« Mère du grand Achille, ô Thétis ! lui dit-elle,
Le roi des dieux t'attend. » La déesse répond :
« Que me veut Jupiter ? Par mon chagrin profond
Des banquets immortels dois-je altérer les charmes,
Et porter dans les cieux mes sanglots et mes larmes?
Toutefois j'obéis. » Et son front désolé
D'un crêpe ténébreux à l'instant s'est voilé.
Elle part ; et semblable au tourbillon rapide,
Iris légèrement vers l'Olympe la guide.

Les dieux ont accueilli la reine de la mer.
Pallas lui cède un trône auprès de Jupiter.
Consolant ses douleurs d'une voix complaisante,
Junon même, Junon de sa main lui présente
La coupe d'or où brille un nectar écumant.
A ses lèvres Thétis la porte tristement,
L'effleure, et la remet aux mains de la déesse.
A cette mère en pleurs le roi des dieux s'adresse :
« Depuis neuf jours, dit-il, déplorable Thétis,

Tous les dieux sont entre eux divisés pour ton fils.
On lui voulait ravir le fruit de sa victoire;
Moi-même en ta faveur j'ai pris soin de sa gloire.
Cours le fléchir; dis-lui qu'il offense les dieux,
Car l'homme inexorable est horrible à leurs yeux;
Dis-lui qu'il rende Hector aux larmes de son père.»

Il a parlé. Thétis, d'une course légère,
Franchit les cieux, descend au séjour du héros,
Tendrement le caresse, et lui parle en ces mots:
« O mon fils! mon cher fils! veux-tu dans la tristesse
User ce peu de jours que la Parque te laisse?
Sans repos, sans sommeil, veux-tu fuir pour toujours
Le plaisir des festins, la douceur des amours,
Des amours, charme heureux des douleurs de la terre?
Ta rage est en horreur au maître du tonnerre.
Si tu veux l'apaiser, il en est temps encor:
Rends au triste Priam la dépouille d'Hector.
— Puisque ainsi Jupiter l'a décidé lui-même,
Son désir, dit Achille, est un ordre suprême;
J'obéirai. Priam peut paraître à mes yeux.»

Cependant à la voix du monarque des cieux,
Prompte comme les vents, la messagère ailée
Va visiter Priam en sa cour désolée;
Elle y trouve les cris et les gémissements:
Immobiles, de pleurs baignant leurs vêtements,

Le reste de ses fils entoure sa misère;
Assis au milieu d'eux, l'inconsolable père
Serre autour de son corps la tunique aux longs plis;
Sa barbe et ses cheveux sont de poudre salis :
Se roulant sur la terre, il a chargé ses rides
De fange desséchée et de cendres arides.
Les veuves et les sœurs de ses fils massacrés
Se lamentaient, pleuraient ces héros adorés.
Mais Iris (car Priam est tremblant devant elle)
A tempéré l'éclat de sa voix immortelle,
Et dit : « Prends confiance, et fais trève à tes pleurs,
Vieillard. Je ne viens point redoubler tes douleurs,
Je viens les consoler : Jupiter qui m'envoie,
Quoique assis dans les cieux, n'est point absent de Troie;
Jupiter te chérit; tes dons peuvent encor
D'Achille trop vengé racheter ton Hector.
Pars : qu'un héraut fidèle, appesanti par l'âge,
Soit le seul compagnon de ton triste voyage!
Ferme, ferme ton ame aux terreurs du trépas :
Mercure doit lui-même accompagner tes pas;
De la tente d'Achille il t'ouvrira l'entrée :
Achille épargnera ta vieillesse sacrée,
Car il n'est point impie, et son bras furieux
Dans l'homme suppliant respectera les dieux. »

A l'instant disparaît Iris aux pieds agiles.
« Attelez les coursiers et les mules dociles,

Dit le vieillard sévère à ses fils indolents ;
Et qu'au char soit lié le coffre aux larges flancs. »
Devant lui s'ouvre alors un réduit solitaire,
De trésors infinis riche dépositaire,
Dont le cèdre odorant a formé les lambris.
Là, pour lui confier le message d'Iris,
Priam fait appeler sa compagne fidèle.
Hécube à ce récit : « Où vas-tu ? lui dit-elle.
Quelle est ta folle audace, et qu'est-il devenu
Ce roi par sa prudence autrefois si connu ?
Du meurtrier d'Hector, du farouche Éacide,
Toi, Priam ! affronter le regard homicide !
Ah ! demeure, et pleurons à l'ombre de nos tours
Ce fils qui dans mon sein fut promis aux vautours,
Ce fils qui, tout sanglant, traîné sous nos murailles...
Cruel, dont je voudrais déchirer les entrailles !
Hector devait-il être à ce point avili !
Hector qui devant toi n'avait jamais pâli !
— Cesse de m'arrêter, cesse, je t'en conjure :
N'imite point l'oiseau de lamentable augure,
Répond sans s'ébranler le courageux vieillard.
Si la bouche d'un homme ordonnait mon départ,
Je pourrais soupçonner d'odieux artifices ;
Mais l'avis est des dieux. Les dieux sont mes auspices :
Leur auguste parole est exempte d'erreur.
Au vaste camp des Grecs je marche sans terreur.
Que je rachète un fils, que du moins je le voie :

Vienne ensuite la mort ! je l'accepte avec joie ! »

Il dit, et, retirant des coffres embaumés
Douze voiles pompeux avec soin renfermés,
Choisit un nombre égal de tapis magnifiques,
De manteaux éclatants, de légères tuniques,
De longs tissus, gardés pour la couche d'Hector.
A ces superbes dons il joint dix talents d'or,
Que lui-même soumet à la balance austère;
Deux urnes, deux trépieds; et le riche cratère,
Présent que, décoré du nom d'ambassadeur,
Il reçut chez le Thrace, aux jours de sa splendeur.
Hélas! pour obtenir le seul bien qu'il implore,
Donnant tout, il croirait trop peu donner encore.

Assailli de Troyens autour de lui pressés,
Contre eux Priam éclate en ces mots courroucés:
« Loin d'ici, malheureux! allez, foule importune,
Pleurer dans vos maisons votre propre infortune;
Songez à votre deuil, et laissez-moi le mien,
A moins que toutefois vous ne comptiez pour rien
Les immenses douleurs que Jupiter m'envoie.
Malheur à vous! malheur à la superbe Troie!
Ses murs à mon Hector survivront peu de jours,
Et la flamme argienne embrasera ses tours :
Plus d'Ilion!... Pour moi, grace aux dieux, mon vieil âge
De ces affreux destins m'épargnera l'image. »

Son sceptre alors les chasse, et les fait trembler tous.
Bientôt contre ses fils il tourne son courroux :
Aux reproches amers aucun ne se dérobe ;
Antiphon, Hélénus, Agathon, Déiphobe,
Pammon, Polite, Agave, Hippotoüs, Pâris,
Pâris surtout d'un père excite les mépris :
« Que tardez-vous, dit-il, vile et timide race?
Ah! que du grand Hector n'occupez-vous la place!
Suis-je assez malheureux! des fils que j'ai comptés,
Les vaillants ont vécu, les lâches sont restés.
O de mes cheveux blancs espérance trompée!
Mars vous a renversés sous sa pesante épée,
Magnanimes héros, intrépide Mestor,
Troïle, instruit dans l'art cher au divin Castor,
Hector, rival des dieux !... et le sort ne me laisse
Que des cœurs dégradés, perdus dans la mollesse,
Que d'impurs ravisseurs dans la fraude nourris,
De leur lâche parure uniquement épris,
Chanteurs efféminés, guerriers sans énergie,
Dont l'oisive existence est une longue orgie.
Mon char! que j'aille enfin retrouver, loin de vous,
Celui qui dans mon cœur, seul, vous balançait tous. »

Le front baissé, confus des reproches d'un père,
Ils vont choisir deux chars à la course légère,
Solides, éclatants, et naguère essayés,
Où les coffres profonds de leurs mains sont liés.

On détache les jougs des murailles prochaines,
Et le siége solide assujettit les rênes;
La bossette étincelle, et les longs traits égaux
Du robuste timon vont joindre les anneaux.
Les richesses déja brillent accumulées;
Les mules, au pied sûr, s'avancent accouplées,
Honorable présent des riches Mysiens.
Bientôt à l'autre char de superbes liens
Unissent de Priam les cavales chéries,
Qui naguère ont quitté d'abondantes prairies.

Vers Priam cependant vient la mère d'Hector.
Elle est triste; sa main tient une coupe d'or:
« Accepte, lui dit-elle, accepte ce breuvage;
Et, puisqu'à mes conseils résiste ton courage,
Sur la terre, du moins, viens épancher le vin,
Et réclamer l'appui du monarque divin,
Qui, des sommets d'Ida commandant à la nue,
Parfois sur Ilion daigne abaisser sa vue.
Qu'il t'accorde un présage, et que l'oiseau sacré
Confirme tes destins par un signe assuré.
Si, propice à tes vœux, son essor se déploie,
Pars; sinon, crois Hécube, et ne sors point de Troie.

— Sans doute, dit Priam, au maître des humains
Tout mortel malheureux doit élever ses mains.
Jupiter recevra ma priére fervente. »

Et, dans le vase offert par l'active suivante
Purifiant ses mains, debout, et l'œil aux cieux,
Il épanche la coupe : « O toi, père des Dieux,
Dont brille sur l'Ida le trône inaccessible !
Rends le fils de Pélée à mes larmes sensible ;
Que ton aigle, élancé dans les champs de l'éther,
M'annonce la faveur du puissant Jupiter ! »
Telle était sa prière : elle ne fut point vaine ;
L'oiseau du roi des dieux, au plumage d'ébène,
Chasseur infatigable, augure révéré,
S'élançant des hauteurs de l'empire azuré,
Ouvre avec majesté ses deux immenses ailes :
Tel un temple ouvrirait ses portes solennelles ;
Il vole vers la droite, et sa prédiction
Rend un instant de joie aux enfants d'Ilion.

Priam, prenant congé de ses dieux domestiques (1),
Monte, et son char roulant ébranle les portiques.

---

(1) Dans une des séances publiques de l'Institut, un homme de goût, justement célèbre en plus d'une carrière, a prêté le charme de son débit à la traduction de ce même morceau par M. Cabanis, qui, trop tôt ravi aux sciences et aux lettres, avait entrepris une traduction complète de l'*Iliade*. Les fragments connus de l'ouvrage et le nom plus connu de l'auteur garantissaient le mérite de cette longue et laborieuse entreprise.

Le fidèle Idéus, conducteur prévoyant,
Tient les rênes; tandis qu'armé du fouet pliant,
Aux milieu des soupirs, des cris et de la plainte,
De sa triste cité Priam franchit l'enceinte.
Ses enfants et son peuple, environnant ses pas,
Pleuraient tous, et semblaient le conduire au trépas.
Il est sorti des murs, et la foule éplorée
Au sein de ses remparts à pas lents est rentrée.

Le dieu dont veille au loin le suprême regard
Aux champs du Simoïs aperçut le vieillard;
Son cœur en fut touché. « Pars, messager fidèle
Qu'attendrissent les pleurs de la race mortelle;
Pars, dit-il, va guider le vieux père d'Hector! »
Et Mercure, attachant ses talonnières d'or,
Qui, rivales des vents à la rapide haleine,
Le portent sur la terre et sur l'humide plaine,
Saisit le sceptre ailé qui vers les sombres bords
Conduit incessamment le vain peuple des morts.
Il prend d'un jeune roi le port et le visage,
Part, et de l'Hellespont touche bientôt la plage.

Priam avait d'Ilus passé le monument;
Au fleuve il abreuvait l'attelage écumant.
Déja l'ombre naissante obscurcissait la route.
Idéus voit Mercure, et s'écrie : « Ah! sans doute,
O Priam! ce mortel est armé contre nous;

Rassemble ta prudence, et détourne ses coups. »

Les cheveux de Priam se dressent sur sa tête,
Et, glacé de terreur, immobile il s'arrête.
Mais le dieu le rassure, et lui prenant la main:
« Mon père, lui dit-il, quel périlleux chemin
Oses-tu suivre, à l'heure où tout dort sur la terre?
Ne crains-tu point les Grecs? ils respirent la guerre;
Ils sont tes ennemis, ils jurent ton trépas;
C'en est fait de tes jours s'ils découvrent tes pas.
Laisse-moi te guider, ô vieillard! ton grand âge
D'un père chargé d'ans m'a retracé l'image. »

. . . .

Sur le char du vieillard le fils de Jupiter
S'élance, et dans sa main le fouet siffle, et fend l'air.
Le dieu souffle aux coursiers une ardeur inconnue;
Déja vers les fossés leur course est parvenue:
Là, du repas du soir se dresse l'appareil.
Sur tous les yeux Mercure épanche un prompt sommeil,
Lève les lourds barreaux de la porte docile,
Et guide le vieillard vers la tente d'Achille,
Tente vaste, élevée, ouvrage industrieux.
Des chefs thessaliens les bras laborieux,
Pour former son enceinte et ses nobles portiques,
Ont dépeuplé les bois de leurs sapins antiques,
Et, tranchant pour son toit les joncs et les roseaux,

Ont promené long-temps l'infatigable faux.
De pieux serrés, aigus, la cour est entourée;
Une solive énorme en protége l'entrée.
A peine de trois Grecs la vigoureuse main
L'ébranle : au seul Achille elle obéit soudain.
Le dieu descend du char, et dit : « Je suis Mercure ;
Mais la faveur divine aime à rester obscure ;
Je te laisse : d'Achille embrasse les genoux ;
Fais parler à son cœur des noms sacrés et doux :
Leur pieux souvenir fléchira sa colère ;
Tu n'auras point en vain attesté son vieux père. »

En achevant ces mots, il échappe aux regards.
Priam laisse Idéus à la garde des chars ;
Il ose pénétrer l'inviolable asyle
Où, tel qu'un dieu, veillait le formidable Achille.
Il le voit ; son œil fixe est baissé tristement.
Ses fiers Thessaliens sont dans l'éloignement ;
Debout à ses côtés, Automédon, Alcime,
Seuls, prévenaient les vœux du héros magnanime.
Son repas solitaire est à peine achevé,
Et l'appareil encor n'en est point enlevé :
Priam approche ; il tombe aux genoux d'Éacide ;
Il saisit cette main désastreuse, homicide,
Encor teinte du sang de ses enfants nombreux,
Et sa bouche y dépose un baiser douloureux.
Quand, loin de ses parents, de sa terre natale,

L'assassin, que poursuit la sentence fatale,
Exilé par son crime en un pays lointain,
Cherche au palais du riche un refuge incertain,
Les assistants entre eux s'observent en silence:
Tel Achille interdit et s'étonne et balance;
Tels ses soldats, muets, s'interrogent des yeux.
Priam enfin, Priam, long-temps silencieux,
Suppliant en ces mots exhale sa misère:

« Achille, égal aux dieux, souviens-toi de ton père!
Ton père ainsi que moi touche à ses derniers jours.
En ce moment peut-être, isolé, sans secours,
Par des voisins puissants opprimé dans Larisse,
Vainement il appelle une main protectrice;
Mais il te sait vivant, son cœur de te revoir
De jour en jour, du moins, nourrit encor l'espoir.
Et moi, j'avais des fils!... Dans la superbe Troie
Leur nombre fit long-temps mon orgueil et ma joie:
L'impitoyable Mars les a tous immolés;
Mes vieux ans par leurs soins ne sont pas consolés.
Un seul, hélas! un seul, le plus cher à mon ame,
Soutenait les destins et les murs de Pergame:
Tu l'as tué, ce fils qui me restait encor,
Ce rempart des Troyens, ce héros, mon Hector!
C'est pour lui qu'à genoux t'implore ma misère.
Achille, égal aux dieux, souviens-toi de ton père;
Prends pitié d'un vieillard, d'un roi jadis fameux:

Le fils des immortels doit pardonner comme eux.
En est-ce assez? J'ai pu, de mes lèvres tremblantes,
Du meurtrier d'un fils presser les mains sanglantes! »

Ainsi parle Priam; et le héros, troublé,
Repousse doucement le vieillard accablé.
Tous deux versaient des pleurs : de leur perte cruelle
Tous deux se retraçaient l'image mutuelle:
Priam, son cher Hector dans la tombe endormi;
Achille, son vieux père, et souvent son ami;
Et leurs cris douloureux, et leurs sanglots funèbres
S'élevaient confondus, au milieu des ténèbres.

Achille cependant, de pleurs rassasié,
Laisse au fond de son cœur pénétrer la pitié:
Il se lève; à ses pieds long-temps il considère
Le front, les cheveux blancs du misérable père;
Et lui tendant la main : « O prince infortuné!
A combien de revers le sort t'a condamné!
Quoi! seul parmi les Grecs, dans la nuit ténébreuse
Chercher le destructeur de ta race nombreuse!
Ah! ton cœur est d'airain. Renfermons nos douleurs,
Vieillard! sachons souffrir : l'homme est né pour les pleurs;
Le destin des dieux seuls d'heureux jours se compose.
Il est, au pied du trône où Jupiter repose,
Deux urnes où ce dieu va puisant de ses mains

L'irrévocable sort qu'il réserve aux humains:
De nos biens passagers l'une est dépositaire,
L'autre enferme en son sein tous les maux de la terre;
Lorsque de toutes deux les tributs sont égaux,
La vie est l'assemblage et des biens et des maux.
Frémisse le mortel dont les jours de misère
Sont puisés sans mélange au fond de l'urne amère!
Proscrit, chargé de maux, d'opprobre environné,
Des hommes et des dieux il vit abandonné.
Eh! qui fut plus heureux, plus puissant que Pélée!
De tous les dons du ciel sa vie était comblée:
D'une couche divine il mérita l'honneur...
Mais les dieux ont borné le cours de son bonheur;
Mais il n'a vu jamais une race chérie,
Sous les yeux paternels, dans son palais nourrie:
Misérable, il n'obtint pour fruit de ses amours
Qu'un fils à qui le ciel refusa de longs jours;
Encore de ce fils, si cher à sa tendresse,
La présence est ravie à sa triste vieillesse,
Et, tandis que mon père invoque mon appui,
La chaîne du destin m'attache loin de lui:
Un dieu fatal, causant mes douleurs et les tiennes,
Me retient, pour ta perte, aux rives phrygiennes.
Tu fus heureux toi-même, ô Priam!... Autrefois
Tu voyais les deux mers obéir à tes lois;
Tes fils brillaient en foule aux rives du Scamandre:
Ils sont morts! ta cité n'est bientôt plus que cendre.

Supporte les revers : tout mortel sous les cieux
Doit payer ce tribut imposé par les dieux.
Sèche tes pleurs, vieillard : tes pleurs et ta prière
Ne rendront point ton fils à la douce lumière.
Crains plutôt l'avenir et ses adversités...
Lève-toi, cependant, et siége à mes côtés.
— Sans que j'obtienne un fils couché sans sépulture,
Dois-je des suppliants quitter l'humble posture?
Daigne de quelques jours prolonger mes vieux ans,
Noble Achille! D'un père accepte les présents,
Et long-temps puisse encor ton ame consolée
En jouir dans Larisse auprès du vieux Pélée! »

Achille, lui lançant un terrible regard,
S'écrie : « Oses-tu bien, téméraire vieillard,
D'une importune voix réveiller ma colère,
Au sanglant souvenir de ma propre misère?
Je te rendrai ton fils, je l'avais résolu :
Rien ne saurait changer ce qu'Achille a voulu.
Les dieux ont commandé, j'obéis : car sans doute
Un dieu seul de ce camp pouvait t'ouvrir la route.
Cesse ta plainte, ou crains qu'Achille, s'oubliant,
Malgré l'ordre des dieux, n'outrage un suppliant! »

Priam, tremblant, s'incline, et garde le silence.
Achille aux pieds légers comme un lion s'élance :

Alcime, Automédon, compagnons favoris,
Hélas! qu'après Patrocle il a le plus chéris,
Dételant à sa voix les coursiers et les mules,
Font asseoir Idéus sous les hauts vestibules;
Ils enlèvent du char les dons de pourpre et d'or,
Les urnes, les trépieds, noble rançon d'Hector,
Et, pour envelopper sa dépouille mortelle,
Des tuniques sans nombre y laissent la plus belle.
Leur sage prévoyance ordonne qu'à l'écart
On parfume le corps, loin des yeux du vieillard,
De peur qu'à cet aspect sa douloureuse plainte
Ne vienne rallumer une fureur éteinte.
Quand ces soins sont rendus au corps pâle et glacé,
Au lit funèbre Hector par Achille est placé.
Achille alors : « Patrocle! ombre plaintive et chère!
Pardonne si ma main rend Hector à son père.
Ces dons sont précieux : j'en retiens peu vers moi;
Je partage le reste entre les dieux et toi. »
Il dit, et tout à coup rentre, d'un pas agile,
Dans la tente où Priam l'attendait immobile :
« Vieillard, dit-il, ton fils à tes vœux est rendu :
Sur l'un de tes deux chars par moi-même étendu,
Tu le verras demain quand naîtra la lumière.
Accepte, en attendant, la coupe hospitalière;
Cesse de demeurer en ton deuil absorbé,
Prends un léger repas. Alors que Niobé,
Expiant les transports d'un orgueil téméraire,

Vit les traits de Diane et d'Apollon son frère
Lui ravir douze enfants moissonnés à la fois,
De ses pénibles jours elle soutint le poids.
Imite-la : tes pleurs au sein de tes murailles
Couleront à loisir durant les funérailles. »
Il dit : d'une brebis le sang a ruisselé;
On l'apprête : son corps, par lambeaux étalé,
Déja fume étendu sur les flammes actives ;
Et bientôt le banquet rassemble les convives.
Dans la riche corbeille Alcime offre le pain ;
Achille aux assistants présente de sa main
La fumante brebis par ses soins divisée.
Mais, lorsque par degrés la faim s'est apaisée,
Frappé d'étonnement, le père infortuné
Promène sur Achille un regard étonné.
Il admire, pensif, sa stature divine,
Et son front où rayonne une auguste origine.
Du vieux roi d'Ilion le vénérable aspect
Au héros à son tour imprime un saint respect ;
Et, dans le trouble égal dont leur ame est saisie,
D'un lugubre plaisir leur œil se rassasie.

Le vieillard dit enfin : « Achille, fils des dieux !
Le bienfaisant sommeil n'a point touché mes yeux
Depuis que mon Hector a perdu la lumière ;
Permets qu'en ces instants ma pesante paupière
Aille enfin sur la couche essayer le repos. »

Ainsi parle Priam. Éacide, à ces mots,
Donne l'ordre ; et soudain ses zélés domestiques
Dressent des lits moelleux sous les vastes portiques.
Leur diligente main étend de toute part
La dépouille du tigre ou du fier léopard,
Déroule les tapis aux brillantes teintures,
Et le soyeux duvet des molles couvertures.

« C'est trop peu, dit Achille ; et pour toi ma pitié,
Priam, ne sera point généreuse à moitié.
Pour rendre au grand Hector les honneurs qu'il ordonne,
Parle, combien de jours faut-il que je te donne ?
Je veux durant ce temps suspendre les combats.
— Achille, un long trajet, tu ne l'ignores pas,
Sépare la cité des bois et des montagnes.
Nous pleurerons neuf jours auprès de nos compagnes ;
En l'honneur de mon fils, le dixième soleil
Doit du repas funèbre éclairer l'appareil ;
Nos mains, le jour suivant, le rendront à la terre ;
Ensuite (s'il le faut !) nous reprendrons la guerre.
— Vieillard, il sera fait selon ta volonté.
J'accorde à ta douleur le terme souhaité.
Tous ces jours, enchaînant les transports de l'armée,
Je veux que des combats la lice soit fermée. »
Appuyant ce discours d'un gage plus certain,
Dans la main de Priam Achille met sa main.
Priam va, triste encor, sur la couche étrangère

Attendre du sommeil la faveur passagère;
Achille goûte enfin les charmes du repos,
Et Briséis repose à côté du héros.

La nuit règne: les dieux, les guerriers, tout sommeille.
Seul le fils de Maïa prolonge encor sa veille.
Au retour de Priam il garde son appui:
« Tu dors, tu dors! dit-il en se penchant vers lui:
Quelle sécurité de tes esprits s'empare?
Et si du roi des rois la vigilance avare
Découvrait ta présence au sein de ses états!
Dix semblables rançons ne lui suffiraient pas. »
Ces mots ont du vieillard épouvanté l'oreille;
Il se lève: à sa voix Idéus se réveille.
Les deux chars préparés partent comme l'éclair;
Ils ont touché le Xanthe, enfant de Jupiter;
Et le dieu, que l'Olympe en ses parvis rappelle,
Prend son vol, aux clartés de l'aurore nouvelle.

Cassandre la première aperçut, d'une tour,
De Priam et d'Hector le funèbre retour.
A cet aspect, les cris que dans l'air elle envoie
Ont porté la terreur dans les quartiers de Troie:
« Troyennes et Troyens, qui vîntes si souvent
Recevoir votre Hector glorieux et vivant,
Dit-elle, accourez tous! Venez, foule empressée,

Accueillir, cette fois, sa dépouille glacée! »
A ces accents, guerriers, femmes, enfants, vieillards,
Remplissant de clameurs la ville et les remparts,
Se sont précipités vers le char lamentable.
A leur tête, d'Hector la mère respectable
Et son épouse en pleurs hâtent leurs pas tremblants,
S'attachent à grands cris sur les débris sanglants....
Il s'éteindrait ce jour qui ne vient que d'éclore,
Qu'aux portes de la ville on gémirait encore.
Mais Priam : « Sous ces murs laissez-moi pénétrer;
Là, vous pourrez le voir et librement pleurer. »
A la voix du monarque on obéit sur l'heure,
Et Priam est rentré dans sa triste demeure.
Sur un lit, par le tour avec art façonné,
Hector est étendu, d'un chœur environné :
Chœur plaintif! sur le luth sa main s'égare et tremble :
Il soupirait, chantait, et pleurait tout ensemble.
Près de là cependant les femmes gémissaient;
Aux funèbres accords leurs sanglots s'unissaient.
D'Hector entre ses bras serrant la noble tête,
Son Andromaque ouvrait la douloureuse fête,
Et disait : « Tendre époux! tu péris en ta fleur;
Et moi, dans ton palais tout plein de mon malheur,
Inconsolable veuve, à mon cœur il ne reste
Qu'un fils, timide enfant, né dans un jour funeste!
Ce gage triste et doux de nos amours constants,
Je ne me flatte point de l'embrasser long-temps :

En son adolescence avant que je le voie,
Sans doute il périra sous les débris de Troie.
Son père de nos murs était le ferme appui,
Il est tombé; nos murs tomberont avec lui.
Eh! quel bras désormais prendra notre défense,
De nos fils au berceau protégera l'enfance?
Avant peu nos vainqueurs, nous chargeant de liens,
Emmèneront au loin les veuves des Troyens.
Je serai de ce nombre, et toi, malgré ton âge,
Tu me suivras, mon fils, en un dur esclavage:
Ou qui sait si d'un Grec la main barbare, un jour,
Ne doit pas te lancer du sommet d'une tour,
En te demandant compte ou d'un fils ou d'un frère,
Égorgés au combat par ton terrible père!
Car ses coups t'ont laissé des ennemis nombreux.
Hector! objet sacré de nos pleurs douloureux!
Oh! dans quel désespoir tu plonges ta patrie,
Ton vénérable père, et ta mère chérie,
Et ton épouse, hélas! plus malheureuse encor!
Je perds tout avec toi. Si du moins mon Hector
M'avait tendu la main sur les bords de sa couche;
Si j'avais recueilli quelques mots de sa bouche,
Ces mots, ces derniers mots, et les nuits et les jours,
Reviendraient de mes pleurs entretenir le cours (1). »

---

(1) Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici quatre vers

Telles sont ses clameurs; et ses femmes gémissent,
Et les plaintes d'Hécube à leur tour retentissent:
« Hector, ô mon Hector, de mes fils le plus cher!
Tu fus durant ta vie aimé de Jupiter;
Jusqu'au sein de la mort sa faveur se déclare.
Mes autres fils, vendus par ton vainqueur avare,
Dans l'île de Vulcain, dans Imbre, ou dans Samos,
Se courbent sous un maître insensible à leurs maux:
Plus heureux, tu péris d'un trépas honorable.
En vain dans la poussière Achille inexorable
Te traîna demi-nu, pendant au char d'airain:
Ton corps est sans outrage et ton front est serein;
Il semble qu'Apollon, d'une flèche invisible,
Ait fermé sans douleur ta paupière paisible. »

Elle dit, et sa plainte excite les sanglots.
Hélène lui succède en proférant ces mots:
« Des frères de Pâris toi qui seul fus mon frère!
Jamais depuis le jour de trouble et de misère,
Où mon nouvel époux me guida vers ces bords,
(Que n'ai-je avant ce jour vu l'empire des morts!)

---

de M. de Rochefort, qui me paraissent dignes de Racine:

Je n'ai point recueilli sur ta bouche glacée
Quelque douce parole à moi seule adressée,
Quelques mots consolants, dont j'aurais, nuit et jour,
Entretenu ma peine et flatté mon amour.

Jamais, depuis vingt ans que je vis dans Pergame,
D'un seul mot dédaigneux as-tu blessé mon ame ?
Quand tes frères, tes sœurs, ou ta mère, en courroux,
(Car Priam fut pour moi le père le plus doux)
Me prodiguaient le blâme ou l'injure hautaine,
Par des mots indulgents qui tempérait leur haine?
Toi seul, Hector, toi seul. Ah! reçois tous mes pleurs.
Quel autre daignera consoler mes douleurs?
Dans Troie, où tu n'es plus, proscrite, abandonnée,
De la commune horreur je marche environnée. »

De plaintives clameurs répondent à sa voix.
Priam alors : « Portez la hache au sein des bois,
Peuple. Ne craignez rien de la troupe argienne;
Achille, dont la main s'est unie à la mienne,
Jusqu'au douzième jour suspendra les assauts:
Sa voix me l'a promis près de ses noirs vaisseaux. »

Le jour avait neuf fois écarté les ténèbres,
Qu'ils s'occupaient encor de ces apprêts funèbres.
Vers la dixième aurore, aux flammes du bûcher
Un vin religieux commence à s'épancher.
Les pleurs des assistants inondent leur visage.
Les frères, les amis, viennent, suivant l'usage,
Ramasser avec soin les os blanchis d'Hector,
Que leur pieuse main confie à l'urne d'or;
Et sous la pourpre, au sein de la terre creusée,

Du héros qui n'est plus la cendre est déposée.
Chargé de plus d'un roc, avec peine enlevé,
Son monument s'élève, à la hâte achevé;
Et, le pleurant toujours, les Troyens chez son père
Vont s'asseoir en silence au repas funéraire.
Au magnanime Hector, mortel semblable aux dieux,
De son pays en deuil tels furent les adieux.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

DIALOGUES

DE LUCIEN.

DIALOGUES

DE LUCIEN.

DIALOGUE PREMIER.

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

Obtenant un congé pour retourner au monde,
Puisque tu dois demain du Styx repasser l'onde,
O Pollux, va trouver mon disciple chéri,
Ménippe le frondeur. Son séjour favori
Est sur le Cranion, à Corinthe, au lycée.
Il écoute en riant la dispute insensée
De ces grammairiens acharnés sur des mots,
De ces rhéteurs pédants, admirés par les sots.
« Ménippe, diras-tu, Diogène t'engage
A venir aux enfers rire encor davantage :
Viens; tu verras les grands abaissés, méconnus,
Les satrapes traités comme des parvenus,
Les rois, qu'on ne distingue, en leur chute profonde,

Qu'aux regrets plus amers des vanités du monde :
Viens ; nous pourrons alors faire éclater au mieux
L'inextinguible rire usité chez les dieux. »
Tu voudras bien, Pollux, lui tenir ce langage.
Qu'il songe à se munir, pour le cours du voyage,
De pois chiches ; enfin, qu'il cherche son régal
Dans le souper d'Hécate ou dans un œuf lustral.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas : mais d'abord, Diogène,
Retrace-moi ses traits, que je connais à peine.

DIOGÈNE.

Un vieillard au front chauve, au manteau délabré,
Qui, des couleurs d'Iris par lambeaux diapré,
Offre un échantillon de toutes les étoffes.
Il rit des charlatans, voire des philosophes.

POLLUX.

D'achever le portrait épargne-toi le soin.

DIOGÈNE.

Ces philosophes-là d'un conseil ont besoin :
Veux-tu le leur donner de ma part ?

POLLUX.

C'est possible.

DIOGÈNE.

Dis-leur de tempérer leur humeur irascible,
Et qu'ils n'enseignent plus aux jeunes écrivains
Les fades quolibets, les syllogismes vains.

Trop long-temps on a vu leurs obscurs protocoles
D'un labeur puéril fatiguer nos écoles.

POLLUX.

De ma judiciaire ils penseront fort mal.

DIOGÈNE.

Eh ! qu'ils s'en aillent donc au séjour infernal !

POLLUX.

Je leur rapporterai tes paroles expresses.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, dis-leur : « Pour doubler vos richesses,
Usuriers sans pudeur, vous tourmentez votre or.
Que vous sert d'amasser un immense trésor ?
Une obole suffit pour passer l'onde noire.

POLLUX.

C'est assez ; tu verras que j'ai bonne mémoire.

DIOGÈNE.

Tu diras à Mégille, à ce Corinthien,
Que ses beaux cheveux blonds seront comptés pour rien.
Répète également au nerveux Damoxène
Que, malgré sa fraîcheur, et ses grands yeux d'ébène,
Et son maintien d'athlète, et ses bras vigoureux,
La mort doit le changer en squelette poudreux.

POLLUX.

L'avis est dur.

DIOGÈNE.

Du moins tu peux à la misère

Annoncer de son sort le changement prospère :
Comme dans Sparte, ici tout partage est égal;
Mais Sparte a bien déchu.

POLLUX.

Ne m'en dis point de mal :
Je défends ma patrie.

DIOGÈNE.

Elle a des lois fort sages.
Ne va pas toutefois oublier tes messages.

DIALOGUE II.

CARON, MERCURE, MÉNIPPE, CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, CRATON, UN PHILOSOPHE, DIFFÉRENTS MORTS.

CARON.

Sachez donc quel péril mon refus vous évite :
Pour vous contenir tous ma barque est trop petite;
Usée, elle fait eau presque de toutes parts.
Voulez-vous chavirer? courez-en les hasards;
Mais, certes, tant de monde, avec ce lourd bagage,
Ne peut à l'autre bord arriver sans naufrage.
Se sauver en nageant sera l'unique espoir;
Encore pour nager faudra-t-il le savoir!

LES MORTS.

Comment faire?

CARON.

Écoutez : il faut sur ma nacelle
Monter nus. Toi, Mercure, au pied de cette échelle
Veille attentivement, examine-les bien,

Et que de leur bagage ils ne conservent rien.

MERCURE.

Mais quel est celui-ci qui montre tant d'audace ?

MÉNIPPE.

Ménippe. Tiens, voilà mon bâton, ma besace;
C'est tout mon luxe : au monde aussi bien j'ai laissé
Mon cynique manteau, de mille trous percé.

MERCURE.

Monte, brave Ménippe, et te place à la poupe.
Assis près du pilote, inspecte cette troupe;
Maintiens-y l'ordre. Eh, mais! quel est ce beau garçon?

CHARMOLÉE.

Mégare est mon pays, Charmolée est mon nom.
On m'aimait, on vantait ma molle chevelure,
Le charme de mes yeux, l'éclat de ma figure.

MERCURE.

Laisse là tes cheveux, ta figure et tes yeux,
Et tes airs féminins... Fort bien, te voilà mieux.
Quel autre mort, vêtu de la pourpre suprême,
Cache son front altier sous l'or du diadême ?

LAMPICHUS.

C'est le roi des Gélons, c'est Lampichus.

MERCURE.

Allons,
Quitte cet appareil, monarque des Gélons.

LAMPICHUS.

Un roi ne va point nu, ce n'est pas la coutume.

MERCURE.

Un roi, non; mais d'un mort c'est assez le costume.
Ote ces ornements.

LAMPICHUS.

Tu le veux, j'y souscris.

MERCURE.

C'est peu; dépouille encor ton orgueil, tes mépris:
S'ils te suivaient, leur poids enfoncerait la barque.

LAMPICHUS.

Que je conserve au moins mon manteau de monarque,
Mon diadême...

MERCURE.

Non; renonce à tout cela.

LAMPICHUS.

J'y consens. Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Laisse là
Ton farouche délire et ta rage cruelle.

LAMPICHUS.

Pour le coup, je suis nu.

MERCURE.

Monte, Caron t'appelle.
Comment te nommes-tu, toi, l'homme au corps épais?

DAMASIAS.

Damasias l'athlète.

MERCURE.

Oui, je te reconnais.

DAMASIAS.

Mercure, reçois-moi; je suis nu.

MERCURE.

Tu plaisantes.
Défais-toi de ta graisse et de tes chairs pesantes,
Ou la barque est à fond. Crois-moi, dépose aussi
Tes couronnes d'athlète et ton diplôme.

DAMASIAS.

Ainsi,
Je ne pèse pas plus que le mort le plus mince.

MERCURE.

Monte. Toi, fier Craton, quitte tes airs de prince:
Laisse là tes trésors, le rang de tes aïeux,
Tes services payés de titres glorieux,
L'amour d'un peuple entier que ton trépas afflige,
Et ce vaste tombeau qu'à ta gloire on érige.
Tout cela pèse.

CRATON.

Hélas! faut-il y renoncer!...
Consentons, puisque rien ne peut m'en dispenser.

MERCURE.

Quoi, guerrier! tout couvert encor de ton armure,
Tu viens nous apporter un trophée!

LE GUERRIER.

Oui, Mercure.
J'obtins, victorieux, ce prix de mes hauts faits.

MERCURE.

Jette là ton trophée : ici règne la paix.
Mais quel est ce penseur à l'air grave et rigide ?
Dans ses sourcils froncés la vanité réside,
Et jusques à ses pieds sa robe va flottant.

MÉNIPPE.

Ah ! c'est un philosophe ainsi qu'il en est tant :
Disons mieux, c'est un fourbe ; et tiens, pour preuve unique,
Sans plus tarder fais-lui dépouiller sa tunique.
Tu verras.

MERCURE.

Avant tout dépouille l'air pédant.
O Jupiter ! combien d'amour-propre impudent,
De faux goût, d'ignorance et de forfanterie !
De sots raisonnements quelle longue série !
Quel amour de dispute et d'altercations !
Quoi ! vous vous permettez aussi les passions,
Philosophe !... Je vois l'envie et la colère,
La luxure hypocrite et cherchant le mystère,
Et mille autres défauts que tu voudrais cacher,
Mais dont à l'heure même il faut te détacher,
Car pour tout l'attirail dont ton ame est si vaine
Un navire à trois ponts ne suffirait qu'à peine.

LE PHILOSOPHE.

J'obéirai.

MÉNIPPE.

Crois-moi, Mercure, exige aussi

Qu'on coupe cette barbe au poil roux et durci.
Sa profonde épaisseur la rend d'un poids énorme.

MERCURE.

C'est fort bien dit. Allons, il faut que l'on réforme
Cette barbe.

LE PHILOSOPHE.

Quel est le barbier des enfers ?

MERCURE.

C'est... Ménippe, au besoin : il est des plus experts.
La hache de Caron...

MÉNIPPE.

Non, Mercure : une scie.

MERCURE.

La hache suffira.

MÉNIPPE, après avoir coupé la barbe du philosophe.

Ta mine est adoucie ;
Mais un reste d'orgueil vient encor se nicher
Dans ces sourcils épais, que je vais arracher.

MERCURE.

Est-ce fait ?... Maintenant entre dans la nacelle.
Mais quoi ! ta lâcheté tout à coup se décèle :
Tu pleures, philosophe, à l'aspect du trépas !

MÉNIPPE.

Qu'est-ce qu'il tient encor sous le pli de son bras ?

MERCURE.

Vois.

MÉNIPPE.

La flagornerie. Il en fit grand usage.

LE PHILOSOPHE.

Renonce aussi, Ménippe, à ton libre langage,
A ton esprit fantasque, à tes propos mordants;
Cynique, cesse enfin de nous montrer les dents.

MERCURE.

Non, Ménippe; ta verve, à loisir exercée,
Saura nous réjouir pendant la traversée.

(Un orateur se présente.)

Orateur, abandonne et ces tours trop hardis,
Et cette période aux membres arrondis,
Et la similitude et la froide antithèse;
Que ton style aux grands mots un peu moins se complaise;
Parle pour qu'on t'entende, et d'un ton moins pompeux
Au barbarisme enfin renonce, si tu peux.

L'ORATEUR.

J'abjure tout cela.

MERCURE.

J'en ai bien de la joie.
Entre, et partons. Qu'aux vents la voile se déploie,
Levez l'ancre, et voguons vers le bord opposé.
Tout pleure : toi, surtout, philosophe rasé!

LE PHILOSOPHE.

Oui, je pleure la mort de mon ame immortelle.

MÉNIPPE.

Son ame ne vaut pas que l'on s'occupe d'elle.

Il pleure les festins, et l'instant où, la nuit,
De l'impure débauche il gagnait le réduit.
Il n'ira plus aux sots vendre son ignorance;
Il ne mentira plus avec pleine assurance :
C'est là son désespoir.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, toi,
Jamais contre la mort n'as-tu murmuré?

MÉNIPPE.

Moi,
Qui vins au-devant d'elle en joyeux volontaire!

MERCURE.

Mais quel bruit jusqu'à nous arrive de la terre?
Pleure-t-on Lampichus? Non pas : on le maudit.
Sa ville dans la joie à sa mort applaudit,
Et sa veuve insultée a vu ses fils naguères
Lapidés par les fils dont il tua les pères.
De Craton cependant l'éloge prononcé
Attendrit tout un peuple, à l'entendre empressé.
On couronne de fleurs sa mère triomphante;
En foule on reconduit l'orateur Diophante.
Moins illustre, et pourtant chéri dans sa cité,
Damasias l'athlète est aussi regretté.
Cher Ménippe, et pour toi tout est muet!

MÉNIPPE.

Mercure,
Tu te trompes : attends que la nuit plus obscure

Ait de chiens dévorants entouré mes lambeaux ;
Attends que pour moi seul la troupe des corbeaux,
Arrivée en tumulte et des monts et des plaines,
Ouvre un vivant cercueil à mes dépouilles vaines.

MERCURE.

C'est parler comme il faut. Mais nous touchons les bords ;
Je vous quitte. Je vais rassembler d'autres morts.
Au tribunal suprême il est temps de vous rendre.

MÉNIPPE.

Fort bien, Mercure, adieu. Minos doit nous attendre,
Allons, et qu'il nous juge !... Eh quoi ! vous balancez ?
De supplices cruels seriez-vous menacés ?
Là-dessus, par bonheur je suis sans défiance,
Et mon Minos à moi n'est que ma conscience.

DIALOGUE III.

TERPSION, PLUTON.

TERPSION.

A trente ans faut-il donc que je meure, tandis
Que Thucrite est vivant après quatre-vingt-dix ?

PLUTON.

Pourquoi pas ? Il ne veut le trépas de personne :
Tu souhaitais le sien ; même l'on te soupçonne...

TERPSION.

Ce vieux Thucrite, assis trop long-temps au banquet,
Devait laisser la place à quiconque en manquait.

PLUTON.

Ce sont là de tes lois, Terpsion ! A t'entendre,
Tout mortel qui vieillit au lieu de rien prétendre,
Doit quitter la partie, et pour derniers adieux,
Laisser son héritage au plus insidieux.
La Parque inexorable autrement en ordonne.

TERPSION.

Sa méthode, après tout, ne me paraît pas bonne.
Je voudrais qu'on mourût dans l'ordre régulier,

Et qu'enfin le plus vieux fût atteint le premier.
Au jour qui luit pour nous quels nœuds encor retiennent
Ce sépulcre mouvant que quatre bras soutiennent,
Ce vieillard de qui l'œil ne voit plus son trésor,
Dont l'oreille est fermée au bruit même de l'or,
Et dont l'unique dent, qui se ronge ébranlée,
Répand l'infecte odeur, de sa bouche exhalée?
Mais voir avant le temps la jeunesse mourir,
C'est voir le cep en fleur sur l'ormeau se flétrir;
C'est d'un fleuve rapide, enchaîné dans sa course,
Voir les flots étonnés remonter vers leur source.
Encor si l'on pouvait prévoir ces contre-temps,
On saurait épargner de précieux instants;
Mais, comme dit fort bien le proverbe vulgaire,
Les chars traînent les bœufs, tout marche en sens contraire.

PLUTON.

Non : tout va bien. Pourquoi, spéculant sur la mort,
Enchaîné bassement au pied d'un coffre-fort,
De tout riche vieillard se créer légataire?
S'il advient que parfois le vieillard vous enterre,
On se moque de vous, on le venge ; et je vois
Le rire et les brocards escorter vos convois.
Mais j'oubliais, parmi vos inventions neuves,
Les hommages rendus aux vieux attraits des veuves,
Des veuves sans enfants! Quant aux autres, salut.
Plus d'une, toutefois, fit tant qu'elle vous plut :
Ses enfants rebutés flattaient votre espérance

Du prix de tant d'amour et de persévérance!
Le testament se fait : que vous laisse-t-on? Rien;
La nature a ses droits, les enfants ont leur bien.

TERPSION.

Je me suis en cadeaux ruiné pour Thucrite.
Il faisait le mourant, et vivait, l'hypocrite!
Mais fallait-il laisser mes rivaux complaisants
Par l'éclat de leurs dons surpasser mes présents?
Je ne me consolais qu'en songeant aux rentrées.
De mes possessions déja bien assurées
Je disposais d'avance : à de nouveaux fermiers
J'accordais mon domaine, en doublant les loyers.
J'en perdis le repos. Le trouble, l'insomnie,
Ont sans doute avancé le terme de ma vie:
Je suis mort, et je sais, pour comble de tourment,
Que Thucrite riait à mon enterrement.

PLUTON.

Bien, Thucrite! long-temps puisses-tu vivre encore
Pour conduire au tombeau ces flatteurs que j'abhorre!

TERPSION.

Quel bonheur si la mort commençait par choisir
Chariadès!

PLUTON.

Je puis t'en donner le plaisir:
Mélanthe doit le suivre et toute l'assemblée.

TERPSION.

Thucrite! vis long-temps. Mon ame est consolée.

DIALOGUE IV.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON, à Ménippe.

Ne pense pas, coquin, me frustrer de mes droits.

MÉNIPPE.

Si je n'étais pas mort, il me tuerait, je crois.

CARON.

Paie.

MÉNIPPE.

Eh mais, je n'ai rien!

CARON.

Quoi! pas même une obole?

MÉNIPPE.

Non, d'honneur; et je puis t'en donner ma parole.

CARON.

N'importe? tu paîras, ou tu diras pourquoi.
Par Pluton, tu paîras, ou je t'égorge.

MÉNIPPE.

Et moi,

Je fends par la moitié ton crâne sans cervelle.

CARON.

Passer *gratis!* parbleu! l'aventure est nouvelle.

MÉNIPPE.

Mercure est mon patron; il saura te payer.

MERCURE.

Je ferais à ce compte un excellent métier!
Conduire tous ces morts, et payer leur passage!

CARON.

Je ne te quitte pas.

MÉNIPPE.

C'est un parti fort sage.
Mets ta nacelle à bord et me garde à loisir,
Caron, je ne veux pas t'enlever ce plaisir.

CARON.

Tu savais que toute ombre apporte au noir empire
Son obole?

MÉNIPPE.

Cela t'est bien facile à dire:
Mais il fallait l'avoir. Doit-on par pauvreté
Obtenir les honneurs de l'immortalité?

CARON.

Quoi! tu serais le seul, parmi la race humaine,
Qui passerait pour rien!

MÉNIPPE.

N'ai-je pas pris la peine

De pomper, de ramer?

CARON.

Ramer, pomper est bon;
S'acquitter est meilleur. Paie.

MÉNIPPE.

Eh bien! vieux barbon,
Remets-moi sur la terre : aussi bien ta présence
Du ténébreux séjour me dégoûte d'avance.

CARON.

Si je m'en avisais, Minos ferait beau bruit.
(Touchant la besace de Ménippe.)
Qu'as-tu là?

MÉNIPPE.

Des lapins, un gâteau noir, mal cuit,
Reste d'un grand festin célébré pour Hécate.
Dans mes provisions si quelque mets te flatte,
Accepte.

CARON, à Mercure.

Sur quel bord as-tu pris ce fou-là?
Pendant tout le trajet, l'insolent persifla,
Nargua ses compagnons et rit de leurs alarmes,
Chantant à plein gosier quand tout versait des larmes.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, qui tu vois en ces lieux?
Le plus libre mortel qui vécut sous les cieux,
Ménippe, un philosophe.

CARON.

Il n'a pas fait fortune.
Qu'il vienne une autre fois !

MÉNIPPE.

Mon cher, c'est assez d'une.

DIALOGUE V.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

« Le faon timide a pris le lion rugissant. »

DAMNIPPE.

Pourquoi ce vieux proverbe et cet air menaçant ?

CNÉMON.

En cherchant à tromper, je suis trompé moi-même.
Je frustre de mes biens les héritiers que j'aime,
Et je les vois passer en des mains que je hais.

DAMNIPPE.

Poursuis.

CNÉMON.

D'Hermolaüs, au gré de mes souhaits,
Je voyais décliner la vieillesse avancée.
Un projet lumineux me vint à la pensée :
De tous mes biens par legs je l'investis un jour,
Afin de mériter un généreux retour.

DAMNIPPE.

Que fit-il ?

CNÉMON.

Je ne sais ce qu'il aurait pu faire :
Mais je suis mort ; il vit, unique légataire.
Passant un certain soir sous un vieux toit brisé,
De son faîte croulant je péris écrasé.
Comme le loup des mers Hermolaüs dévore
L'appât et l'hameçon....

DAMNIPPE.

Et le pêcheur encore.
Dans tes propres filets il t'a pris.

CNÉMON.

C'est le mot.
Je suis dupe ; et, ma foi, qui dit dupe dit sot.

DIALOGUE VI.

MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, SOCRATE, EMPÉDOCLE.

MÉNIPPE.

Je t'en conjure, au nom des sombres déités,
Fais-moi voir des enfers les curiosités,
Éaque!

ÉAQUE.

Il en est tant! Voici d'abord Cerbère:
Tu le connais; il est tant soit peu ton confrère.
Voilà le vieux nocher qui t'a mis sur ces bords:
Déja les flots brûlants du fleuve, effroi des morts,
Ont frappé tes regards.

MÉNIPPE.

Oui. J'ai vu le Monarque,
Et la triple Furie avec la triple Parque:
Mais je voudrais bien voir les héros d'autrefois.

ÉAQUE.

Rien n'est plus aisé. Tiens, voici le roi des rois,
Achille, Idoménée, Ulysse, Diomède,

Ajax, et ces guerriers que la Grèce possède,
Ou du moins possédait.

MÉNIPPE.

Toi qui, par tes accords,
En fis des immortels, tes immortels sont morts,
Grand Homère! Rouvrant tes paupières débiles,
Vois le *crâne amolli* (1) de ces corps immobiles;
Vil objet de risée... Éaque, et ces deux-ci?

ÉAQUE.

C'est Cyrus et Midas. Non loin tu vois aussi
Crésus, Sardanapale, et plus haut, vers la droite,
Ce Xerxès...

MÉNIPPE.

L'insensé! sa fraude maladroite
Aux flots de l'Hellespont voulait donner des fers,
Et voguer sous les monts ainsi que sur les mers.
Vois ce Sardanapale et ce Crésus! De grace,
Souffre qu'un bon soufflet appliqué sur leur face...

ÉAQUE.

N'en fais rien. Tu mettrais leur vieux crâne en débris.

MÉNIPPE.

Eh bien! qu'un autre affront signale mon mépris.

ÉAQUE.

Suis-moi plutôt. Je dois te faire voir encore

---

(1) Expression dont se sert Ulysse dans l'*Odyssée*.

Les philosophes. Tiens, j'aperçois Pythagore.

MÉNIPPE, à Pythagore.

Bonjour, Phébus, Euphorbe, ou tout autre...

PYTHAGORE.

Bonjour,

Ménippe.

MÉNIPPE.

Aurais-tu donc au terrestre séjour
Laissé ta cuisse d'or?

PYTHAGORE.

Oui... Dans cette besace
N'est-il rien à manger?

MÉNIPPE.

Rien qui te satisfasse:
Des fèves; mais je sais que tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

J'ai changé de système, et j'apprends ici-bas
Que la fève, à nos corps tout-à-fait étrangère,
Ne nourrit point un fils de la tête d'un père.
Donne.

ÉAQUE.

Tout philosophe est gourmand. Mais voici
Les sept sages.

MÉNIPPE.

Eux seuls sont exempts de souci:
Leur visage serein témoigne une ame heureuse.
J'excepterai pourtant cette mine poudreuse,

Telle qu'un pain brûlé de la cendre sorti.

ÉAQUE.

De l'Etna dans l'enfer il tomba tout rôti :
C'est Empédocle.

MÉNIPPE.

Il fit une belle bravade,
Et bien digne en effet de son cerveau malade.
Ça, réponds, philosophe aux pantoufles d'airain!
Quel démon te poussait? l'orgueil?

EMPÉDOCLE.

Non; le chagrin.

MÉNIPPE.

L'orgueil, te dis-je. A quoi t'a servi ton délire?
On rit de toi là-haut, et tu crois qu'on t'admire!
Éaque, je voudrais voir Socrate.

ÉAQUE.

A l'écart,
Ce chauve...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

ÉAQUE.

Eh bien, ce nez camard...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous aussi.

SOCRATE.

Ménippe, ou je me flatte,
Ou tu sembles chercher l'ombre du vieux Socrate.

MÉNIPPE.

Il est vrai.

SOCRATE.

Grand merci, Ménippe! Mais, dis-moi,
Que fait-on maintenant dans Athènes?

MÉNIPPE.

Ma foi,
On y fait des manteaux de certaines étoffes;
De ces manteaux ensuite on fait des philosophes.

SOCRATE.

Oui, j'en ai vu bon nombre.

MÉNIPPE.

Aristippe, Platon,
Sont ici descendus : les reconnaissait-on?
L'un était courtisan, et l'autre sybarite.

SOCRATE.

Et de moi que dit-on?

MÉNIPPE.

L'on vante ton mérite.
Tu parus tout savoir, quand tu ne savais rien.

SOCRATE.

Ils ne m'en croyaient pas; je le leur disais bien.

MÉNIPPE.

Qui vois-je autour de toi?

SOCRATE.

Mes fidèles adeptes,
Charmide, Alcibiade...

MÉNIPPE.

Avec eux, tes préceptes
Ne sont pas rigoureux.

SOCRATE.

Ils n'en sont que plus doux.
Mais prends place, Ménippe, et converse avec nous.

MÉNIPPE.

Il faut que je te quitte, et que je me régale
Des soupirs de Crésus et de Sardanapale.

ÉAQUE.

Je retourne à mon poste. Une autre fois...

MÉNIPPE.

Mon cher,
Comme toi maintenant je connais mon enfer.

DIALOGUE VII.

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE.

Ça, dis-moi ; d'où te vient tant d'orgueil, je te prie,
Fantôme décharné qui fus roi de Carie?
Veux-tu voir tous les morts prosternés devant toi ?

MAUSOLE.

Milet et l'Ionie ont fléchi sous ma loi.
Mes armes ont soumis l'insulaire sauvage,
Et porté la terreur au lydien rivage.
Monarque de Carie, heureux et redouté,
On vantait mon courage, et même ma beauté.
J'ai vécu; mais du moins ma tombe sans pareille,
Aux murs d'Halicarnasse imposante merveille,
Dérobe ma dépouille à l'insecte rongeur;
Elle appelle de loin les yeux du voyageur :
Saisi d'étonnement, il approche, il admire
Ces coursiers animés, ce marbre qui respire,
Et consent avec peine à détacher ses yeux
De ce tombeau, rival des temples de nos dieux.

Tu conçois maintenant, mon très-cher Diogène,
Qu'on ait un peu d'orgueil.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas trop la peine:
Un vain sceptre, un visage autrefois assez beau,
Des marbres, l'un sur l'autre arrangés en tombeau,
Que trouves-tu donc là qu'un appareil frivole?

MAUSOLE.

N'est-ce rien? réponds-moi.

DIOGÈNE.

C'est moins que rien, Mausole.
Ta couronne est en poudre et ton sceptre en débris:
Et si de la beauté l'on adjugeait le prix,
J'y pourrais concourir sans te faire une injure:
Car enfin je suis chauve et toi sans chevelure:
Je suis sec, tu n'es pas trop chargé d'embonpoint;
Tes yeux te sont ravis; et moi, je n'y vois point;
Et notre nez hideux, prenant un centre énorme,
D'aquilin qu'il était en camard se transforme.
On n'aurait entre nous que l'embarras du choix.
Quant à ton monument, sans peine je conçois
Que sa noble structure et sa pompe et sa grace
Soient devenus l'orgueil des murs d'Halicarnasse:
Mais à quoi t'ont servi ces marbres superflus,
Si ce n'est à broyer tes vieux os vermoulus?

MAUSOLE.

Cette magnificence à tes yeux paraît vaine!

Ainsi, l'on confondrait Mausole et Diogène!

DIOGÈNE.

On se méprendrait fort. Ombre pleine d'orgueil,
Tu pleures ton néant, et je ris de ton deuil.
L'édifice élevé par ta veuve Artémise
Te charme; et je ne sais où ma dépouille est mise.
Peu m'importe! je laisse un autre monument,
Qui, préférable au tien, doit durer constamment;
Ma vertu. Désormais, bravant le cours des âges,
Je revivrai par elle au souvenir des sages.

DIALOGUE VII.

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

PLUTON, chasse Ménippe, ou nous chasse d'ici.

PLUTON.

Quel mal vous peut-il faire? Il est mort; vous aussi.

CRÉSUS.

Quand je pleure parfois ma riche capitale;
Quand Midas appauvri plaint sa perte fatale;
Lorsque Sardanapale, en proie aux vains désirs,
Sur sa couche de fer appelle les plaisirs,
Ménippe chante alors, et son aigre ironie
Nargue notre chagrin, rit, et nous calomnie.

PLUTON.

Ménippe, on t'interpelle.

MÉNIPPE.

Eh! grand dieu, je le sais!
Ils me haïssent presque autant que je les hais.

Entre nous désormais les chaînes sont rompues.
Je dévoue au mépris ces ames corrompues,
De là-haut, ici-bas, rêvant encor les biens.
Ce sont là leurs plaisirs : or, chacun a les siens ;
Moi, je fronde.

PLUTON.

Leur sort a besoin d'indulgence.
Ils ont beaucoup perdu.

MÉNIPPE.

Quoi! d'une telle engeance
Pluton le protecteur? lui, l'effroi des pervers!

PLUTON.

Je voudrais, s'il se peut, du repos aux enfers:
Car, entre eux lorsqu'il règne un peu plus d'harmonie,
Les morts sont quelquefois fort bonne compagnie.

MÉNIPPE.

Lydiens trépassés, et vous, morts Doriens!
Phrygiens indolents, pompeux Assyriens!
Pour vous plus de répit : il faut que ma satire
Impose à votre oreille un éternel martyre.

CRÉSUS.

Ah! s'il n'insulte point, que fait-il?

MÉNIPPE.

Insulter,
C'est prétendre aux honneurs où l'on ne peut monter;
C'est, comme vous, braver dans un délire extrême
L'homme, la liberté, la mort, et le ciel même.

MIDAS.

Que d'or je possédais!

SARDANAPALE.

Que de plaisirs je perds!

MÉNIPPE.

Bien, fort bien! répétez vos douloureux concerts.
« Toi-même connais-toi; » c'est là tout l'art de vivre,
Et c'est de ce refrain que je veux vous poursuivre.

DIALOGUE IX.

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

A mon instant fatal tu fus, je crois, présent.
Un jour, chez Dinias certain mets trop pesant
M'envoya sur ces bords : mais toi, Callidémide,
Qui termina tes jours?

CALLIDÉMIDE.

Une coupe perfide.
Tu connais Ptéodore?

ZÉNOPHANTE.

Oui, ce riche barbon
Que tu chérissais tant.... pour son or.

CALLIDÉMIDE.

Pourquoi non?
Sans enfans, il daigna par quelque préférence
Payer mes tendres soins, du moins en espérance.

Quand je vis cependant qu'il traînait en longueur,
Je pris, faut-il le dire ? un parti de rigueur :
Dans sa coupe profonde incessamment tarie
L'échanson dut verser un poison d'Assyrie,
Excellent s'il en fut; je l'ai trop éprouvé.
A cet honnête emploi l'échanson réservé
Comptait sur ma parole ; en effet elle est sûre,
Et je l'affranchissais après notre aventure.

ZÉNOPHANTE.

Eh bien ! le dénoûment?

CALLIDÉMIDE.

Nous revenions du bain,
Quand l'esclave, tenant deux coupes à la main,
L'une avec le poison et l'autre sans mélange,
Commit en les offrant une méprise étrange.
Ptéodore accepta, sans se douter de rien.
Je bus, et tombai mort ; il but, et dîna bien.
Peut-être en ce moment l'ame enfin rassurée,
Il savoure un vin frais dans sa coupe épurée,
Et rit à mes dépens... Quoi ! tu ris à ton tour,
Zénophante !

ZÉNOPHANTE.

Pardon. O dieux! le plaisant tour!
De tout cela, dis-moi, que pensa Ptéodore?

CALLIDÉMIDE.

Je sais qu'après huit jours il frissonnait encore.

Du serviteur fidèle il distingua les soins ;
Mais il le renvoya : l'on en renvoie à moins.

ZÉNOPHANTE.

Trop pressé, tu perds tout, ayant tout à prétendre.
Tout vient à point, dit-on, mais à qui sait attendre.

DIALOGUE X.

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

Je t'entendais hier discuter sur la mort;
C'était avec Ulysse : « Ah ! disais-tu, quel sort
De régir ici-bas le peuple errant des ombres !
Plutôt que de régner sur ces demeures sombres,
J'aimerais mieux, je crois, au toit des laboureurs,
Manger un pain durci, payé de mes sueurs. »
Ces discours seraient bons dans la molle Phrygie :
Mais Achille, bouillant d'ardeur et d'énergie,
Achille, qu'on a vu, tranquille en ses états,
Échanger de longs jours contre un noble trépas,
Doit-il tenir ainsi des propos sans courage?
A Phénix, à Chiron, c'est faire trop d'outrage.

ACHILLE.

Combien je m'abusais, fils du sage Nestor !

La gloire me parut le plus riche trésor.
J'en suis désanchanté. J'ai vu sur cette rive
S'évanouir pour moi sa beauté fugitive.
On la prône là-haut; elle est belle en beaux vers;
Mais, hélas! ce n'est plus qu'un fantôme aux enfers.
Tous les rangs, confondus en d'épaisses ténèbres,
Y sont égalisés sous les niveaux funèbres.
Les Grecs de temps en temps me manquent de respect;
Le tranquille Troyen ne craint plus mon aspect.
Beauté, force, valeur, ne sont plus que chimère;
Un mort n'est rien de plus que le mort son confrère:
C'est là tout mon chagrin.

ANTILOQUE.

Tel est le sort commun.
Tu vois d'ailleurs ici que nous sommes plus d'un.
Naguère Ulysse y vint par céleste entremise:
Nous l'aurons avant peu; j'en crois sa barbe grise.
Un malheur qu'on partage à souffrir est plus doux.
Vois Méléagre, Hercule: ils ne sont point jaloux
De revoir du soleil l'éclatante lumière,
Ni surtout de manger le pain de la chaumière.

ACHILLE.

Bien: mais les souvenirs de mes beaux jours passés
De mon esprit encor ne sont point effacés.
Tenez; chacun de vous me ressemble, je gage,
Et s'il le dissimule, il souffre davantage.

ANTILOQUE.

Point du tout. Sagement nous avons résolu
D'étouffer dans nos cœurs tout regret superflu ;
Nous acceptons les maux que le sort nous impose.
On ne rit pas de nous ; c'est toujours quelque chose.

DIALOGUE XI.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Cerbère, cher parent (puisqu'ici l'on veut bien
A mon nom trop commun joindre celui de *chien*),
Apprends-moi, par le Styx ma bouche t'en conjure,
De Socrate arrivant quelle fut la figure.
Chien tout ensemble et dieu, tu dois non-seulement
Aboyer avec art, mais parler doctement.

CERBÈRE.

Socrate? Il fit d'abord fort bonne contenance,
Car on le regardait : son maintien, son aisance,
Tout annonçait un sage au-dessus de la mort.
Mais lorsque, s'approchant du lamentable bord,
Il sentit de brouillards sa vue appesantie,
Quand ma gueule hâta sa marche ralentie,
Et de son pied traînant ranima la langueur,
Dès-lors plus de maintien, plus de mâle vigueur :
Il criait, il pleurait à nous déchirer l'ame :

Je crois même, je crois qu'il regrettait sa femme.

MÉNIPPE.

Ce n'était qu'un faux sage : il eut peur de mourir.

CERBÈRE.

Enfin, ne sachant plus à quels dieux recourir,
D'un courage d'emprunt il couvrit sa faiblesse,
Et soutint de son mieux son renom de sagesse.
Oh ! combien j'en ai vu, courageux dès l'abord,
N'arriver qu'en tremblant sur le lugubre bord !

MÉNIPPE.

Et moi, tremblais-je?

CERBÈRE.

Non, je dois le reconnaître,
Fier cynique ! On le voit, Diogène est ton maître.
Vous vîntes ici-bas, satisfaits du destin,
Comme deux voyageurs qu'on invite au festin.
Vrais sages, vous laissez la folie à la terre,
Les larmes à l'enfance et la crainte au vulgaire.

DIALOGUE XII.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Depuis assez long-temps nos comptes sont remis :
Arrêtons-les, Caron. Bons comptes, bons amis.

CARON.

(Mercure lui présente son mémoire.)

Très-volontiers. Dis-moi toi-même les articles :
J'ai tantôt dans ma barque oublié mes bésicles.

MERCURE.

Cinq drachmes pour une ancre.

CARON.

Oh ! oh ! c'est un peu cher.

MERCURE.

Ne me marchande pas, vieux batelier d'enfer :
Elle me coûte autant, autant, sur ma parole.
Pour l'anneau de la rame ajoutons double obole.

CARON.

Passe.

MERCURE.

De cet acier, pour Minerve aiguisé,
Qui recrépit ta voile et ton cordage usé,
D'une aiguille en un mot, cinq oboles.

CARON.

Ensuite.

MERCURE.

Pour les torrents de poix dont ta barque est enduite,
Et pour le chanvre, en câble arrondi sous ta main,
Deux drachmes seulement.

CARON.

C'est un peu plus humain.

MERCURE.

Ma recette, dis-moi, sera-t-elle prochaine?

CARON.

Hélas! on meurt si peu que ce n'est pas la peine.
Tout allait bien; mais vois si mes revers sont grands!
On a pris en horreur ces pauvres conquérants.
Eux seuls m'enrichissaient: faut-il qu'on les honnisse,
Et n'est-il sous les cieux que moi qui les bénisse?
Ami, les temps sont durs: mais par quelque bon vent
Si quelque bonne peste arrivait du Levant,
Je pourrais bien, ainsi que chez l'humaine race,
Duper mon directeur, frauder le droit de passe.
Dès-lors, remis en fonds par mon funèbre octroi,
Je ne tarderais pas d'être quitte envers toi.

MERCURE.

J'attendrai. Je ne puis, en bonne conscience,
Sur les malheurs du monde assurer ma créance.

CARON.

La paix vient : je n'ai pas obole à recueillir.
Vous verrez les humains s'amuser à vieillir !

MERCURE.

Ah ! qu'ils ne perdent point cette heureuse habitude,
Dussé-je te donner un peu de latitude !
Caron, de ces bas-lieux receveur-général,
Pour me payer plus tard n'en paîra pas plus mal.
Te souvient-il d'un âge où les ombres nombreuses
Peuplaient avant le temps ces rives ténébreuses,
Et, l'obole à la main, surchargeaient ton bateau,
Lequel, malgré ma poix, par moment faisait eau ?
Ces morts, remplis de jours, le front armé d'audace,
Tous portaient noblement leurs blessures en face.
Mortels ! quelle fureur trouble votre raison !
On voit le fils au père apporter le poison,
L'épouse à son époux ; la débauche livide,
Dont l'estomac usé trahit la bouche avide,
Et dont les pieds gonflés ne le soutiennent plus,
Méditer des banquets et des jeux dissolus.
Jugez par eux, jugez comme tout dégénère !
Il n'en serait pas un que reconnût son père.
Sais-tu qui les amène ?

CARON.

Eh mais! l'argent.

MERCURE.

Fort bien.

CARON.

L'argent est bon.

MERCURE.

Aussi je compte sur le mien.

DIALOGUE XIII.

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Tu connaissais Mérique? il était riche, heureux;
Il couvrait les deux mers de ses vaisseaux nombreux,
Sa fortune à Corinthe était partout citée :
Non moins riche que lui, son cousin Aristée
Disait avec Homère : « Ou je meurs ou tu meurs (1). »
(Le cousin Aristée avait lu ses auteurs.)
Frères, non de dangers, mais frères de fortune,
Tous les deux convoitaient leur richesse commune.

DIOGÈNE.

Eh bien?

CRATÈS.

De leur projet ils se parlaient souvent.
« Ou je meurs ou tu meurs : tout au dernier vivant. »
Développant ainsi la devise homérique,

(1) Vers de l'*Iliade*.

Aristée assura le destin de Mérique;
Mérique d'Aristée assura le destin.
Chacun d'eux consulta l'avenir incertain,
Quelque mauvais sorcier, soi-disant de Chaldée,
Quelque vieille Pythie à la face ridée.
L'un d'eux obtenait-il un succès éclatant,
L'autre, le jour d'après, en obtenait autant :
L'oracle interrogé leur annonçait sans cesse
Partage de bonheur, de gloire, de richesse.

DIOGÈNE.

Qu'advint-il?

CRATÈS.

Deux parents possèdent leurs trésors;
Mérique et compagnie en même temps sont morts.
Ils voguaient vers Cyrrha sur la mer agitée :
Le vent du Nord s'élève; il emporte Aristée.
Mérique survivait : hélas! le même vent
Noie avec son espoir notre dernier vivant.

DIOGÈNE.

C'est justice. Pour nous la chance est plus certaine.
M'a-t-on vu souhaiter le trépas d'Antisthène
Pour avoir après lui son bâton d'olivier?
Et toi, Cratès, vins-tu jamais à m'envier
Mes haillons, mon tonneau, mes lupins, ma besace?

CRATÈS.

Qui n'a besoin de rien de rien ne s'embarrasse.
Nous sommes tous les deux possesseurs des vrais biens;

Tu les as d'Antisthène, et de toi je les tiens;
Fortune inépuisable, et que j'estime encore
Plus que le riche empire où s'éveille l'aurore.

DIOGÈNE.

Et ces biens, quels sont-ils?

CRATÈS.

Tu le sais mieux que moi.
Ce sont la liberté, l'honneur, la bonne foi,
La sagesse.

DIOGÈNE.

Fort bien. J'ai reçu d'Antisthène
Ce trésor, que pour toi j'augmentai, non sans peine.

CRATÈS.

Nul avide héritier, jaloux d'un tel trésor,
Ne nous a courtisés : sagesse n'est pas or.

DIOGÈNE.

Elle est mille fois plus. Mais non : ces ames vides,
Pareilles au tonneau des pâles Danaïdes,
Ne peuvent retenir les semences du bien.
Pour l'or, c'est différent : elles le gardaient bien.

CRATÈS.

Nous seuls riches, parmi l'indigence commune,
Nous avons conservé notre intègre fortune;
Et chacun de ces fous ici n'apportera
Rien qu'une obole; encor Caron la retiendra.

DIALOGUE XIV.

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

Mercure, eh bien? mon œil cherche de tous côtés
Ces flots d'adolescents, ces essaims de beautés.
D'un nouveau débarqué dans l'infernale enceinte
Sois le patron.

MERCURE.

Narcisse est là près d'Hyacinthe,
Tous deux tristes encor, encor pâles tous deux.
Tu vois le doux Nirée, Achille, et, non loin d'eux,
La mère des gémeaux, et cette illustre Hélène,
Et ces autres beautés....

MÉNIPPE.

Ne te mets point en peine.
J'eus toujours peu de goût pour les dénombrements,
Surtout lorsqu'il s'agit de crânes, d'ossements;
De cendres qui jadis, de chaleur animées,
Aux plaines de Phrygie entraînaient des armées;

De squelettes rompus qui, charmant tous les yeux,
Enflammaient autrefois les mortels et les dieux.
Mercure, grand merci.

MERCURE.

Ces os, cette ruine,
Sont pourtant célébrés sur la lyre divine.

MÉNIPPE.

Revoyons cette Hélène. On n'y connaît plus rien.

MERCURE.

C'est tout ce qu'il en reste.

MÉNIPPE.

Eh quoi! se peut-il bien
Que de ce bel objet la tendre fantaisie
Ait embrasé Pergame et dépeuplé l'Asie?

MERCURE.

Elle vivait alors. D'un seul de ses regards,
Elle t'aurait soumis ainsi que les vieillards,
Quand les vieillards charmés répétaient: « Qu'elle est belle!
Ne nous étonnons plus que l'on s'arme pour elle (1). »
La rose en vieillissant perd sa vive couleur,
Mais ce qui fut la rose est encore une fleur.

MÉNIPPE.

Faut-il pour une fleur mettre un empire en cendre?

---

(1) *Iliade*, chant 3.

MERCURE.

Tandis que je me livre au plaisir de t'entendre,
Le temps fuit. Il me reste à conduire ici-bas
Des morts fort bien portants qui ne m'attendaient pas,
Et qui, même à l'aspect du puissant caducée,
Laisseront sur la terre une arrière-pensée.

DIALOGUE XV.

ALEXANDRE, ANNIBAL, SCIPION, MINOS.

ALEXANDRE.

Libyen, consens donc à me céder le pas!
Je te vaux, pour le moins.

ANNIBAL.

Je n'en conviendrai pas.

ALEXANDRE.

Que Minos à chacun assigne son partage.

MINOS.

Et qui donc êtes-vous?

ALEXANDRE.

Annibal de Carthage,
Et le fils de Philippe, Alexandre-le-Grand.

MINOS.

Ces deux noms sont fameux. Enfin quel différend...?

ALEXANDRE.

L'honneur du pas. Ce brave, avec sa foi punique,
N'ose-t-il pas se croire un général unique?

Du barbon Prusias le piteux commensal
Se flatte insolemment de marcher mon égal;
Il se dit le héros de Carthage et de Rome.
L'univers cependant me cite pour grand homm e;
J'éclipse de mon nom ceux qui m'ont précédé,
Et je suis immortel, car je l'ai décidé.

MINOS.

Je t'en crois. Cependant, pour plus de garanties,
Procédons avec ordre, écoutons les parties.
Chacun aura son tour : commence, Libyen.

ANNIBAL.

Je veux plaider en grec, je le parle fort bien.
Vous riez! Oui, sans doute, en grec, et j'y persiste.
J'ai fait ici mon cours, et suis bon helléniste :
Alexandre en ce point ne l'emportera pas.
Je vous déclare donc que je fais très-grand cas
De tout mortel obscur, qui, l'œuvre de lui-même,
De vertus en vertus s'élève au rang suprême,
Et, dans la guerre, obtient des titres glorieux,
Qu'il doit à son épée et non à ses aïeux.
Lieutenant de mon frère en ouvrant mes campagnes,
J'allai, pour mon début, attaquer les Espagnes.
J'avais peu de soldats, mais tous hommes de cœur;
Et l'obscur lieutenant jura d'être vainqueur :
Il le fut. Je domptai l'âpre Celtibérie;
Je soumis en passant les Gaulois d'Hespérie;
Les sources d'Éridan m'ont vu de tous côtés

Fondre sur l'Italie, envahir ses cités;
Tout à coup j'apparus devant sa capitale.
De là cette journée à Rome si fatale,
Où les boisseaux profonds, comblés à pleines mains,
Mesuraient les anneaux des chevaliers romains;
Où leurs corps entassés, murant le lit du Tibre,
De l'un à l'autre bord ouvraient un chemin libre.
M'a-t-on vu pour cela, mauvais comédien,
Chercher un dieu pour père au désert libyen;
Et, de bâtard divin prenant le caractère,
Compromettre à plaisir la vertu de ma mère?
Entre mes ennemis je comptais des héros,
D'intrépides soldats, de savants généraux,
Et non, comme Alexandre, une foule engourdie
De lents Arméniens, d'habitants de Médie,
Lâches efféminés, sans force et sans vertus,
Qui ne méritent pas l'honneur d'être battus.
Pour Alexandre, au trône il arriva sans peine;
Un choc de la fortune étendit son domaine:
La tête lui tourna. Près d'Arbelle et d'Issus,
Dès qu'il eut subjugué le faible Darius,
Il fallut, à genoux, redoubler les hommages.
Le vainqueur aux vaincus emprunta leurs usages:
Bientôt il oublia les mœurs de son pays;
Bientôt tous les devoirs indignement trahis,
Le sang de l'amitié ruisselant à sa table,
Furent pour le grand homme un plaisir délectable.

Plus sage et plus heureux, sur mes Carthaginois
Je régnai sans couronne, et commandai sans lois.
D'égaux, non de sujets, traités avec prudence,
Ils ne tremblèrent pas pour leur indépendance.
Mon pays menacé réclama mes secours;
Je revins. A l'exil on condamna mes jours:
Sans plaintes, je partis pour un autre rivage.
Je n'étais cependant qu'un Libyen sauvage.
Des beaux-arts de la Grèce ignorant jusqu'au nom,
Moins docte que le fils de Jupiter-Ammon,
Je n'avais pas d'Homère expliqué chaque livre,
Ni du sage Aristote appris l'art de bien vivre.
La nature est mon maître, et je n'en vaux que mieux.
Alexandre croit-il en imposer aux yeux
Par ce hochet doré qu'on nomme diadême?
Aux Macédoniens cet attribut suprême,
Il est vrai, plaisait fort; mais ne n'est point assez
Pour croire que lui seul nous ait tous surpassés.
Je sens quel est mon prix: j'ai dû tout au courage,
Rien au sort; vrai héros, je suis mon propre ouvrage.

MINOS.

C'est plaider à ravir. Je me tiens fort content.
Ma foi! d'un Libyen je n'attendais pas tant.
Alexandre, réponds.

ALEXANDRE.

Il n'est pas nécessaire.
L'univers dès long-temps a jugé notre affaire;

L'univers s'y connaît : il nous nomme tous deux,
Moi grand monarque, et toi brigand assez fameux.
Entre nous cependant mesure l'intervalle:
Quand je mis sur mon front la couronne royale,
Sous les vastes débris de l'état délabré,
Criait encor le sang d'un père massacré:
Ce sang fut apaisé par ma voix vengeresse :
Et le malheur de Thèbe intimida la Grèce.
Gêné du cercle étroit dont je fus héritier,
Je voulus envahir le monde tout entier:
Je passai dans l'Asie, et ma valeur unique
Sut triompher du nombre aux rives du Granique.
J'enchaînai la Lydie; et les Ioniens
Suivaient après mon char les tremblants Phrygiens.
J'allais donnant des fers à la terre alarmée,
Quand vint de Darius la formidable armée.
Il vous souvient, Minos, combien en un seul jour
Je surchargeai de morts votre antique séjour;
Vous ne les comptiez plus : Caron a dû vous dire
Que, sa barque bientôt ne pouvant plus suffire
Pour tant de passagers, sur les dormantes eaux
Il fallut établir de spacieux radeaux.
Le premier aux combats, j'enflammais les plus braves.
Vainqueur de Tyr, j'ai vu l'Inde et le Gange esclaves,
Leurs éléphants saisis, Porus en roi traité,
De là le Tanaïs, le Sarmate dompté...
Après tant de travaux, mémorables peut-être,

Je n'eus que l'Océan pour limite et pour maître.
Comme j'ai su punir, j'ai su récompenser.
Si l'on me crut un dieu, pourquoi s'en offenser?
Tant de faits merveilleux excitaient à le croire.
Le diadême au front, je suis mort dans ma gloire,
Et non dans un exil, courtisan assidu
D'un stupide vieillard à l'enfance rendu.
Annibal par surprise entra dans l'Ausonie;
Car toujours quelque ruse à sa force est unie,
Et, n'arrivant jamais sans d'obliques détours,
Il est Carthaginois, et le sera toujours.
Il parle de mollesse? Eh bien, oui, je l'avoue,
J'y cédai : mais lui-même oublîrait-il Capoue,
Lorsque, aux bras des beautés endormi lâchement,
Il laissait du combat échapper le moment?
L'Occident ne m'offrait que des lauriers stériles:
L'Orient me promit des travaux moins faciles;
J'y courus. Sans périls certes je pouvais bien
Soumettre l'Italie et le bord libyen;
Mais à ce vain succès je mis peu d'importance.
J'ai dit. Tu peux, Minos, prononcer ta sentence.
Pour l'instant cette part de mes nombreux exploits
Suffit; nous parlerons du reste une autre fois.

SCIPION.

Ne juge point, Minos, avant que de m'entendre.

MINOS.

As-tu dans ce débat quelque chose à prétendre?

D'où viens-tu, mon ami? Que veux-tu? quel es-tu?

SCIPION.

Celui par qui jadis Annibal fut battu,
Le Romain Scipion qui subjugua Carthage,
Et qui des Africains fit à Rome un otage.

MINOS.

Tu conclus...

SCIPION.

Qu'Alexandre avant moi doit passer,
Mais non pas Annibal, que l'on m'a vu chasser
De cités en cités, de refuge en refuge.
Lui, valoir Alexandre! Eh, grands dieux! qu'il se juge.
Moi-même, moi vainqueur de ce fier Annibal,
D'Alexandre jamais me suis-je cru l'égal?

MINOS.

Scipion a vraiment de la judiciaire.
Des places Alexandre obtiendra la première,
Scipion la seconde; et, couronnant mon choix,
La troisième sera pour le Carthaginois.

DIALOGUE XVI.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Mercure, connais-ce vieillard décrépit,
Cet opulent Eucrate, assiégé sans répit
Des soins officieux de tout son voisinage?

MERCURE.

Il a dans Sicyone un immense apanage;
Et pour lui, sous ses yeux clignotants et charmés,
L'olive au loin mûrit sur les monts parfumés.

PLUTON.

Un siècle il a vécu; qu'il vive un siècle encore!
Quant à ses vils flatteurs, Damon et Polydore,
Et d'autres aigrefins, courtisans du vieillard,
L'un après l'autre ici conduis-les sans retard.

MERCURE.

Cela sera plaisant.

PLUTON.

Bien moins que raisonnable.
De quel front osent-ils, par un vœu condamnable,

Aspirer son trépas, et sans aucun lien,
Sans aucun droit, se faire héritiers de son bien?
Encore s'ils étaient fripons avec franchise!
Mais leur cupidité finement se déguise:
Le vieillard est malade: « En hâte, au médecin
Courez, Damon! » Damon y court, non sans dessein;
Tandis que, l'œil au ciel, le rusé Polydore
Sacrifie un vieux coq en l'honneur d'Epidaure.
C'en est trop : je prétends faire Eucrate immortel,
Et livrer ses vautours au supplice éternel.

MERCURE.

Ce moyen de punir est piquant, je l'avoue.
Passablement déja le bonhomme les joue.
Le soir vient; il s'endort: « C'est mon dernier sommeil, »
Leur dit-il. Le matin, il est frais et vermeil.
Mais ils vivent d'espoir : repus de leur chimère,
Ils parlent de galas en faisant maigre chère.

PLUTON.

Je veux voir en ce jour Eucrate rajeuni,
Et les rides s'enfuir de son front aplani.
Surtout amène-moi mes coureurs d'héritages.

MERCURE.

De tout mon cœur. Leur nombre est le nombre des sages
Je te les promets tous.

PLUTON.

Cours, et, sans différer,
Qu'Eucrate ait le plaisir de les voir enterrer.

DIALOGUE XVII.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Eh bien! te voilà mort, demi-dieu de la terre!

ALEXANDRE.

Du trépas comme toi j'étais le tributaire;
Comme toi j'étais homme.

DIOGÈNE.

Homme, en ce cas il faut
Qu'Ammon soit un menteur : c'est un vilain défaut.
Philippe est donc ton père?

ALEXANDRE.

Eh? mon cher Diogène,
Si j'étais fils d'un dieu, serais-je une ombre vaine?

DIOGÈNE.

Olympias....

ALEXANDRE.

Je sais tout aussi bien que toi
Qu'on a déraisonné sur ma mère et sur moi.

DIOGÈNE.

On te crut immortel à force de le dire.
Et quel fut l'héritier de ton immense empire?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien encor. Seulement Perdiccas
A reçu mon anneau dont il fait très-grand cas.
Qu'as-tu donc tant à rire, effronté Diogène?

DIOGÈNE.

C'est que je pense au jour où, sur le trône à peine,
Tu vis les Grecs t'offrir le nom de général,
Et des douze grands dieux te proclamer l'égal.
Les autels s'élevaient à côté de son trône.
Mais qu'a-t-on fait de toi?

ALEXANDRE.

Je suis dans Babylone:
L'orage m'y retient depuis trois jours entiers.
Toutefois Ptolémée, un de mes officiers,
Me promet qu'au beau temps, si le sort nous seconde,
Il me transportera dans l'Égypte féconde,
Où mon corps tour à tour détruit, recomposé,
Sous les traits d'un dragon sera divinisé.

DIOGÈNE.

Ainsi donc d'Anubis te voilà le confrère!
Mais abjure, de grace, une folle chimère:
Rhadamanthe et Minos ne sont pas indulgents,
Et Cerbère aime peu qu'on se moque des gens.
Sans doute le regret de ta haute fortune

Jusque dans les enfers t'afflige et t'importune.
Ces satrapes nombreux, ces gardes, cette cour,
Ces peuples à tes pieds prosternés chaque jour ;
Bactres à Babylone enviant ta présence ;
Les éléphants de l'Inde attestant ta vaillance ;
Et toi, sur un beau char, le visage riant,
Le front enveloppé des tissus d'Orient,
Revêtu de la pourpre.... Eh quoi! pauvre Alexandre,
Tu pleures! Aristote aurait bien dû t'apprendre
Que sur les biens du monde il ne faut pas compter.

ALEXANDRE.

Aristote! le traître eut l'art de me flatter ;
Il louait tout en moi, rang, fortune, figure :
Même je crois qu'un jour il vanta ma stature.
Il proclamait surtout mon penchant libéral.
Sa cassette en effet ne s'en trouvait pas mal.
Hélas! je n'ai gardé de sa philosophie
Que le regret amer des choses de la vie.

DIOGÈNE.

Je puis en peu de temps te guérir : le veux-tu?
Le Léthé n'est pas loin ; tu connais sa vertu.
Bois à longs traits ses flots, à défaut d'ellébore ;
Vide une coupe, deux, trois, quatre, plus encore.
Aussi bien Callisthène et Clitus à l'écart
Jettent sur ta personne un sinistre regard.
Ils pourraient se venger, évite-les : va boire
Le mépris des grandeurs et l'oubli de la gloire.

DIALOGUE XVIII.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Sur le bord de ces eaux qu'as-tu donc à pleurer,
Tantale?

TANTALE.

Par la soif je me sens dévorer.

MÉNIPPE.

Baisse-toi; que ta main en coupe s'arrondisse:
Tu boiras à loisir.

TANTALE.

Non; tel est mon supplice
Que, malgré mes efforts répétés tous les jours,
L'eau fuit toujours ma main qui la puise toujours.

MÉNIPPE.

Pourquoi boire? Ton corps eut ce besoin vulgaire;
Mais tu n'es plus qu'une ame: une ame ne boit guère.

TANTALE.

L'enfer pour me punir a donc changé ses lois!

MÉNIPPE.

Après tout, que crains-tu? L'on ne meurt pas deux fois.

TANTALE.

Ma soif est un tourment plus qu'un besoin encore.

MÉNIPPE.

Mieux te vaudrait, je crois, avaler l'ellébore.

TANTALE.

L'ellébore, n'importe. En as-tu? le boit-on?
Donne.

MÉNIPPE.

L'on ne boit plus au séjour de Pluton :
Pas une ombre n'obtint ce plaisir en partage.
Pluton sur toi nous laisse un unique avantage,
C'est d'avoir mieux appris sur ses arides bords
A laisser aux vivants ce qu'il refuse aux morts.

DIALOGUE XIX.

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÉAQUE.

Retiens, Protésilas, ce furieux transport;
N'étrangle pas Hélène.

PROTÉSILAS.

Elle a causé ma mort.
Pour elle j'ai quitté mon paisible rivage;
Par elle mon épouse est réduite au veuvage.

ÉAQUE.

Il faut de ton malheur accuser Ménélas.

PROTÉSILAS.

Je te crois. C'est sur lui...

MÉNÉLAS.

Vaillant Protésilas,
N'accuse que Pâris, ce ravisseur infame:
Sur lui seul doit tomber la rage qui t'enflamme;
Lui seul de nos héros a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

C'est bien dit. A mes coups tu n'échapperas pas,
Trop funeste Pâris!

PARIS.

Désarme ta colère;
Daigne, Protésilas, me traiter en confrère.
Comme moi de l'Amour esclave obéissant,
Tu le connais, tu sais combien il est puissant.

PROTÉSILAS.

Il est vrai. Que ne puis-je au gré de ma vengeance
Tenir ici l'Amour!

ÉAQUE.

Je prendrai sa défense.
« Je suis, comme Pâris, innocent de ta mort,
Dirait-il : c'est toi seul qui, dans un beau transport,
Des vaisseaux, le premier, t'élançant avec joie,
Courus en fanfaron vers les remparts de Troie. »

PARIS.

Tu vois, je ne suis pas la cause de tes maux;
La Parque les filait sur ses cruels fuseaux :
Tout mortel est heureux ou malheureux par elle.

ÉAQUE.

Dès lors, Protésilas, va lui chercher querelle.

DIALOGUE XX.

MÉNIPPE, TROPHONIUS, AMPHILOQUE PERSONNAGE MUET.

MÉNIPPE.

Fameux Trophonius, et toi, savant oracle,
Amphiloque! parlez : comment, par quel miracle
A vos ombres encor dresse-t-on des autels?
Serait-on assez fou pour vous croire immortels?

TROPHONIUS.

Nous ne répondons pas des erreurs du vulgaire :
Il veut nous adorer, et nous le laissons faire.
On ne peut pas aux gens dire : vous vous trompez.

MÉNIPPE.

Par politesse ainsi vous les avez dupés,
Je conçois : vous avez par un peu d'imposture
Assuré prudemment votre gloire future?

TROPHONIUS.

Amphiloque le sait : ce n'était pas en vain
Qu'on me jugeait sur terre un honnête devin,

Quand ma voix prophétique à la foule étonnée
Gratis, ou peu s'en faut, vendait la destinée.
De Lébadie un jour si tu touches les bords,
Interroge son peuple, écoute ses rapports :
Tu sauras qu'en dépit de ton ris sardonique
Je passe pour héros, comme toi pour cynique.

MÉNIPPE.

Faut-il donc, affublé d'un bizarre manteau,
A Lébadie exprès porter un dur gâteau,
Dans un antre en rampant se glisser ? pour quoi faire?
Pour apprendre qu'un mort d'un vivant ne diffère
Qu'en mentant un peu plus ! Mais, dis : qu'est-ce à tes yeux
Qu'un héros?

TROPHONIUS.

L'amalgame et de l'homme et des dieux.

MÉNIPPE.

Animal amphibie, à ce que j'imagine:
Où donc, Trophonius, est la moitié divine?

TROPHONIUS.

Elle est fort en crédit chez le Béotien :
Ses oracles sont sûrs.

MÉNIPPE.

Je ne t'entends pas bien ;
Mais je vois clairement que ton sort tient du nôtre :
Tu n'es qu'un pauvre mort, plus charlatan qu'un autre.

———

DIALOGUE XXI.

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien, notre immortel? maintenant, je l'espère,
Tu ne peux plus nier que je ne sois ton père?
Le fils d'Ammon vivait, le mien est trépassé.

ALEXANDRE.

A maintenir ces bruits j'étais intéressé :
Tous ces oracles faux me remplissaient de joie.

PHILIPPE.

Tu ne rougissais pas de te livrer en proie
A de vils imposteurs?....

ALEXANDRE.

Ils me servaient au mieux :
Les barbares tremblaient au nom du fils des dieux.
Pour de plus grands périls je gardais mon audace,
Et ma divinité combattait en ma place.

PHILIPPE.

Oui, mais quels ennemis! des archers vagabonds,

Se cachant sous l'osier de leurs boucliers ronds.
Parle-moi de ces Grecs dignes des temps antiques,
Nés dans la Béotie ou sur les bords attiques.
L'Arcadien, couvert et de fer et d'acier;
Le fier Thessalien, et son ardent coursier;
L'Eléen, renommé par sa flèche rapide,
Et le Mantinéen au bouclier solide;
L'Illyrien, le Thrace et les Péoniens:
Voilà des ennemis, et ce furent les miens.
Mais le Perse, étalant son luxe ridicule,
Mais le Mède indolent, le Chaldéen crédule!
Cléarque, chef obscur de dix mille soldats,
Les vainquit avant toi, sans livrer de combats.

ALEXANDRE.

Vous conviendrez du moins que j'eus quelque mérite
A dompter l'Indien, à subjuguer le Scythe.
Trop noble pour user d'insidieux discours,
J'ai combattu sans fraude et vaincu sans détours.
La Grèce d'elle-même à mes lois s'est rangée;
Thèbe, on te le dira, ne fut point ménagée.

PHILIPPE.

Je connais les exploits dont tu peux te vanter;
Clytus a pris le soin de me les raconter,
Clytus qu'en un festin tu perças d'une lance.
C'était sa faute, aussi. Quoi! pousser l'insolence
Jusques à préférer mes triomphes aux tiens!
Quittant le court manteau des Macédoniens,

Tu portas des Persans la robe efféminée,
Et la tiare d'or, à leur goût façonnée :
Je sais tout. Tu voulais, à titre de faux dieu,
Qu'en notre Macédoine on t'adorât un peu;
Mais ton ambition ne fut pas satisfaite.
Dans son propre pays nul n'est dieu ni prophète :
Sais-tu ce qui surtout excite les clameurs?
C'est d'avoir des vaincus pris lâchement les mœurs.
J'y joindrai tes fureurs au meurtre toujours prêtes :
Témoin, plusieurs savants que tu livras aux bêtes,
Pour Roxane ta longue et folle passion,
Et certain goût trop vif pour ton Éphestion.
Un seul trait, selon moi, fait honneur à ton ame :
De Darius vaincu tu respectas la femme,
Quoique belle! et du prince accueillant près de toi
La mère et les enfants, tu fus vraiment un roi.

ALEXANDRE.

Tu ne consens donc pas à louer ma vaillance,
Lorsqu'au sein des cités faisant briller ma lance,
Seul, entré le premier sous leurs murs embrasés,
Je frayais des chemins de mon sang arrosés!

PHILIPPE.

J'approuve fort qu'un roi, quand il le faut, s'expose.
Pour toi, monarque et dieu, c'était tout autre chose;
Tu conçois qu'un échec à ta divinité
Aurait bien compromis ton immortalité.
Un dieu, du médecin recevant l'ordonnance,

Eût fait sans contredit mauvaise contenance.
On persifle là-haut ton cadavre divin;
Ton faux titre n'était qu'un avantage vain;
On ne s'étonnait plus de te voir invincible:
Pour les dieux, disait-on, il n'est rien d'impossible.

ALEXANDRE.

Entre Hercule et Bacchus on m'élève un autel:
Je les ai surpassés.

PHILIPPE.

Tu refais l'immortel:
Je t'y prends. Ah! rougis de tes travers sans nombre:
L'orgueil est toujours sot, et surtout chez une ombre.

DIALOGUE XXII.

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES, CRATÈS, UN VIEILLARD.

DIOGÈNE.

Amis, puisque tous trois nous voici de loisir,
Ne pourrions-nous pas bien nous donner le plaisir
D'aller une heure ou deux, sur les bords du Cocyte,
Lorgner des arrivants la mine hétéroclite?

ANTISTHÈNES.

Volontiers, Diogène. Il est divertissant
De les voir à l'envi pleurant et gémissant,
Les uns redemander la vie avec instance,
Les autres plus mutins, armés de résistance,
N'avancer qu'à pas lents sous les coups redoublés
Du sceptre qui conduit les mânes rassemblés.

CRATÈS.

Je vais vous raconter pour charmer le voyage
Ce dont je fus témoin le jour de mon passage.

DIOGÈNE.

Tu nous amuseras.

CRATÈS.

De compagnons nombreux
J'étais environné : l'on distinguait entre eux
Le noble Isménodore, honneur de notre ville;
Arsace, franc guerrier et gouverneur habile;
Et le riche Orœtès, paisible Arménien.
Au pied du Cythéron, notre concitoyen
Sous les coups des brigands était tombé sans vie,
Et de ce souvenir son ame poursuivie
Voyait luire toujours le fer de l'assassin.
Des soupirs douloureux s'échappaient de son sein :
Il appelait ses fils, et, touchant sa blessure,
S'accusait d'avoir pris une route peu sûre,
Escorté faiblement, sans armes, mais d'ailleurs
Muni de coupes d'or et des vins les meilleurs.
Arsace, ce vieux Mède à la fière stature,
Honteux d'aller à pied, demande une monture :
(Un Mède, comme on sait, doit mourir à cheval.)
Le sien avait péri dans le combat fatal,
Ainsi que lui percé du javelot d'un Thrace.
Voyant que loin des siens l'emportait son audace,
Le Thrace l'attendit, couvert du bouclier,
Et perça d'un seul coup cheval et cavalier.

ANTISTHÈNES.

Le coup me paraît fort.

CRATÈS.

Il est pourtant notoire.

Arsace me l'a dit, et nous pouvons l'en croire.
Pour Orœtès, ses pieds étaient si délicats,
Qu'on était obligé de soutenir ses pas.
Éternel cavalier, piéton par aventure,
Il n'aurait pu gagner la barque si Mercure
Ne l'eût complaisamment sur son dos transporté;
Ce qui, je m'en souviens, me mit fort en gaîté.

ANTISTHÈNES.

Pour moi, sans me mêler à la commune troupe,
Je courus tout d'abord m'installer à la poupe.
Les autres gémissaient : leur lamentation
Égayait dans son cours ma navigation.
Leurs airs piteux, surtout leurs fréquentes nausées
Semblaient comme à l'envi provoquer mes risées.

DIOGÈNE.

Moi, j'eus pour compagnons l'Archanien Lampis,
L'usurier Blepsias, et l'opulent Damis.
Le premier s'est tué pour sa vile maîtresse;
Le second, cousu d'or, a péri de détresse;
Et le troisième enfin, avare renforcé,
Est mort par le poison que son fils a versé.
Quoique sachant au mieux toutes leurs aventures,
J'interrogeais... Damis aux mortelles tortures
Dévouait de son fils la noire iniquité.
« Si ton sort est cruel, tu l'as bien mérité,
Lui dis-je : sans mesure en tes dépenses folles,
Non sans peine, à ton fils tu donnais quatre oboles :

Le ciel t'en a puni... Toi, chef archanien,
Tes imprécations ne te servent de rien.
Ne te plains de l'amour ni de ta courtisane:
C'est toi-même, toi seul que la raison condamne.
Invincible, aux combats tu marchais sans effroi;
Et des pleurs mensongers ont triomphé de toi! »
Blepsias de lui-même accusait sa démence.
Mais nous voici rendus. Oh! quelle foule immense!
Tout éclate en sanglots, en cris hors de saison;
Les enfants nouveau-nés ont seuls l'air de raison.
C'est toujours le plus vieux qui le plus se lamente:
Cet amour de la vie avec le temps s'augmente.
Un philtre impérieux les retient-il au jour?
Consultons ce vieillard. Parle-nous sans détour,
Ami: de ta douleur apprends-nous le mystère...
Quels regrets sont les tiens? étais-tu roi sur terre?

LE VIEILLARD.

Il s'en faut bien.

DIOGÈNE.

Satrape?

LE VIEILLARD.

Hélas! non.

DIOGÈNE.

Riche au moins?

LE VIEILLARD.

Point du tout. Je vécus assiégé de besoins.
Vieillard sans héritiers comme sans héritage,

Une ligne, un roseau, furent tout mon partage;
Et j'étais par surcroît bossu, borgne, et boiteux.

DIOGÈNE.

Avec un pareil sort, tu n'es donc pas honteux
De regretter la vie?

LE VIEILLARD.

Il est si doux de vivre!

DIOGÈNE.

Tu fais l'enfant, bonhomme, et pour fou je te livre.
Eh quoi! presque aussi vieux que notre vieux nocher,
Tu ne peux de la terre encor te détacher?
Que dira la jeunesse en voyant cette rage
D'éviter le trépas, vrai bienfait à votre âge?
Mais partons : de vouloir quitter le sombre bord
On nous soupçonnerait, et l'on aurait grand tort.

DIALOGUE XXIII.

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIRÉE, montrant Thersite.

Le plus beau de nous deux? Ménippe, juge-nous.

MÉNIPPE.

Avant de vous juger, qui d'abord êtes-vous?

NIRÉE.

Et Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.

Il faut que l'on me cite
Qui des deux est Nirée, et quel autre est Thersite:
Je pourrais m'y tromper.

THERSITE.

Vous me faites honneur.

(à Nirée.)

Tu le vois, ton Homère était un flagorneur:
Aveugle, il te jugeait d'une beauté divine;
Mais nous sommes tous deux d'assez mauvaise mine.

NIRÉE.

Moi l'image d'Aglaure, et son fils adoré!

« Moi le plus beau guerrier que Troie ait admiré (1) ! »

MÉNIPPE.

Mais non pas le plus beau qu'en ces lieux on admire.

. . . .

Ne vous reprochez rien : vos squelettes tous deux
Sont également secs, également hideux.
Vos crânes sont pareils : celui-ci, plus fragile,
Est seulement pétri d'une plus molle argile ;
C'est le tien, doux Nirée.

NIRÉE.

Homère vous dira...

MÉNIPPE.

Comme il a fait toujours Homère mentira.
Je crois ce que je vois ; je vois ce que nous sommes ;
Et tu n'es pas ici parmi les anciens hommes.

NIRÉE.

Suis-je enfin le plus beau ? Prononce, s'il te plaît.

MÉNIPPE.

Tous ici sont égaux. Chacun de vous est laid,
Et fort laid.

THERSITE.

De plaisir mon ame est enivrée.
Belles, ne fuyez plus : je ressemble à Nirée.

---

(1) Vers de l'*Iliade*.

DIALOGUE XXIV.

PLUTON, PROSERPINE, PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

JUPITER d'ici-bas, divin roi que j'implore!
Et toi, reine d'enfer, que l'Enna pleure encore,
Des douleurs de Cérès objet aimable et doux!
Exaucez, par pitié, les vœux d'un tendre époux.

PLUTON.

Ton nom?

PROTÉSILAS.

Protésilas. Iphiclus fut mon père.
Roi dans la Thessalie, il goûte un sort prospère;
Tandis que, regrettant mes amoureux liens,
Je suis mort le premier sous les remparts troyens.
Laissez-moi retourner un moment à la vie.

PLUTON.

Pour peu qu'à tous les morts il prît la même envie,
Ma cour serait déserte avant la fin du jour.

PROTÉSILAS.

La vie aurait pour moi peu de prix sans l'amour:

De la clarté des cieux mon ame est peu jalouse ;
Je n'aime, je ne vois que ma charmante épouse.
Le lit d'hymen, témoin de précoces douleurs,
D'un adieu sans retour a vu couler les pleurs.
Au sortir des vaisseaux, Hector d'un coup funeste...
Mais que je la revoie, et j'oublîrai le reste.

PLUTON.

Du paisible Léthé n'as-tu pas bu les eaux ?

PROTÉSILAS.

Oui; cependant mon cœur brûle de feux nouveaux.

PLUTON.

Et bien, ta femme ici doit se rendre avec l'âge ;
Elle t'épargnera la peine du voyage.

PROTÉSILAS.

Attendre ! le pourrais-je ? Ah ! tu connus l'amour :
L'attente, tu le sais, compte un siècle en un jour.

PLUTON.

Revivre pour si peu !

PROTÉSILAS.

Vers la noire demeure
Sans doute elle voudra me suivre.

PLUTON.

A la bonne heure.
N'y compte pas pourtant.

PROTÉSILAS.

N'importe ! accorde-moi
La faveur que jadis Orphée obtint de toi :

Tu réunis l'époux à l'épouse adorée.
On a vu par Hercule Alceste délivrée :
Tu sauras qu'elle était ma parente.

PLUTON.

En ce cas,
Je t'en fais compliment. Mais dis, ne veux-tu pas
Visiter ton épouse avec cette figure ?
Elle mourrait de peur.

PROSERPINE.

Eh bien ! fais que Mercure
Lui rende, cher époux, sa beauté d'autrefois !

PLUTON.

O fille de Cérès ! tes désirs sont mes lois.
Mercure, reconduis ce mort à la lumière.
Tu lui rendras sa forme et sa grace première.
Ombre qui pour un jour vas redevenir corps,
Souviens-toi que demain tu rentres chez les morts.

CONCLUSION (1).

Or, qu'advint-il quand reparut sur terre
Le bel époux ? Le grec n'en parle point.

---

(1) Un traducteur a joint au précédent dialogue la note suivante, fondée sans doute sur quelque tradition : « Il n'en fallut pas davantage : à la vue de Protésilas, son épouse mourut de frayeur. » J'en ai tiré cette conclusion, renfermée en un dixain épigrammatique.

Mais un savant m'a dit avec mystère
Que sa moitié s'en éperdit au point
Qu'elle en mourut. Les chroniques nouvelles,
De ce temps-là, racontent sans détour
Qu'un jeune amant, son hôte jusqu'au jour,
Était l'objet de ses craintes mortelles.
Mieux vaut penser pour la gloire des belles
Qu'elle mourut de surprise et d'amour.

DIALOGUE XXV.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE.

Est-il bien vrai, Chiron, qu'un beau jour, dégoûté
Des honneurs ennuyeux de la divinité,
Tu préféras la mort à l'immortelle vie?

CHIRON.

Je m'en suis, tu le vois, passé la fantaisie.

MÉNIPPE.

De la mort qui te plaît l'homme craint les rigueurs.

CHIRON.

Mais pour qui vit toujours la vie a des longueurs.

MÉNIPPE.

Je t'avouerai, Chiron, que ce dégoût m'étonne.
Quoi! la douce lumière...

CHIRON.

Elle est trop monotone.
Le soleil assidu, qui vient à point nommé
Commencer et finir son tour accoutumé,

Dans un nombre de jours formés d'un nombre d'heure,
Suit les quatre saisons dans leurs quatre demeures;
Et l'uniforme année en ses retours constants
Chemine avec lenteur sur les traces du temps.
La variété seule est le charme du monde.

MÉNIPPE.

Quand ta divinité du Styx eut passé l'onde,
Comment se trouva-t-elle?

CHIRON.

Eh! mais, ni bien, ni mal.
Sous la loi populaire ici tout est égal;
C'est beaucoup : je le dis sans craindre l'apostrophe,
Car je fus, quoique dieu, quelque peu philosophe.
Ce monde vaut bien l'autre. Affranchi d'embarras,
L'on y boit rarement, et l'on n'y mange pas.
De renaissants besoins l'importune cohorte
Nous quitte enfin.

MÉNIPPE.

Prends garde à l'ardeur qui t'emporte,
Tu te contredirais.

CHIRON.

Comment?

MÉNIPPE.

Sous le soleil
Tu trouves chaque objet uniforme et pareil.
Tout se ressemble ici; jamais rien n'y diffère.
Il te faut donc chercher une troisième sphère :

Où la trouveras-tu ?

CHIRON.

Le syllogisme est bon.
Mais que faire ?

MÉNIPPE.

Invoquer ta divine raison,
Mettre à profit ta longue et sage expérience,
Supporter le présent, et prendre patience.

DIALOGUE XXVI.

AGAMEMNON, AJAX.

AGAMEMNON.

Si j'ai vu contre nous ta fureur animée,
Si de toi par le fer tu privas mon armée,
Fier Ajax, aujourd'hui reviens à la raison ;
La rancune ici-bas n'est pas trop de saison.
Pourquoi jusqu'aux enfers bouder ce pauvre Ulysse ?
On dirait que pour toi sa vue est un supplice.
Abjure en ma faveur tes arrogants mépris.

AJAX.

Jamais : de mon courage il m'enleva le prix.

AGAMEMNON.

Avais-tu seul des droits à cette préférence ?

AJAX.

Seul ? non ; mais du succès j'avais quelque espérance.
Achille pour parent, Ulysse pour rival,
Mon triomphe était sûr. O changement fatal !
Vous qui valez cent fois ce fils du vieux Laerte,

Que cent fois mon courage a sauvé de sa perte,
Vous n'êtes point venus me disputer le prix.
Lui seul y prétendait; je n'en suis pas surpris :
Il prouva sa valeur, lorsque, pour fuir la guerre,
Sa main d'un sel aride ensemença la terre.

AGAMEMNON.

N'accuse que Thétis : seule elle t'a privé
De ce noble héritage à ton sang réservé.

AJAX.

Je n'accuse qu'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ulysse aimait la gloire.
Les Troyens vous jugeaient; il leur doit sa victoire.

AJAX.

Je sais trop... Mais des dieux respectons le secret.
Quand des sacrés parvis Minerve descendrait,
En dépit des yeux bleus de la sage immortelle,
Je garderais ma haine, immortelle comme elle.

DIALOGUE XXVII.

SIMYLE, POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin la mort chez nous à cent ans te conduit.

POLYSTRATE.

Je n'en avais encor que quatre-vingt-dix-huit.

SIMYLE.

Dis-moi, depuis trente ans que j'ai quitté la terre,
Qu'y faisais-tu ? sans doute oublié, solitaire...

POLYSTRATE.

Point du tout. Je vivais heureux, chéri, fêté.

SIMYLE.

Tu railles ?

POLYSTRATE.

Jouissant de toute autorité,
J'avais de beaux enfants et des femmes charmantes.
Mes parfums étaient doux; les coupes écumantes
Arrosaient de nectar mes festins signalés,
Que même la Sicile eût à peine égalés.

SIMYLE.

Jadis je te connus fort ménager, je pense.

POLYSTRATE.

Il est vrai ; mais depuis, libéral sans dépense,
Des biens que j'acceptais je me suis fait honneur.
J'avais mes courtisans : leur suprême bonheur
Consistait à venir m'apporter à la ronde
Les plus riches présents des régions du monde.

SIMYLE.

A t'entendre parler, tu fus roi pour le moins.

POLYSTRATE.

Non, mais je fus aimé ; l'on me rendit des soins.

SIMYLE.

Podagre et décrépit, tu n'avais rien d'aimable.

POLYSTRATE.

Je ne sais toutefois quel charme inexprimable
Attirait près de moi nos plus beaux jeunes gens.
Pour moi remplis de zèle et d'égards obligeans,
Ils m'adoraient ; leur ame était émerveillée
Quand parfois, soulevant ma paupière éraillée,
Je reposais sur eux un larmoyant regard.

SIMYLE.

Comme un autre Phaon, aurais-tu par hasard,
Batelier de Vénus, obtenu pour salaire
La beauté, la jeunesse et le talent de plaire ?

POLYSTRATE.

J'étais ce que je suis, à la mort près.

SIMYLE.

Ma foi,
L'énigme est trop obscure, et j'y renonce.

POLYSTRATE.

Quoi!
Tu ne reconnais pas la tendresse ordinaire
Qu'inspire le vieillard riche et sans légataire?

SIMYLE.

J'entends; on encensait une idole aux pieds d'or.

POLYSTRATE.

De mes adorateurs je me moquais encor.
A l'un d'eux quelquefois faisant fermer ma porte,
Je ranimais l'ardeur de toute la cohorte.
C'était au plus prodigue, au plus officieux.

SIMYLE.

Ton bien, qu'en as-tu fait?

POLYSTRATE.

A mes ambitieux
Je donnais tour à tour de fausses assurances;
Mais un vrai testament déçut leurs espérances:
Ils pleurent; moi, je ris.

SIMYLE.

Ce bien, mieux possédé
Par tes parents...

POLYSTRATE.

Oh! non. Je m'en suis bien gardé.
Un jeune Phrygien a tout mon héritage.

Depuis peu mon esclave, il m'a charmé.

SIMYLE.

Son âge?

POLYSTRATE.

Vingt ans; du reste aimable, et beau comme Adonis.

SIMYLE.

Je conçois maintenant.

POLYSTRATE.

Mes flatteurs sont punis,
Et d'un jeune vaurien je fais un honnête homme;
Comme mon successeur, partout on le renomme;
C'est Cordus en noblesse et Nirée en beauté;
C'est Ulysse en prudence : enfin il est vanté,
Accueilli, convié chez les grands de la ville,
Quoiqu'il soit né barbare et dans un rang servile.

SIMYLE.

Je lui souhaite encor des titres plus flatteurs :
Un esclave vaut mieux que des adulateurs.

DIALOGUE XXVIII.

MÉNIPPE, TIRÉSIAS.

MÉNIPPE.

Le jour, Tirésias, frappe-t-il ta paupière?
Est-il vrai que Junon t'ait ravi la lumière?
S'en assurer ici n'est pas des plus aisés :
On ne peut distinguer parmi ces yeux creusés
Lyncée, à l'œil perçant, du myope Phinée.
Tu présidais jadis l'obscure destinée;
Tu vécus tour à tour homme et femme : entre nous,
Dis-moi de ces deux sorts lequel est le plus doux.

TIRÉSIAS.

La femme aurait le pas. Libre d'inquiétudes,
Elle nous a laissé les charges les plus rudes :
La guerre et ses hasards, Plutus et ses débats;
Au forum, au conseil, vous ne la voyez pas.
En revanche elle sait, par sa subtile adresse,
Se rendre du logis souveraine maîtresse.

MÉNIPPE.

Des travaux de Lucine Euripide en beaux vers
Déplore les tourments : les aurais-tu soufferts ?
Ou vivais-tu sans sexe, être nul et stérile ?

TIRÉSIAS.

Que t'importe?

MÉNIPPE.

Réponds.

TIRÉSIAS.

Le sol le plus fertile
Ne produit pas toujours ; et ma fécondité
S'abstint des doux plaisirs de la maternité.

MÉNIPPE.

Ainsi tu pouvais donc...

TIRÉSIAS.

Sans doute.

MÉNIPPE.

Je suppose
Qu'il fut de longs degrés à ta métamorphose :
Il fallait à cette œuvre une transition.

TIRÉSIAS.

Je ne comprends pas bien où tend la question.
D'un sceptique railleur tu m'as fort la tournure.

MÉNIPPE.

Faut-il, les yeux fermés, tout croire à l'aventure?

TIRÉSIAS.

Que tous mes compagnons les métamorphosés,

Par justice, du moins à leur tour soient glosés !
Tu m'en dois le plaisir : ces femmes devenues
Des arbres balançant leur têtes dans les nues,
Philomèle, Daphné...

MÉNIPPE.

Le catalogue entier...
Mais un seul mot encor : dans ton divin métier,
Avais-tu conservé ta première origine ?

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas encor mon histoire divine.
Un jour, entre Junon et son auguste époux
Naquit un différent sur un point assez doux.
Moi seul pouvais juger : Junon perdit sa cause.
J'en fus aveugle ; au vif elle avait pris la chose.
Le dieu, content de moi, me plaignit, et j'obtins
Le droit de prononcer les arrêts des destins.

MÉNIPPE.

Tes rêves sont d'un fou. Plein de ton beau systême,
Il ne te manque plus que d'y croire toi-même.

DIALOGUE XXIX.

MINOS, SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate en cette onde enflammée,
Qu'il repaisse vivant la chimère affamée,
Et qu'auprès de Titye on expose aux vautours
Son cœur rongé sans cesse et renaissant toujours.
Vous, mortels vertueux, que vos ombres chéries,
S'égarent à loisir en nos îles fleuries.

SOSTRATE.

Minos, écoute-moi.

MINOS.

Que je t'écoute encor,
Infame scélérat, gorgé de sang et d'or!

SOSTRATE.

Il se peut. Est-ce à moi pourtant qu'il faut s'en prendre?

MINOS.

A qui donc?

SOSTRATE.

Un instant, Minos, daigne m'entendre.

MINOS.

Sois bref, je suis pressé.

SOSTRATE.

Ce que j'ai fait de mal,
La parque l'a filé sur son fuseau fatal.
Pouvais-je résister à sa loi souveraine?

MINOS.

Non, sans doute.

SOSTRATE.

Ainsi donc au sort qui nous entraîne
Tu vois qu'il faut céder, et qu'en vain combattu
L'homme ne peut choisir entre vice et vertu.

MINOS.

Du destin des mortels Clothon seule décide.

SOSTRATE.

Du juge, ou du bourreau, lequel est l'homicide?

MINOS.

Le juge : il est le bras ; le fer est l'instrument.
Le bras seul a tout fait.

SOSTRATE.

Je poursuis l'argument.
L'esclave va porter les bienfaits de son maître :
Quel est le bienfaiteur? Dis. L'esclave peut-être?

MINOS.

Le maître seul.

SOSTRATE.

Tu vois que le maître fait tout.

MINOS, à part.

Il a, je crois, juré de me pousser à bout.

Sostrate, c'est assez; des effets et des causes
Ne t'embarrasse plus, et laisse aller les choses.
Sophiste! que du moins tes propos suborneurs
N'aillent pas de mes morts faire des raisonneurs;
De tes iniquités ne les rends pas complices:
Je veux bien à ce prix t'épargner les supplices.

DIALOGUE XXX.

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOGÈNE.

Par Hercule ! c'est bien Hercule que je vois.
C'est sa peau de lion, son arc et son carquois,
Et sa lourde massue, et sa taille, et lui-même.
Fils du grand Jupiter ! par un hasard extrême
Ne serais-tu qu'un mort ? Je t'adorai pourtant
Comme un dieu.

HERCULE.

Tu fis bien. De l'Olympe habitant,
Le véritable Hercule épuise en paix la coupe
Qu'offre Hébé, sa compagne, à la divine troupe.
De cet Hercule-là je suis l'ombre.

DIOGÈNE.

D'accord.
L'ombre d'un dieu pourtant ! cela me paraît fort.
Une moitié mortelle, une moitié céleste :

A la bonne heure.

HERCULE.

Eh quoi ! tu ris ? Je te proteste
Que je ne suis qu'une ombre et qu'Hercule est un dieu.

DIOGÈNE.

Je t'entends : et tu tiens sa place en ce bas lieu ?

HERCULE.

Précisément.

DIOGÈNE.

Éaque a pourtant l'œil sévère ;
Il n'aurait point admis une ombre mensongère.

HERCULE.

Oh ! c'est que je ressemble au héros trait pour trait.

DIOGÈNE.

Il est vrai : le plus fin tous deux vous confondrait.
Qui sait ? Peut-être es-tu le véritable Alcide,
Tandis que chez les dieux ton fantôme réside,
Et reçoit le nectar des mains de ton Hébé.

HERCULE.

Tu plaisantes, je crois ? Tu n'es pas bien tombé,
Impertinent bavard ! Cesse, ou ma main pesante
Te ferait voir bientôt quel dieu je représente.

DIOGÈNE.

Ombre, je ne crains pas une ombre comme moi,
Mais lorsque tu vivais, réponds de bonne foi,
Ne formais-tu qu'un tout de deux parts divisées ?
Les deux n'étaient-ils qu'un ?

HERCULE.

De tes sottes risées
Je devrais te punir en ne répondant rien.
Je veux bien cependant poursuivre l'entretien :
Du fils d'Amphitryon tu vois l'ombre légère;
Le fils du roi des dieux est auprès de son père,
M'entends-tu maintenant?

DIOGÈNE.

Alcmène eut, c'est fort clair,
Deux jumeaux.

HERCULE.

Deux en un.

DIOGÈNE.

Cela m'aurait bien l'air
Du centaure formé de parts hétérogènes.

HERCULE.

Vous-mêmes qui parlez, créatures humaines,
N'êtes que l'assemblage et de l'ame et du corps.

DIOGÈNE.

Oui; mais le corps périt, l'ame vient chez les morts;
L'Olympe n'attend rien. Pour toi, c'est autre chose:
Comme de trois moitiés ton être se compose,
Trois Hercules alors sont de nécessité.

HERCULE.

Comment?

DIOGÈNE.

Ton corps, ton ombre, et ta divinité,

Font bien trois : à ce corps qui n'est plus que poussière
Il faudra bien aussi que tu donnes un père.

HERCULE.

Je te tiens pour sophiste, ou pour grammairien.
Mais toi, le beau parleur, quel es-tu ?

DIOGÈNE.

Presque rien,
Diogène, habitant de Sinope, et du reste
Mort tout entier, n'ayant en moi rien de céleste.
Les véritables dieux par moi sont révérés ;
Mais je ris du mensonge et des dieux enterrés.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

Pages.

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE, traduites en vers français........... 3

Avertissement sur cette nouvelle édition......... 5

Tityre, églogue première....................... 7

Corydon, églogue deuxième..................... 21

Palémon, églogue troisième..................... 31

Pollion, églogue quatrième..................... 47

Daphnis, églogue cinquième..................... 55

Silène, églogue sixième........................ 67

Mélibée, églogue septième...................... 77

Damon et Alphésibée, églogue huitième......... 87

Méris, églogue neuvième....................... 101

Gallus, églogue dixième........................ 111

Notes... 121

CHANTS TRADUITS DE L'ILIADE............. 171

Avertissement.................................... 173

Chant premier.................................... 175

Chant troisième.................................. 201

Chant quatorzième...... 223

Chant vingt-deuxième.......................... 245

Chant vingt-quatrième......................... 265

DIALOGUES DE LUCIEN.......................... 295

Dialogue premier................................ 297

Dialogue II........................ 301
Dialogue III........................ 310
Dialogue IV........................ 313
Dialogue V........................ 317
Dialogue VI........................ 319
Dialogue VII........................ 325
Dialogue VIII........................ 328
Dialogue IX........................ 331
Dialogue X........................ 334
Dialogue XI........................ 337
Dialogue XII........................ 339
Dialogue XIII........................ 343
Dialogue XIV........................ 346
Dialogue XV........................ 349
Dialogue XVI........................ 356
Dialogue XVII........................ 358
Dialogue XVIII........................ 361
Dialogue XIX........................ 363
Dialogue XX........................ 365
Dialogue XXI........................ 367
Dialogue XXII........................ 371
Dialogue XXIII........................ 376
Dialogue XXIV........................ 378
Dialogue XXV........................ 382
Dialogue XXVI........................ 385
Dialogue XXXII........................ 387
Dialogue XXVIII........................ 391
Dialogue XXIX........................ 394
Dialogue XXX........................ 396

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

